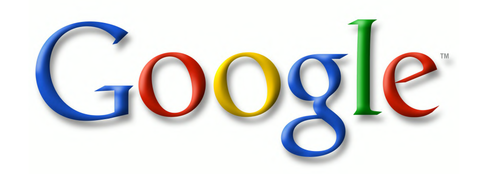



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730988 4

ŒUVRES
DE
FONTENELLE.
TOME PREMIER.

CE VOLUME CONTIENT:

Différens Éloges ou pièces rélatives à Fontenelle, tant en vers qu'en prose.

Les Dialogues des Morts.




DE FONTENELLE.

ŒUVRES

DE

FONTENELLE,

Des Académies Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome.

Nouvelle Édition, augmentée de plusieurs pièces relatives à l'Auteur, mise pour la première fois *par ordre des matières, et plus correcte que toutes les précédentes.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. XC.

AVIS
DU LIBRAIRE ÉDITEUR.

Cette nouvelle Édition des Œuvres de Fontenelle est la première qui paroisse par ordre des matières, tous les ouvrages de cet auteur ayant été livrés indistinctement à l'impression à mesure qu'ils sortoient de sa plume.

Dans la dernière Édition complète qui a été publiée à Paris sous la date de 1766, on n'a pris aucun soin pour diviser et classer les objets dans l'ordre qui leur convenoit; on s'est contenté de réimprimer sans le moindre examen; ensorte qu'il n'y a pas de différence entre cette Édition et toutes celles qui avoient été publiées précédemment, volume à volume, du vivant de l'auteur.

J'ai donc fait dans celle-ci, ce que

l'auteur auroit fait lui-même s'il y eût présidé ; c'étoit un travail nécessaire, et que j'ai exécuté avec la plus grande attention. J'ose me flatter qu'il sera accueilli de la part des Littérateurs, et qui contribuera à me mériter de plus en plus leur suffrage.

ORDRE *des Matières contenues dans les huit volumes de la nouvelle édition de Fontenelle.*

Tome VIII et dernier.	Différens morceaux de Littérature. Histoire de Romieu. Lettres galantes, et autres Lettres de l'Auteur.

A la fin de chaque volume, il y a une table détaillée du contenu.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

JE puis assurer avec vérité, qu'en faisant ce recueil de mes différens ouvrages, j'avois beaucoup d'inclination à y faire des retranchemens considérables, sur-tout dans quelques-unes des premières productions de ma jeunesse. Un goût plus formé m'auroit rendu, non pas aussi sévère que le sont des lecteurs, mais à-peu-près autant que le peut être un auteur qui se juge lui-même.

Je n'ai pourtant pas exécuté mes courageux desseins, le public ne souffre pas qu'on lui dérobe rien de ce qu'il a une fois eu en sa possession : peut-être même sa malignité en seroit-elle affligée; elle perdroit des sujets de s'exercer. Il pourra bien mépriser, oublier ce qu'on lui donne de trop : mais il veut en avoir le plaisir; et si ce trop entraîne la disgrace du reste, c'est ce qui ne lui importe guère.

Par ces raisons, je n'ai pas supprimé les Lettres du chevalier d'Her...... que je n'ai jamais avouées. L'histoire en seroit peu agréable et fort indifférente au public; puisqu'il les a crues de moi, et qu'il les a eues même sous mon nom, qu'il les ait encore. Je voudrois bien que sa sévérité ne tombât que sur elles.

ÉLOGE
DE FONTENELLE.

BERNARD LE BOVIER, écuyer, sieur de FONTENELLE, secrétaire ordinaire de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans, de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, de celle de Rouen, membre de la Société Royale de Londres, et de l'Académie de Berlin, naquit à Rouen le 11 Février 1657, de François le Bovier, écuyer, sieur de Fontenelle, sous-doyen des Avocats au Parlement de Rouen, et de Marthe Corneille, propre sœur des célèbres Pierre et Thomas Corneille.

Les deux familles dont sortoit Fontenelle étoient anciennes; elles pouvoient se parer de belles alliances, et d'avoir long-temps rempli les plus considérables magistratures de la province; et il étoit en état de prouver, par des titres authentiques, plus de trois cent ans de noblesse : mais nous n'insisterons pas plus long-temps sur ce point. Fontenelle faisoit lui-même la principale gloire de sa famille, et pouvoit, sans aucun risque, négliger l'avantage de la naissance.

Il fit ses premières études au collége des Jésuites de Rouen. Jamais peut-être talens ne se développèrent de si bonne heure que les siens, et jamais

espérances ne furent moins trompeuses. Si ce n'étoit un fait de notoriété publique, nous n'oserions presque avancer qu'à l'âge de treize ans il composa un poëme latin sur l'Immaculée Conception, et moins encore que cette pièce concourut avec applaudissement au prix des Palinods de Rouen. La circonstance de l'âge rend ce petit ouvrage un des plus surprenans qu'ait produits Fontenelle.

Après ce que nous venons de dire, il est presqu'inutile d'ajouter qu'il brilla beaucoup dans ses humanités. La vérité de l'histoire ne nous permet pas de dissimuler qu'il n'eut pas d'abord le même succès en philosophie. Ce n'étoit pas au reste absolument à lui qu'il falloit s'en prendre; celle qu'on enseignoit alors, n'en avoit presque que le nom. Mais il eut bientôt entrevu les charmes de la vraie philosophie au travers du jargon barbare et des questions inutiles dont on sembloit prendre plaisir à l'envelopper, et laissa bien loin derrière lui ceux qui couroient cette même carrière.

Fontenelle passa à Rouen les quatre premières années qui suivirent ses études. Ce fut pendant ce temps qu'il traduisit, en vers françois, quelques-unes des pièces du P. Commire. Ces traductions ont été imprimées dans le recueil des ouvrages de ce Père.

Il vint pour la première fois à Paris à l'âge de dix-neuf ans, conduit par son oncle, Thomas

Corneille, qui travailloit alors, avec de Visé, au *Mercure Galant*. Bientôt le jeune neveu fut associé à ce travail, et enrichit le *Mercure* de plusieurs petites nouvelles intéressantes qui furent très-bien reçues du Public. Son séjour ne fut cependant que de quelques mois. Dès l'année suivante, de Visé annonçant une pièce de vers de Fontenelle, en fait un très-grand éloge, dans lequel il se plaint de son séjour à Rouen. Cette petite pièce, qui avoit pour titre l'*Amour noyé*, ne se trouve dans aucune édition de ses ouvrages; non plus qu'un grand nombre de badinages ingénieux, mais relatifs à des aventures particulières, dont il ornoit les *Mercures* de ce temps-là. Avant ce voyage, il avoit déja concouru pour le prix de l'Académie Françoise, et avoit obtenu l'*accessit*.

Les vœux de ceux qui connoissoient les talens de Fontenelle, furent accomplis. Il vint s'établir à Paris en 1679, et ne tarda pas à justifier la bonne opinion qu'on avoit déja prise de lui. Nous ne pouvons cependant dissimuler que le premier pas qu'il fit fût une espèce de chûte. Il débuta par une Tragédie qui ne réussit point; mais ce mauvais succès n'intéresse que bien peu sa gloire. Il étoit naturel que le neveu des Corneille essayât le cothurne tragique. Il avoit eu grande part à l'Opéra de *Psyché* et à celui de *Bellerophon*, qui ont été donnés sous le nom de Thomas Corneille, et qui

avoient été très-bien reçus ; et s'il fit une faute en cette occasion, peu de gens seroient en état d'en faire une pareille à vingt-deux ans. Il se soumit, sans murmure, à la décision du Public ; et non-seulement il retira sa pièce, mais même il la brûla. Il eût peut-être mieux fait de la laisser subsister : un ouvrage sorti de sa plume devoit contenir mille traits brillans, dignes d'être conservés. Les défauts même pouvoient avoir leur utilité. Les fautes des grands hommes sont quelquefois aussi instructives que leurs chef-d'œuvres.

Les *Dialogues des Morts* parurent en 1683. Il y avoit pris, comme il le dit lui-même, Lucien pour modèle ; mais au goût de plusieurs, il le surpasse beaucoup. Aussi spirituel, et plus philosophe que l'écrivain grec, son ouvrage est une critique fine et judicieuse de la plupart des opinions des hommes, cachée sous l'enveloppe du badinage le plus léger et le plus ingénieux. Cet ouvrage essuya cependant quelques critiques ; mais Fontenelle trouva un excellent moyen de s'en délivrer : il fit même l'examen de son livre, et le jugea plus sévèrement que personne n'eût osé le faire. Cet examen, qu'il publia l'année suivante sous le titre de *Jugement de Pluton*, désarma la critique et l'envie, ou du moins leur imposa silence.

Ce premier ouvrage fut suivi, sans interruption, d'un grand nombre d'autres : le premier fut l'*Éloge*

où la *Vie du grand Corneille*, publié alors dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, mais que Fontenelle a depuis fait imprimer dans la dernière édition de ses Œuvres, en y joignant l'*Histoire du Théâtre François* jusqu'à ce grand poëte, et des *Réflexions sur la Poétique*. Le Panégyriste étoit digne du héros. La gloire de Corneille lui devoit être plus chère qu'à personne, et nous ne craignons point que le Public nous désavoue quand nous avancerons que qui que ce soit n'étoit plus en état que lui de bien réussir à un pareil ouvrage.

Les *Lettres du chevalier d'Her*, que Fontenelle n'avoit jamais voulu avouer ni désavouer, mais auxquelles il a donné place dans les deux dernières éditions de ses œuvres, parurent presqu'en même temps que la *Vie de Corneille*. Nous ne pouvons disconvenir que cet ouvrage ne soit peut-être le plus foible qui soit sorti de sa plume; mais si au lieu de le comparer avec les autres du même Auteur, on le rapproche de ce qu'il y avoit eu jusqu'alors de meilleur en ce genre, on y reconnoîtra aisément la supériorité de son génie. Il pouvoit dès-lors n'avoir pas toujours des succès égaux, mais non pas en manquer absolument.

En 1686 parut son *Traité de la Pluralité des Mondes*, dans lequel il a trouvé moyen de donner le tour le plus clair et même le plus orné à ce

que l'astronomie physique a de plus relevé, et d'intéresser à un livre de philosophie le Lecteur le moins philosophe. Cet ouvrage fut un vrai coup de lumière qui apprit que les sciences pouvoient être dépouillées de la sécheresse qu'on leur croyoit essentielle, et qu'elles étoient aussi susceptibles d'ornement que les sujets les moins sérieux.

La Pluralité des Mondes fut suivie d'un ouvrage d'un genre tout différent. Vandale avoit fait imprimer en latin un ouvrage historique sur la cessation des oracles, dans lequel il prétendoit faire voir que les démons n'avoient eu aucune part à ces prestiges du paganisme, et qu'ils n'avoient point cessé à la venue de Jésus-Christ. Fontenelle entreprit d'abord de le traduire; mais il s'apperçut bientôt que Vandale s'étoit plus attaché à fournir des preuves solides de son opinion, qu'à les présenter avec netteté, et à leur donner cet ordre et cet enchaînement qui peut seul faire d'un bon livre, un livre agréable. Il entreprit donc de refondre cet ouvrage, et de lui donner ce qui lui manquoit; il y réussit parfaitement : mais comme ce sistême renversoit absolument des opinions adoptées par des auteurs d'ailleurs respectables, l'Auteur éprouva des contradictions d'autant plus vives peut-être, qu'il avoit plus de raison. Ces contradictions eurent le sort de toutes celles qu'essuient les ouvrages qui ont quelque réputation; elles tombèrent d'elles-

mêmes dans l'oubli, et laissèrent l'*Histoire des Oracles* dans tout son lustre.

De cet ouvrage historique il passa à un d'une toute autre espèce; je veux dire à ses *Eglogues*, qui parurent en 1688. Sa manière d'y peindre les agrémens de la vie champêtre et les mouvemens du cœur les plus simples et les plus naturels, parut absolument nouvelle : on l'accusa seulement d'avoir rendu ses bergers trop peu simples et trop spirituels; peut-être même n'avoit-on pas tort de lui faire ce reproche : mais il étoit bien difficile que leurs discours ne prissent le goût et le caractère de celui qui les faisoit parler; et pour tout dire en un mot, ces bergers si spirituels ont plu et plaisent encore, quoiqu'ils aient soixante-neuf ans. Un goût du Public si constant pour ces poésies, est la meilleure réponse que nous puissions faire à cette objection. Il y joignit, dans les dernières éditions, la *Pastorale d'Endymion*, mise depuis en musique par M. de Blamont. Si Fontenelle s'étoit attiré des contradictions en publiant l'*Histoire des Oracles*, il s'en attira encore plus par un morceau qu'il joignit à ses églogues : c'étoit un discours sur la nature de ce poëme, auquel il ajouta une *Digression sur les Anciens et les Modernes*, que la discussion des ouvrages qu'on connoissoit dans le genre pastoral sembloit amener naturellement. On étoit alors dans le fort de la fameuse dispute entre

les partisans des anciens et ceux des modernes. Despréaux et les autres admirateurs de l'antiquité crurent voir un zélé partisan des modernes dans celui qui avançoit que les différens âges du monde étoient en ce point plus égaux qu'on ne pensoit; et de la différence du sentiment ils passèrent, comme il n'est que trop ordinaire, à l'antipathie pour l'auteur. C'en fut assez pour faire échouer les quatre premières tentatives qu'il fit pour entrer à l'Académie Françoise, où il ne fut admis qu'en 1691 à la cinquième fois qu'il s'y présenta. Les hommes seront-ils donc toujours assez attachés à leurs sentimens, pour oublier en pareille occasion les devoirs les plus essentiels de l'humanité et de la justice? Cependant le feu de la dispute étant cessé, il s'est trouvé que dans tous les temps et dans tous les lieux où les sciences et les lettres ont été favorisées, elles ont également fleuri; que l'antiquité n'a probablement d'autre avantage sur nous que celui que le temps lui a donné, en détruisant tous les ouvrages foibles et ne conservant que les bons; et qu'enfin Fontenelle étoit peut-être celui qui avoit raisonné le plus juste sur cette matière.

Il s'en falloit néanmoins beaucoup qu'il fût aussi partisan des modernes qu'on le croyoit alors. Feu l'abbé Bignon lui disoit quelquefois qu'il avoit une guerre à soutenir comme patriarche d'une secte dont

il n'étoit pas ; il en étoit cependant : mais loin d'en être le patriarche, il étoit au contraire un des moins vifs et des plus modérés.

Ce fut pendant la durée de cette dispute, qu'il donna au Public l'opéra de *Thétis et Pelée*; qui fut reçu avec le plus grand applaudissement. Il a eu depuis le plaisir de voir jouer ce même opéra en 1752, plus de soixante-trois ans après sa première représentation, et de le voir reçu du Public d'aujourd'hui, avec la même faveur qu'il avoit autrefois méritée en 1689. Cette pièce fut suivie de celle d'*Enée et Lavinie*, jouée en 1690. Mais soit que le sujet de cette dernière fût moins intéressant, soit que la musique fût inférieure, il n'eut pas absolument le même succès que le premier. Il avoit composé, pendant ce même temps, un *Discours sur la Patience*, qui remporta le prix proposé par l'Académie Françoise pour 1687.

Jusqu'ici nous n'avons représenté Fontenelle que comme poëte et comme homme de lettres ; il nous reste à le peindre comme mathématicien et comme philosophe, quoique ces qualités n'aient jamais été séparées chez lui. Il avoit autant l'art de porter la justesse des mathématiques et la plus exacte métaphysique dans les choses de pur agrément, qu'il savoit répandre la clarté et les graces sur les matières les plus abstraites.

Pendant qu'on le croyoit uniquement occupé de

ces ouvrages qui lui avoient fait une si brillante réputation, il suivoit, sans qu'on pût s'en douter, une nouvelle route; il se livroit à l'étude des mathématiques et de la physique. Dès 1685 il avoit proposé aux mathématiciens une question arithmétique sur les propriétés du nombre IX, et l'avoit fait insérer dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, mais sans y vouloir mettre son nom. Bientôt il fut en état de pénétrer jusqu'aux sources de la haute géométrie; et ce fut lui qui fit la préface qui est à la tête de l'*Analyse des Infiniment petits de M. de l'Hôpital.*

C'est peut-être la seule fois qu'il a prêté sa plume en qualité de mathématicien; mais ce n'étoit sûrement pas la première fois qu'il l'avoit prêtée comme homme-de-lettres. Il avoit demeuré quelque temps chez un magistrat, son intime ami (M. le Haguais, avocat-général à la Cour des Aides), et il avoit composé quelques-uns des discours que le ministère de son hôte exigeoit de lui. Probablement il avoit rendu ce service à bien d'autres: mais religieux observateur du secret, il n'en a jamais parlé de leur vivant; encore falloit-il, pour qu'il en parlât après leur mort, que ces pièces eussent donné lieu à quelque aventure singulière; car ce n'étoit jamais pour se faire valoir qu'il contoit, mais pour amuser ceux qui l'écoutoient, à quoi il réussissoit merveilleusement. Il

avoit autrefois aidé Brunel, son intime ami, dans un discours qui remporta le prix de l'Académie Françoise en 1695. Nous ne pouvons dissimuler que l'amitié ne l'eût emporté en cette occasion sur le devoir, car Fontenelle étoit dès-lors membre de cette célèbre compagnie; mais c'étoit en faveur d'un homme auquel il étoit lié dès l'enfance par une si singulière sympathie, qu'on lui a plusieurs fois entendu dire : « Cet homme ne m'est bon » à rien; cependant nous nous rencontrons tou- » jours ». C'étoit, sans y penser, faire un grand éloge de son ami.

La préface des *Infiniment petits* fut comme le présage du changement qui arriva bientôt après dans la situation de Fontenelle. L'Académie des Sciences, instituée en 1666, contribuoit, depuis son établissement, à la gloire de la nation françoise : elle avoit produit d'excellens ouvrages; mais il faut avouer que les sciences, et même la plus grande partie de leur réputation, ne passoient guères alors le petit nombre de ceux qui les cultivoient : on n'avoit jusques-là travaillé qu'à les faire renaître. De Pontchartrain, sollicité par feu l'abbé Bignon, conçut le noble dessein de les faire aimer et respecter de ceux même qui n'en faisoient pas leur principale occupation. Il ne falloit pour cela que les faire connoître; mais c'étoit-là le point de la plus grande difficulté. Les Muses des ma-

thémathiques et de la physique habitent une région lumineuse et agréable; mais l'accès de leur sanctuaire est difficile et épineux. Il falloit trouver un homme capable de faire disparoître ces difficultés, de dissiper une partie des nuages qui cachoient aux hommes la vue de leurs mystères, de répandre la lumière et l'agrément sur les matières les plus sèches et souvent les plus obscures, et qui pût les ramener à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Les preuves que Fontenelle avoit données de ses talens en ce genre dans *la Pluralité des Mondes*, déterminèrent le choix du Ministre en sa faveur. Il fut nommé, au commencement de 1697, à la place de secrétaire de l'Académie, vacante par la retraite de l'abbé Duhamel. Il ne fut pas long-temps à justifier la confiance qu'on lui avoit accordée. Bientôt il eut trouvé la manière la plus avantageuse de présenter au public les travaux de l'Académie. Le véritable génie est un guide sûr qui semble ignorer les tentatives, et fait frapper au but du premier coup. C'est encore à lui qu'on doit d'avoir introduit ces discours que l'Académie consacre peut-être moins à la gloire de ceux qu'elle a perdus, qu'à exciter l'émulation de ceux qui se sentent assez de courage pour entreprendre de les imiter. Tel est à-peu-près le systême de l'*Histoire de l'Académie*. L'ordre qui règne dans les différentes matières qu'elle renferme, la clarté avec

laquelle Fontenelle avoit l'art de présenter celles qui semblent les plus obscures, et les agrémens que son imagination sagement fleurie y savoit répandre à propos, en eurent bientôt fait un livre à la mode. Le goût des sciences se communiqua de proche en proche, et l'espèce de barbarie dans laquelle on étoit alors sur cet article, céda à la lumière naissante, du moins pour ceux qui voulurent ouvrir les yeux ; car nous ne pouvons nier qu'elle n'ait encore tenu bon chez quelques-uns de ses partisans : mais quels livres peuvent instruire ceux qui ne veulent pas en faire usage ? Heureusement ce nombre est aujourd'hui le plus petit, et diminue même de jour en jour. Il a été témoin du succès de ses travaux ; mais il ignoroit jusqu'où le fruit s'en étoit étendu. Une lettre venue du Pérou depuis sa mort, nous a appris qu'une des productions de l'Europe, qui y est attendue avec beaucoup d'impatience, est l'*Histoire de l'Académie*, et qu'un grand nombre de dames péruviennes ont appris le françois pour la pouvoir lire. Si on joint à cela l'usage que les Missionnaires en font dans tout l'orient, on demeurera convaincu qu'on lui doit d'avoir porté le goût des sciences et la gloire de la nation dans la plus grande partie de l'univers. Il dit dans la belle préface qu'il a mise à la tête de l'*Histoire de l'Académie*, « que quel- » quefois un grand homme donne le ton à tout

» son siècle ». Il a été lui-même ce grand homme qu'il annonçoit, et on peut le regarder comme un de ceux auxquels les sciences, et par conséquent les hommes, ont le plus d'obligation, et comme un modèle que ceux qui lui succéderont devront toujours s'efforcer de suivre.

Au milieu du travail toujours renaissant de son ministère, il composoit un ouvrage bien différent de ceux qui l'avoient occupé jusqu'alors, et auquel on ne se seroit guère avisé de penser qu'il travaillât : c'étoit ses *Élémens de la Géométrie de l'Infini*, qu'il publia en 1727, comme suite des Mémoires de l'Académie de la même année. Ce titre d'*Élémens* ne doit, au reste, faire illusion à personne. Il signifie ici les principes sur lesquels est fondé le calcul infinitésimal, et les sources desquelles il dérive. Les élémens ordinaires sont à l'usage des commerçans : ceux-ci étoient destinés à instruire les plus habiles géomètres. C'est, à proprement parler, le système métaphysique de l'infini géométrique, appliqué aux règles du calcul et à l'examen des courbes, et de leurs plus singulières propriétés. Pour comprendre toute la difficulté d'un pareil ouvrage, il ne faut que se rappeller combien la métaphysique d'une part et la géométrie de l'autre en offrent à vaincre. Quelle doit donc être celle de les faire, pour ainsi dire, marcher ensemble ? Cependant nous pouvons assurer qu'il a porté sur

ces matières si obscures la clarté qu'il répandoit sur tout ce qu'il touchoit. Des véritables et premières idées métaphysiques qu'il saisit presque par-tout, il descend de conséquence en conséquence jusqu'aux vérités et aux propositions les plus compliquées, sans avoir presque jamais besoin de démonstration ; et pour en donner un exemple, la doctrine des proportions qui, dans Euclide, exerce pendant les cinq, sept, huit, neuf et dixième livres l'esprit et l'attention de son lecteur, est expédiée en moins de huit pages dans le livre de Fontenelle, sans propositions, sans démonstrations, et sans la moindre difficulté ; tant il est vrai que, sur-tout en mathématique, ce n'est avoir rencontré le vrai qu'à demi, que d'ignorer le véritable ordre dans lequel doivent être présentées les vérités qu'on a découvertes.

Nous avons dit qu'il avoit presque par-tout saisi les véritables et premières idées métaphysiques ; car nous ne pouvons disconvenir qu'il ne les ait quelquefois manquées, et qu'il ne se trouve quelques défauts dans ce livre : mais malgré ces fautes et quelques méprises qu'on lui a reprochées, cet ouvrage est et mérite d'être estimé. On peut le regarder comme un effort de génie, et comme un flambeau très-propre à éclairer ceux qui suivent cette épineuse carrière. Il est absolument neuf, et par les idées qu'il contient, et par la manière dont il les sait présenter.

Cet ouvrage est le seul que Fontenelle ait fait paroître pendant les quarante-quatre années qu'il a exercé parmi nous la fonction de secrétaire dont il s'occupoit uniquement. Il ne s'est jamais démenti une seule fois, ni sur la perfection de ses écrits, ni sur l'impartialité qu'il devoit observer dans les disputes académiques : on sent seulement que ce n'est qu'avec peine qu'il abandonne le cartésianisme, lorsqu'il parle d'après ceux qui l'attaquent; cependant le secrétaire l'emportoit chez lui sur le physicien, et cette légère nuance d'inclination ne marque que la violence qu'il se faisoit pour remplir son devoir, et de laquelle on ne peut certainement que lui savoir gré.

Ce n'étoit pas qu'il n'eût pu se livrer à des occupations de toute autre espèce. M. le Duc d'Orléans, régent, qui l'avoit logé au Palais Royal, lui accordoit assez sa confiance et sa familiarité, pour faire naître chez quelqu'un moins philosophe que lui, des idées de fortune et d'ambition : on assure même que le Prince régent lui proposa de l'associer au ministère, pour la partie qui concernoit la littérature; mais la philosophie tint bon, et Fontenelle refusa sagement ses offres. Si par l'agrément de son esprit il étoit propre à la Cour, le peu de talent qu'il auroit eu pour se défendre des piéges que l'avidité et la malice des hommes savent tendre à ceux qui sont en place, lui devoit

faire

faire redouter une semblable occupation : il aima mieux jouir paisiblement de sa tranquillité et de sa gloire, que de perdre sûrement l'une, en risquant peut-être de ternir l'autre.

Après avoir été pendant quarante-quatre années secrétaire de l'Académie, âgé pour lors de quatre-vingt-quatre ans, il se crut quitte envers les sciences et sa patrie, et demanda la vétérance à la fin de 1740. Il eut pour successeur M. de Mairan, que la confiance du Ministère et de l'Académie engagèrent à remplir cette place pendant trois années. Je voudrois ici pouvoir cacher que j'eus la témérité de succéder à de tels prédécesseurs : mais j'osai me flatter que mon zèle pour l'Académie, l'amitié dont ils m'honoroient l'un et l'autre, la route qu'ils m'avoient tracée, et ma docilité à suivre leurs conseils, pouvoient me tenir lieu de talens, et que le Public voudroit bien ne pas exiger de moi d'atteindre à la perfection de mes modèles ; il sait trop bien qu'en tout genre il y a des hommes inimitables.

La retraite de Fontenelle ne le rendit pas plus indifférent pour l'Académie ; il y assista fréquemment, jusqu'à ce que son grand âge l'eût privé de l'ouie. J'eus, douze ans après sa retraite, le sensible plaisir de le voir assis en son ancienne place, donner sa voix à une élection. Dans les dernières années même où il ne voyoit et n'entendoit que difficilement, il demandoit des nouvelles des chan-

gemens arrivés dans l'Académie, des matières qui s'y traitoient, et sur-tout des talens et des travaux des jeunes académiciens, comme voulant s'assurer de la gloire future de ce Corps, dont il avoit été si long-temps le digne organe.

L'année qui suivit sa retraite, il célébra son Jubilé académique à l'Académie Françoise. Il étoit, depuis cinquante ans, membre de cette compagnie, dont il étoit aussi doyen. Il ne s'y trouvoit alors que quatre académiciens reçus avant qu'il fût parvenu au décanat; savoir le maréchal de Richelieu, l'abbé d'Olivet, le président Hénault, et l'abbé Alary. L'Académie crut pouvoir sans risque joindre à cette cérémonie une distinction particulière; elle le nomma directeur sans tirer au sort, comme on sait qu'elle fait ordinairement.

La tranquillité dont jouissoit alors Fontenelle lui rappella son ancien goût; il s'occupoit à revoir quelques pièces de théâtre qu'il avoit autrefois composées, et auxquelles il a joint, en les publiant, une préface raisonnée sur les différens genres de poésie dramatique. Il composoit d'autres petites pièces dans lesquelles on est étonné de retrouver presque tout son premier feu, et le Fontenelle de 1690. Il sembloit, pour emprunter les idées des anciens romans, qu'un long enchantement l'eût tenu seulement endormi, et qu'il se réveillât de ce sommeil. Il fit en 1749, comme directeur,

l'éloge du cardinal de Rohan à l'Académie Françoise, et prononça dans la même séance un discours contre les jeunes poëtes qui négligent la rime. Ces deux pièces n'ont rien qui se ressente de l'âge de quatre-vingt-douze ans auquel il étoit alors parvenu.

Rien n'étoit non plus changé dans sa manière de vivre, si ce n'est qu'il voyoit un peu plus souvent ses amis : du reste, même vivacité, même politesse, même galanterie; et, pour tout dire aussi, même accès auprès des dames qui se le disputoient; et auxquelles son esprit, précisément le même qu'il avoit été à vingt-cinq ans, faisoit oublier qu'il en avoit quatre-vingt-dix. Il falloit qu'il eût bien des agrémens pour leur dérober un si grand défaut.

Il publia en 1752 un petit ouvrage qu'il avoit autrefois composé sous le titre de *Théorie des Tourbillons Cartésiens, avec des réflexions sur l'attraction.* C'est peut-être un des meilleurs qui ait été fait sur cette matière; mais quoiqu'on y reconnoisse par-tout Fontenelle, et que même il ne se cachât point d'en être l'auteur, il n'a pas voulu y mettre son nom.

Ce fut de cette manière qu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ce ne fut, à proprement parler, que là que commença sa vieillesse, et qu'il fut obligé de se tenir plus assidument chez lui. Il devint sujet à des foiblesses et à des accès

de sommeil qui effrayèrent ses amis pour lui. Il l'étoit si peu, qu'il philosophoit avec M. de Lassone son médecin, et membre de cette Académie, sur les effets qu'il en éprouvoit. Mais il profita de ces avis de la nature et des conseils de ses amis, pour mettre ordre à ses affaires ; et après avoir demandé et reçu les derniers sacremens, il mourut le 9 Janvier de cette année, âgé de cent ans moins un mois.

Il nous resteroit à parler de son caractère et de ses mœurs dans l'intérieur de sa maison, car il avoit été enfin obligé d'en prendre une. Il avoit quitté le Palais Royal lorsque son âge avoit demandé qu'il se remît dans le sein de sa famille, et il s'étoit retiré chez M. Richer d'Aube, maître des requêtes, son neveu à la mode de Bretagne. Mais ceux qui sont destinés à vivre autant que lui, le sont ordinairement aussi à voir mourir avant eux presque toute leur famille ; il perdit M. d'Aube. Madame de Forgeville, sa respectable amie, voulut bien prendre de ses dernières années le soin le plus assidu, et c'est à elle qu'il a dû toute la douceur qu'il y a goûtée. Plus à portée que personne de le bien connoître, elle en avoit fait elle-même un portrait dans lequel elle est si reconnoissable, que nous avons cru le devoir donner ici presque sans aucun changement.

« La physionomie de Fontenelle annonça d'a-

» bord son esprit. Un air du monde répandu » dans toute sa personne, rendoit aimables jusqu'à » ses moindres actions. Souvent les agrémens de » l'esprit en excluent les parties essentielles : le » sien, unique en son genre, renfermoit également » tout ce qui fait aimer et respecter. La probité, » la droiture, l'équité, composoient son caractère. » Son imagination vive et brillante, des tours fins » et délicats, et des expressions toujours heureuses, » en faisoient l'ornement. Son cœur fut toujours » pur, ses procédés nets, et sa conduite fut une » application continuelle de ses principes; exigeant » peu, justifiant tout, saisissant toujours le bon, » et négligeant si fort le mauvais, qu'on pouvoit » quelquefois douter qu'il l'eût apperçu. Difficile » à acquérir, mais plus difficile à perdre; exact » observateur des loix de l'amitié, l'honnête homme » chez lui n'étoit négligé nulle part. Il avoit tout » ce qui peut retenir. Il étoit en même temps propre » au commerce le plus délicat, et aux sciences les » plus abstraites. Modeste dans ses discours et simple » dans ses actions, la supériorité de son mérite se » montroit d'elle-même, mais il ne la faisoit jamais » sentir. De telles dispositions sont bien propres » à mettre le calme dans l'ame; aussi possédoit-il » la sienne si fort en paix, que toute la malignité » de l'envie n'a jamais eu le pouvoir de l'ébranler. » Il avoit le rare talent de la raillerie fine et dé-

» licate, et le mérite encore plus rare de ne s'en » point servir; ou s'il l'a quelquefois employé, » ce n'a été qu'à l'oreille de ses amis : aussi disoit-il » qu'il ne lui étoit jamais arrivé de jetter le moindre » ridicule sur la plus petite vertu. En un mot, il » étoit du petit nombre de ceux auxquels on ver- » roit accorder sans jalousie le privilége de l'im- » mortalité ».

Ce portrait ne laisse rien à desirer sur son carac- tère, et nous n'y ajouterons que quelques faits pro- pres à confirmer la vérité.

Fontenelle avoit, comme nous l'avons déjà dit, pour intime ami M. Brunel, procureur du Roi au bailliage de Rouen. Ce dernier sût qu'il avoit amassé, peu de temps après son arrivée à Paris, une somme de mille écus, et les lui demanda. Fontenelle répondit qu'il les avoit destinés à un autre usage. M. Brunel repliqua laconiquement : *Envoyez-moi vos mille écus* ; et Fontenelle lui adressa sur le champ cette somme, qui faisoit alors toute sa fortune.

Un mathématicien (M. Beauzée), l'un des pre- miers professeurs en ce genre, et ensuite membre à l'Académie Françoise, qui vient de le perdre, se trouva en province dans une telle situation, qu'une somme de 600 liv. lui étoit absolument nécessaire. Il avoit eu autrefois occasion de donner quelques le- çons à un homme de qualité, riche, et qui l'avoit

quitté en l'accablant de protestations d'amitié et d'envie de l'obliger. Il crut pouvoir s'adresser à lui : mais en même temps, et par une espèce d'instinct, il s'adressa aussi à Fontenelle, dont il connoissoit l'humeur bienfaisante plus que personne. Il leur écrivit à tous d'eux, et leur peignit sa situation. Les deux lettres firent l'effet qu'on pouvoit en attendre ; le courtisan, qui n'avoit plus besoin du mathématicien, ne daigna pas lui faire réponse ; et celle de Fontenelle, qui arriva l'ordinaire suivant, fût accompagnée d'une lettre-de-change de la somme demandée. La différence des deux procédés fut sentie par celui qui en étoit l'objet. C'est de lui-même que je tiens ce fait ; c'est à sa prière que j'en fait part au public.

Jamais personne n'eut moins de peine que lui à pardonner ; il sembloit ignorer jusqu'aux noms de vengeance et d'inimitié. Un homme qui croyoit l'avoir offensé, venant un jour lui en faire excuse, il eut quelque peine à se rappeller le fait, et avoua qu'il l'avoit totalement oublié.

Malgré tout ce qu'on a pu dire contre lui sur le chapitre de la religion, il n'a jamais donné de prise sur cet article. Il en pratiquoit les devoirs extérieurs avec exactitude. Dans la vie de Corneille, imprimée avec ses premiers ouvrages, il dit, en parlant de l'*Imitation de J. C.*, traduite en vers par ce célèbre poëte : « Ce livre, le plus beau qui soit

» sorti de la main des hommes, puisque l'évangile » n'en est pas, n'iroit pas, &c. ». Nous pourrions rapporter d'autres passages aussi formels de ses ouvrages. Enfin il n'a jamais négligé de relever ce genre de mérite dans les académiciens dont il a fait l'éloge; et s'il ne disoit pas toujours tout ce qu'il pensoit, on sait combien il étoit éloigné de dire ce qu'il ne pensoit pas.

Il avoit peu de patrimoine, mais il jouissoit d'assez grosses pensions. Il en avoit une entre autres sur la cassette du Roi, dont il a fait passer la moitié à M. le Bovier de Saint-Gervais, mousquetaire du Roi, son parent, et le seul héritier de son nom. Il a disposé du reste de sa fortune, qu'une longue et sage économie avoit rendue considérable, en faveur de madame de Montigny et des deux demoiselles de Marsilly, ses nièces, et de madame de Forgeville, qu'il a instituées ses héritières, chacune pour un quart.

Sa mort a été honorée des regrets de tous ceux qui l'ont connu, et elle a déja été célébrée par plusieurs ouvrages publics : mais quelques honneurs qu'on lui décerne, c'en sera toujours moins que n'en mérite la mémoire d'un homme qui, avec aussi peu de défauts, avoit autant de belles qualités, et qui a rendu de si grands services et fait tant d'honneur aux lettres, aux sciences et à la nation.

ARTICLE DE FONTENELLE

PAR L'ABBÉ TRUBLET,

Pouvant faire suite à cet éloge.

MALGRÉ un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle, qui n'avoit jamais eu de maladie considérable, pas même la petite-vérole, a joui d'une santé constante jusques vers la fin de sa vie. S'il avoit quelquefois la goutte, elle n'étoit pas douloureuse. Il n'eut donc de la vieillesse que des privations. A la surdité, succéda l'affoiblissement de la vue. Dans ses deux ou trois dernières années, il devint sujet à d'assez fréquentes foiblesses, et même à des évanouissemens; mais il en revenoit bientôt, et se portoit ensuite aussi bien qu'auparavant. Il en eut une le samedi matin 8 janvier 1757, n'en revint qu'imparfaitement, et mourut le lendemain sur les cinq heures du soir. Le samedi précédent, premier jour de l'an, sans se trouver plus mal qu'à l'ordinaire, il avoit demandé lui-même les sacremens, et les avoit reçus avec une parfaite connoissance.

Fontenelle dit à M. le curé de Saint-Roch, lorsqu'il s'approcha de son lit : « Monsieur, vous » m'entendrez mieux que je ne vous entendrois. » Je sais mon devoir et le vôtre dans la circons-

» tance présente. Je vous déclare donc que j'ai » vécu et veux mourir dans la foi de l'église ca- » tholique, apostolique et romaine ».

M. le curé de Saint-Roch avoit été le voir quelques jours auparavant.

Depuis plusieurs années, Fontenelle voyoit souvent le père Bernard d'Arras, capucin, auteur de divers ouvrages de théologie et de piété.

Les facultés de son ame, à la mémoire près, s'étoient encore mieux soutenues que celles de son corps. Il y eut toujours de la finesse dans ses pensées, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses reparties, de la justesse et même de la profondeur dans ses raisonnemens; et s'il paroissoit quelquefois affoibli et tombé, ce n'étoit que dans les occasions où l'esprit a besoin, pour opérer, du secours de la mémoire.

Son caractère, en faisant son bonheur, a sans doute beaucoup contribué à sa bonne santé et à sa longue vie. Il faut être heureux pour vivre sain et long-temps. Fontenelle joignoit la gaieté à la sagesse. Sa gaieté ajoutoit à ses plaisirs, et diminuoit les peines que sa sagesse n'avoit pu écarter.

La fortune lui fut aussi favorable que la nature. Né presque sans bien, il devint riche, pour un homme de lettres, par les bienfaits du Roi, et par une économie sans avarice.

Il plaisoit trop dans la société pour ne s'y pas

plaire. Il y portoit toutes les qualités aimables et agréables, de la douceur et de l'enjouement, et autant de politesse que d'esprit. Les personnes du plus haut rang l'admettoient dans leur familiarité. Aucun homme de lettres n'a joui de plus de considération dans le monde; et il la devoit à la sagesse de sa conduite et à la décence de ses mœurs, autant qu'à la réputation que ses ouvrages lui avoient acquise.

Il fut encore heureux comme Auteur; car ces ouvrages, qui lui ont procuré une gloire si flatteuse et à laquelle il n'étoit pas insensible, ne lui avoient point coûté de pénibles efforts, de longues et laborieuses veilles. Il travailloit avec facilité, quoiqu'avec beaucoup de soin; et, grâce à une santé très-égale, cette facilité étoit à-peu-près la même tous les jours. Delà naissoit l'égalité qui règne dans ses écrits, et qui fait un de leurs principaux caractères. On peut y trouver des défauts; mais on n'y trouve point d'endroits foibles par la foiblesse de l'Auteur, ou par sa négligence.

Autre source du bonheur de Fontenelle, et nouvelle preuve de sa sagesse; il n'avoit point été marié, et n'avoit jamais eu la plus légère envie de se marier.

EXTRAIT

DU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

FONTENELLE (Bernard le Bovier de), naquit en 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère sœur du grand Corneille. Cet enfant, destiné à vivre près d'un siècle (dit l'abbé Trublet), pensa mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen chez les Jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à treize ans, il composa, pour le prix des Palinods, une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Fontenelle passoit dès-lors pour un jeune homme accompli: il l'étoit, et du côté du cœur, et du côté de l'esprit. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à dix-sept ans, il vint à Paris; son nom, déja célèbre, l'y avoit précédé. Plusieurs pièces de vers, insérée dans le *Mercure Galant*, annoncerent à la France un poëte aussi délicat que Voiture, mais plus châtié et plus pur. Fontenelle avoit à peine vingt ans, lorsqu'il fit une grande partie des opéra de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Cor-

neille son oncle. En 1681, il fit jouer sa Tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, et jetta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des Morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil beaucoup plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie, mais l'une et l'autre parées des charmes de l'esprit. La morale y est partout agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Cet ouvrage commença sa grande réputation; les ouvrages suivans la confirmèrent. On rapportera le titre des principaux, suivant l'ordre chronologique. I. *Lettres du Chevalier d'Her....* 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudroit dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée. II. *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 1686. C'est l'ouvrage le plus célèbre de Fontenelle, et un de ceux qui méritent le plus de l'être. On l'y trouve tout entier : il y est tout ce qu'il étoit, philosophe clair et profond, bel-esprit fin, enjoué, galant, &c. Ce livre, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, fut le premier exemple de l'art délicat de répandre des graces jusques sur la philosophie : mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et sur-tout la vérité, et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cher-

ché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens. Ce qui pourra empêcher que la postérité ne mette *les Mondes* au rang de nos livres classiques, c'est qu'ils sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. III. *Histoire des Oracles*, 1687; livre instructif et agréable, tiré de l'ennuyeuse compilation de Vandale sur le même sujet. Cet ouvrage précis, méthodique, très-bien raisonné, et écrit avec moins de recherche que les autres productions de Fontenelle, a réuni les suffrages des philosophes et des gens de goût. Il fut attaqué, en 1707, par le jésuite Baltus. Son livre a pour titre : *Réponse à l'Histoire des Oracles.* Fontenelle crut devoir, par prudence, laisser cette réponse sans réplique, quoique son sentiment fût celui du père Thomassin, homme aussi savant que religieux. On prétend que le père Tellier, confesseur de Louis XIV, ayant lu le livre de Fontenelle, peignit l'auteur à son pénitent comme un impie. Le marquis d'Argenson (depuis garde-des-sceaux), écarta, dit-on, la persécution qui alloit éclater contre le philosophe. Le Jésuite auroit trouvé beaucoup plus à reprendre dans la *Relation de l'isle de Bornéo*, dans le *Traité sur la Liberté*, et dans quelques autres écrits attribués à Fontenelle, et qui ne sont pas peut-être tous de lui. IV. *Poésies pastorales, avec un Discours sur l'Eglogue, et une Digression sur les Anciens et les Modernes*, 1688.

Les gens de goût ne veulent pas que ces pastorales soient mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile, et ils ont raison. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans. Qu'on les appelle comme on voudra, répondent les partisans du poëte françois ; ils disent de très-jolies choses. Ces pastorales peuvent être de mauvaises églogues ; mais ce sont des poésies délicates. On convient qu'il y a plus d'esprit que de sentiment ; mais si on n'y trouve pas le style du sentiment, dit l'abbé Trublet, on y en trouve la vérité : le philosophe a bien connu ce qu'un berger doit sentir. C'est un nouveau genre pastoral, dit un des plus grands adversaires de Fontenelle (l'abbé des Fontaines), qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Amynte* et du *Pastor-Fido*, ont fourni le modèle. Il est vrai que ce genre est fort éloigné du goût de l'antiquité : mais tout ce qui ne lui ressemble point, n'est pas pour cela digne de mépris. V. Plusieurs volumes des *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant quarante-deux ans, et donna chaque année un volume de l'histoire de cette compagnie. La préface générale est un de ces morceaux qui suffiroient seuls pour immortaliser un auteur. Dans l'histoire, il jette très-souvent une clarté lumineuse sur les matières les plus

obscures : faits curieux bien exposés, réflexions ingénieuses, vues nouvelles ajoutées à celles des auteurs, soit par de nouvelles conséquences de leurs principes, soit par des applications de ces principes à d'autres sujets, soit même par de nouveaux principes plus étendus et plus féconds. Il n'y a personne qui l'ait égalé dans l'art de mettre en œuvre les matériaux de la physique et des mathématiques. Les éloges des académiciens, répandus dans cette histoire, et imprimé séparément, ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables, et ont rendu tel leur auteur. Il loue d'autant mieux, qu'à peine semble-t-il louer. Il peint l'homme et l'académicien. Si ses portraits sont quelquefois un peu flattés, ils sont toujours assez ressemblans. Il ne flatte qu'en adoucissant les défauts, non en donnant des qualités qu'on n'avoit pas, ni même en exagérant celles qu'on avoit. Son style élégant, précis, lumineux dans ces éloges, comme dans ses autres ouvrages, a quelques défauts : trop de négligence, trop de familiarité; ici, une sorte d'affectation à montrer en petit les grandes choses : là, quelques détails puérils, indignes de la gravité philosophique; quelquefois, trop de rafinement dans les idées; souvent, trop de recherches dans les ornemens. Ces défauts, qui sont en général ceux de toutes les productions de Fontenelle, blessent moins chez lui qu'ils ne feroient ailleurs; non-seulement

seulement par les beautés tantôt frappantes, tantôt fines, qui les effacent; mais parce qu'on sent que ces défauts sont naturels en lui. Les écrivains qui ont tant cherché à lui ressembler, n'ont pas fait attention que son genre d'écrire lui appartient absolument, et ne peut passer, sans y perdre, par une autre plume. VI. L'*Histoire du Théâtre François* jusqu'à Corneille, avec la vie de ce célèbre dramatique. Cette histoire, très-abrégée, mais faite avec choix, est pleine d'enjoument; mais de cet enjoument philosophique, qui, en faisant sourire, donne beaucoup à penser. VII. *Réflexions sur la Poétique du Théâtre*, et du *Théâtre tragique*; c'est un des ouvrages les plus profonds, les plus pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paroissant moins bel esprit, il paroît plus homme d'esprit. VIII. *Elémens de géométrie de l'infini*, in-4°. 1727: livre dans lequel les géomètres n'ont guère reconnu que le mérite de la forme. IX. Une *Tragédie en prose*, et six *Comédies*: les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique. Elles sont pleines d'esprit, mais de cet esprit qui n'est saisi que par peu de personnes, et plus propres à être lues par des philosophes que par des lecteurs ordinaires. X. *Théorie des Tourbillons Cartésiens*; ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritoit d'en être. Fontenelle étoit grand admirateur de Descartes; et tout philosophe qu'il

étoit, il défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'étoit laissé prévenir dans l'enfance. XI. *Endymion*, pastorale; *Thétis et Pelée*, *Enée et Lavinie*, tragédies-lyriques, dont la première est restée au théâtre. Il eut un rival dans la Motte, son ami, sur la scène lyrique et dans d'autres genres; mais rival sans jalousie. C'est ce qui nous engage à placer ici le parallèle ingénieux que M. d'Alembert a fait des talens de ces deux écrivains. « Tous deux » pleins de justesse, de lumières et de raison, se » montrent par-tout supérieurs aux préjugés, soit » philosophiques, soit littéraires. Tous deux les » combattent avec une timidité modeste, dont le » sage a toujours soin de se couvrir en attaquant » les opinions reçues : timidité que leurs ennemis » appelloient *douceur hypocrite*, parce que la haine » donne à la prudence le nom d'astuce, et à la » finesse celui de fausseté. Tous deux ont porté » trop loin leur révolte contre les Dieux et les loix » du Parnasse : mais la liberté des opinions de la » Motte semble tenir plus intimement à l'intérêt » personnel qu'il avoit de les soutenir; et la liberté » des opinions de Fontenelle, à l'intérêt général, » peut être quelquefois mal entendu, qu'il prenoit » au progrès de la raison dans tous les genres. » Tous deux ont mis dans leurs écrits cette mé» thode si satisfaisante pour les esprits justes, et » cette finesse si piquante pour les juges délicats.

» Mais la finesse de la Motte est plus développée, » celle de Fontenelle laisse plus à deviner à son » lecteur. La Motte, sans jamais en trop dire, » n'oublie rien de ce que son sujet lui présente, » met habilement tout en œuvre, et semble craindre » de perdre, par des retenues trop subtiles, quel- » ques-uns de ses avantages. Fontenelle, sans jamais » être obscur, excepté pour ceux qui ne méritent » pas même qu'on soit clair, se ménage à-la-fois » et le plaisir de sous-entendre, et celui d'espérer » qu'il sera pleinement entendu par ceux qui en » sont dignes. Tous deux, peu sensibles aux char- » mes de la poésie et à la magie de la versifica- » tion, ont cependant été poëtes à force d'esprit; » mais la Motte un peu plus souvent que Fonte- » nelle, quoique la Motte eût fréquemment le » double défaut de la foiblesse et de la dûreté, et » que Fontenelle eût seulement celui de la foi- » blesse; c'est que Fontenelle dans ses vers est » presque toujours sans vie, et que la Motte a mis » quelquefois dans les siens de l'ame et de l'inté- » rêt. L'un et l'autre ont écrit en prose avec beau- » coup de clarté, d'élégance, de simplicité même; » mais la Motte avec une simplicité plus naturelle, » et Fontenelle avec une simplicité plus étudiée: » (car la simplicité peut l'être, et dès-lors elle de- » vient manière, et cesse d'être modèle.) Ce qui » fait que la simplicité de Fontenelle est manière,

» c'est que pour présenter sous une forme plus » simple, ou des idées fines, ou même des idées » grandes, il tombe quelquefois dans l'écueil dan- » gereux de la familiarité du style, qui contraste » et qui tranche avec la délicatesse ou la grandeur » de sa pensée ; disparate d'autant plus sensible ; » qu'elle paroît affectée par l'auteur : au lieu que » la familiarité de la Motte (car il y descend aussi » quelquefois) est plus sage, plus mesurée, plus » assortie à son sujet, et plus au niveau des choses » dont il parle. Fontenelle fut supérieur par l'éten- » due des connoissances, qu'il a eu l'art de faire » servir à l'ornement de ses écrits, qui rend sa » philosophie plus intéressante, plus instructive, » plus digne d'être retenue et citée; mais la Motte » fait sentir à son lecteur, que pour être aussi riche » et aussi bon à citer que son ami, il ne lui a » manqué, comme l'a dit Fontenelle même, que » *deux yeux et de l'étude* ». XII. Des *Discours moraux et philosophiques ;* des *Pièces fugitives*, dont la poésie est foible; des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, &c.

Ce fut aussi Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des Sciences et Arts*, par Thomas Corneille..... Ce philosophe aimable, ce savant bel esprit, digne de toutes les Académies, fut de celles des sciences, des belles-lettres, de l'académie Françoise, et de plusieurs

autres compagnies littéraires de France et des pays étrangers. « A son entrée dans la carrière des lettres, (dit M. le duc de Nivernois, qui a peint Fontenelle en beau, sans parler de ses défauts) « la lice » étoit pleine d'athlètes couronnés; tous les prix » étoient distribués, toutes les palmes étoient en- » levées : il ne restoit à cueillir que celle de l'u- » niversalité : Fontenelle osa y aspirer, et il l'ob- » tint. Semblable à ces chef-d'œuvres d'architec- » ture qui rassemblent les trésors de tous les or- » dres, il réunit l'élégance et la solidité, la sagesse » et les graces, la bienséance et la hardiesse, l'a- » bondance et l'économie; il plaît à tous les es- » prits, parce qu'il a tous les mérites : chez lui, » le badinage le plus léger et la philosophie la plus » profonde, les traits de la plaisanterie la plus en- » jouée et ceux de la morale la plus insinuante, » les graces de l'imagination et les résultats de la » réflexion, tous ces effets de causes presque con- » traires, se trouvent quelquefois fondus ensemble, » toujours placés l'un près de l'autre dans les op- » positions les plus heureuses, contrastées avec une » intelligence supérieure........ Il ne se contente » pas d'être métaphysicien avec Mallebranche, » physicien et géomètre avec Newton, législateur » avec le czar Pierre, homme d'état avec d'Ar- » genson; il est tout avec tous; il est tout en » chaque occasion : il ressemble à ce métal pré-

» cieux, que la fonte de tous les métaux avoit » formé ». Peu de savans ont eu plus de gloire, et en ont joui plus long-temps que Fontenelle. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, il n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite-vérole. Il n'eut, de la vieillesse, que la surdité et l'affoiblissement de la vue : encore cet affoiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Les facultés de son ame se soutinrent encore mieux que celles de son corps. Il y eut toujours de la finesse dans ses pensées, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses réparties, même jusques dans ses derniers momens. Il mourut le 9 janvier 1757, avec cette sérénité d'ame qu'il avoit montrée pendant tout le cours de sa vie. *Voilà*, dit-il, *la première mort que je vois.* Son médecin lui ayant demandé s'il souffroit; il répondit : *Je ne sens qu'une difficulté d'être.* Aucun homme de lettres n'a joui de plus de considération dans le monde ; il la devoit à la sagesse de sa conduite et à la décence de ses mœurs, autant qu'à ses ouvrages. Il portoit dans la société, de la douceur, de l'enjoument, et autant de politesse que d'esprit. Supérieur aux autres hommes, il ne montroit point sa supériorité ; il savoit les supporter, comme s'il n'eût été que leur égal. *Les hommes sont sots et méchans*, disoit-il quelquefois ; *mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne*

sieure. On lui demandoit un jour : « Par quel art » il s'étoit fait tant d'amis, et pas un ennemi » ? *Par ces deux axiomes*, répondit-il : *Tout est possible*, et *tout le monde a raison.* — JUSTICE et JUSTESSE étoit sa devise. Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois *de manquer de sentiment* : il est vrai qu'il n'étoit pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié ; mais il faisoit par raison et par principes, ce que d'autres font par sentiment et par goût. Si son amitié n'étoit pas fort tendre ni fort vive, elle n'en étoit que plus égale et plus constante. Il mettoit dans le commerce tout ce qu'on peut exiger d'un honnête homme, d'un galant homme, excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux. En amour il étoit plus galant que tendre : il vouloit paroître aimable, mais sans aucun desir sérieux d'aimer ni d'être aimé. Quoiqu'il n'ait pas senti l'amour, ni même aucune autre passion, il les connoissoit bien toutes ; et c'est parce qu'il les connoissoit, qu'il chercha à s'en défendre. L'un des successeurs de Fontenelle dans la place de secrétaire de l'académie des sciences, M. le marquis de Condorcet, s'est fait un devoir de le justifier de la froide apathie qu'on lui a reprochée. « Il sortoit, » dit-il, pour les autres, de cette négligence, de » cette paresse qu'il se croyoit permis d'avoir pour » ses propres intérêts. Son amitié étoit vraie et » même active ; il connoissoit sur-tout les peines

» de la sensibilité, et il avoua qu'elles étoient les
» plus cruelles qu'il eût éprouvées, quoique les
» injustices qu'il avoit souvent essuyées dans la car-
» rière des lettres, eussent fait sentir bien vive-
» ment les peines de l'amour-propre à un homme
» qui auroit été moins philosophe. Il savoit obliger
» ses amis à leur insçu (disoit-il un jour avec plai-
» sir à l'un d'eux), et leur laisser croire qu'ils ne
» devoient qu'à eux-mêmes ce qu'ils tenoient de
» son crédit, et de la juste considération qu'il avoit
» obtenue. Ce desir d'obliger ne l'abandonna pas
» dans les dernières années de sa vie, et survécut
» même à l'affoiblissement de sa mémoire et de
» ses organes. Un de ses amis lui parloit un jour
» d'une affaire qu'il lui avoit recommandée : *Je*
» *vous demande pardon*, lui dit Fontenelle, *de*
» *n'avoir pas fait ce que je vous ai promis. — Vous*
» *l'avez fait*, répondit son ami, *vous avez réussi*,
» *je viens vous remercier. — Eh bien*, dit Fonte-
» nelle, *je n'ai point oublié de faire votre affaire ;*
» *mais j'avois oublié que je l'eusse faite.* Cependant
» on a cru Fontenelle insensible, parce que sa-
» chant maîtriser les mouvemens de son ame, il
» se conduisoit d'après son esprit, toujours juste
» et toujours sage. D'ailleurs il avoit consenti sans
» peine à conserver cette réputation d'insensibilité ;
» il avoit souffert les plaisanteries de ses sociétés
» sur sa froideur, sans chercher à les détromper ;

» parce que, bien sûr que ses vrais amis n'en se-
» roient pas la dupe, il voyoit dans cette réputa-
» tion un moyen commode de se délivrer des in-
» différens, sans blesser leur amour-propre ».
L'ambition n'eut jamais aucune prise sur Fontenelle; il en avoit vu les funestes effets dans le cardinal Dubois, qui venoit quelquefois chercher des consolations auprès de lui. Quelqu'un lui parlant un jour de la grande fortune que ce ministre avoit faite, pendant que lui, qui n'étoit pas moins aimé du prince-régent, n'en avoit fait aucune: *Cela est vrai*, répondit le philosophe; *mais je n'ai jamais eu besoin que le cardinal Dubois vînt me consoler.* Le duc d'Orléans avoit voulu le nommer président perpétuel de l'académie des sciences. Lorsque ce prince parla de ce projet à Fontenelle: *Monseigneur*, répondit-il, *ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux.* Cependant cette place lui convenoit, autant par son caractère que par son esprit. Ami de l'ordre, comme d'un moyen de conserver la paix; aimant la paix comme son premier besoin, il chérissoit trop son repos pour abuser de l'autorité. Sa modération, en faisant son bonheur, a sans doute beaucoup contribué à sa bonne santé et à sa longue vie. Ennemi des agitations inséparables des voyages, autant qu'ami de la vie sédentaire, il disoit ordinairement, que *le sage tient peu de place et en change peu.* Il possé-

doit le talent si rare dans la conversation de savoir bien écouter. Les beaux parleurs, soit gens d'esprit et à pensées, soit d'imagination et à saillies, se plaisoient beaucoup dans sa compagnie, parce que non-seulement ils parloient tant qu'ils vouloient, mais aussi parce qu'ils ne perdoient rien avec lui. Un jour madame d'Argenton, mère du chevalier d'Orléans, grand-prieur de France, soupant en grande compagnie chez le duc d'Orléans régent, et ayant dit quelque chose de très-fin, qui ne fut pas senti, s'écria : *Ah ! Fontenelle, où es-tu?* Elle faisoit allusion au mot si connu : *Où étois-tu Crillon?* Fontenelle, malgré son extrême politesse, ne pouvoit s'empêcher quelquefois de faire connoître qu'on abusoit de sa bonté. Les gens du monde, frivoles lors même qu'ils sont curieux, parce qu'ils ne le sont que par vanité, voudroient qu'on leur expliquât tout en peu de mots et en peu de temps. *En peu de mots*, répondit un jour Fontenelle? *J'y consens ; mais en peu de temps, cela m'est impossible. Au reste, que vous importe de savoir ce que vous me demandez ?* Un discoureur, qui ne disoit que des choses triviales, et qui néanmoins les disoit du ton et de l'air dont à peine auroit-on droit de dire les choses les plus rares et les plus exquises, d'un ton et d'un air qui commandoient l'attention, adressoit un jour la parole à Fontenelle. Le philosophe, las de l'entendre, interrompit le discoureur.

Tout cela est très-vrai, monsieur, lui dit-il; *très-vrai: je l'avois même entendu dire à d'autres.* Quand Fontenelle avoit dit son sentiment et ses raisons sur quelque chose, on avoit beau le contredire, il refusoit de se défendre, et alléguoit, pour couvrir son refus, qu'il avoit une mauvaise poitrine. *Belle raison*, s'écria un jour un disputeur éternel, *pour étrangler une dispute qui intéresse toute la compagnie!* La fortune lui fut aussi favorable que la nature. Né presque sans biens, il devint riche pour un homme de lettres, par les bienfaits du roi, et par une économie sans avarice. Il ne fut économe que pour lui-même. Il donnoit, il prêtoit, même à des inconnus. Un des points de sa morale étoit, qu'*il falloit se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire.* Plusieurs traits de bienfaisance prouvent que les personnes qui lui ont prêté ce principe affreux, qu'*il faut pour être heureux, avoir l'estomac bon et le cœur mauvais*, l'ont calomnié indignement. S'il manqua de religion, comme l'insinue l'auteur du *Dictionnaire critique*, il eut les principales vertus de la religion (ce qui à la vérité ne suffit pas); il la respecta; il avouoit que *la religion chrétienne étoit la seule qui eût des preuves.* Ce témoignage, et l'exactitude avec laquelle il en remplissoit les devoirs, nous empêchent de hasarder des soupçons quelquefois téméraires, et souvent peu favorables à la religion, dans l'esprit

de ceux qui cherchent des autorités pour justifier leur impiété. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par l'abbé Trublet. Cet écrivain ingénieux préparoit une *Vie* complette de son illustre ami. Il eut la bonté de revoir cet article avant que nous le livrassions à l'impression.

PORTRAIT DE FONTENELLE,

Par madame la marquise DE LAMBERT, à madame de ***.

JE n'entreprendrai pas de peindre Fontenelle ; je connois ma portée et l'étendue de mes lumières : je vous dirai seulement comment il s'est montré à moi. Vous connoissez sa figure ; il l'a aimable. Personne ne donne une si haute idée de son caractère : esprit profond et lumineux, il voit où les autres ne voient plus ; esprit original, il s'est fait une route toute nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité ; enfin, un de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle. A tant de qualités solides, il joint les agréables ; esprit maniéré, si j'ose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr, une imagination vive et légère, remplie d'idées riantes ; elle pare son esprit et lui donne un tour ; il en a les agrémens sans en avoir les illusions ; il l'a sage et châtiée ; il met les choses à leur juste valeur ; l'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui ; c'est un esprit sain, rien ne l'étonne ni ne l'altère ; dépouillé d'ambition, plein de modération, un favori

de la raison, un philosophe fait des mains de la nature, car il est né ce que les autres deviennent.

Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit : jamais il n'est agité de sentimens violens, de fièvre ardente; ses mœurs sont pures, ses jours sont égaux et coulent dans l'innocence. Il est plein de probité et de droiture; il est sûr et secret; on jouit avec lui du plaisir de la confiance, et la confiance est la fille de l'estime; il a les agrémens du cœur sans en avoir les besoins; nul sentiment ne lui est nécessaire. Les ames tendres et sensibles sentent ces besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Pour lui, il est libre et dégagé; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et on échappe à son cœur. Il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression : mais il est incapable de sentimens vifs et profonds. Il a un comique dans l'esprit qui passe jusqu'à son cœur, qui fait sentir que l'amour n'est pour lui ni sérieux ni respecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure; dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit, et tout autre mérite est perdu.

Il sait faire un bon usage de son loisir et de ses talens. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur tous les sujets : mais la plus grande partie de ce qu'il fait doit être l'objet de nos admirations, et non pas de nos connoissances. Il fait des vers en

homme d'esprit, et non pas en poëte. Il y a pourtant des morceaux de lui qui pourroient être avoués des meilleurs maîtres. Des grands sujets il passe aux bagatelles avec un badinage noble et leger. Il semble que les graces vives et riantes l'attendent à la porte de son cabinet pour le conduire dans le monde, et le montrer sous une autre forme : sa conversation est amusante et aimable. Il a une maniere de s'énoncer simple et noble, des termes propres sans être recherchés ; il a le talent de la parole et les livres de la persuasion. Il montre aussi de la retenue : mais de la retenue on en fait aisement du dedain ; il donne l'impression d'un esprit dégoûté par delicatesse. Peu blessé des injures qu'on peut lui faire, la connoissance de lui-même le rassure, et sa propre estime lui suffit. Je suis de ses amies depuis long-temps ; je n'ai jamais connu personne d'un caractere si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes ; aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connoit parfaitement les caractères, vous donne le degré d'estime que vous meritez ; il ne vous éleve pas plus qu'il ne faut : il vous met à votre place ; mais aussi il ne vous en fait pas descendre.

Vous voyez bien, madame, qu'un pareil caractere n'est fait que pour être estimé. Vous pouvez donc badiner et vous amuser avec lui ; mais ne lui en donnez et ne lui en demandez pas davantage.

PORTRAIT DE FONTENELLE,

Dans la brochure intitulée : *Apologie de M. Houdart de la Motte, par feu M. Bel, Conseiller au Parlement de Bordeaux* (1).

FONTENELLE est un philosophe de beaucoup d'esprit, qui a songé de bonne heure à se faire

(1) Ce titre est ironique, et la prétendue *Apologie* est une critique, une satyre même, et d'autant plus maligne, qu'elle est plus ingénieuse. (Voyez la Motte, *Discours* à la tête de la tragédie de *Romulus*). Cet endroit sur Fontenelle n'est pas non plus sans quelque malignité, et on la sentira bien. Cependant nous avons cru pouvoir le mettre ici, parce qu'il est ingénieux : qu'à quelques nuances près, Fontenelle y est peint très-vraisemblant ; et que la brochure où il se trouve est presque oubliée aujourd'hui. Tel est le sort de la plupart des critiques, et même de celles où il y a le plus d'esprit, sur-tout lorsqu'elles manquent d'équité.

Voici comment ce morceau sur Fontenelle est amené dans la prétendue *Apologie de M. de la Motte.* L'auteur cite en faveur des tragédies de ce poëte, mais toujours ironiquement, le suffrage de Fontenelle, *témoin*, ajoute-t-il, *du premier ordre.* Mais ce *témoin* est-il aussi sincère qu'éclairé ? « Il ne faut, poursuit M. Bel, que faire un peu » d'attention au caractère de M. de Fontenelle, pour dé- » truire cette vaine chicane. C'est un philosophe, &c. »

une

une grande réputation : plein de ce projet, il s'est formé un système de conduite, dont il ne se départ jamais. Sage, modéré, attentif même aux bagatelles qui peuvent intéresser sa gloire, il choisit, il pèse ses mots ; il ne hasarde ni un geste, ni un souris équivoque. Il manie à son gré son amour-propre, et ne s'y prête qu'à-propos. Des vues fines et déliées lui font démêler les différens goûts qu'il a à satisfaire, et il sait s'y assortir. Toujours en garde contre lui-même, il surveille sans cesse ses pensées, et ne leur permet de se montrer que lorsqu'il les a jugées dignes de soutenir toute la réputation de leur auteur. C'est avec une conduite aussi prudemment concertée, et soutenue d'un mérite éclatant, que Fontenelle est parvenu à se faire autant d'admirateurs qu'il y a de gens de lettres.

ÉLOGE DE FONTENELLE,

PAR M. LE BEAU,

Secrétaire perpétuel de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres, lu dans l'assemblée publique d'après Pâques 1757.

BERNARD LE BOVIER DE FONTENELLE naquit, le 11 Février 1657, de François le Bovier, écuyer, sieur de Fontenelle, et de Marthe Corneille. Lorsqu'il vint au monde, on le crut près de mourir; on n'osa le porter à l'église: il ne fut baptisé que trois jours après sa naissance.

Tout devoit être surprenant dans Fontenelle; on fut d'abord étonné de le voir vivre. Cet enfant, qui ne sembloit pas assez fort pour respirer une heure, a vu sa centième année: il dut cette longue vie à l'heureuse harmonie de son ame et de son corps, qui ont vécu ensemble dans une parfaite intelligence.

Son corps évita toutes les fatigues. Fontenelle ne fut pas même tenté d'essayer ses forces: il s'abstint, dès sa première jeunesse, de tous divertissemens pénibles, de tous les jeux qui demandent

quelque effort ; il se fit une habitude d'épargner à ses sens tout ce qui peut les user ou les affoiblir. Sa vie fût unie, renfermée dans un cercle d'études et de plaisirs également tranquilles : c'étoit un vase d'une matière fine et d'un ouvrage délicat, que la nature avoit placé au milieu de la France, pour l'ornement de son siècle, et qui subsista long-temps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeoit pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution.

A des organes si bien conservés, nulle ame ne pouvoit être mieux assortie que la sienne ; elle se maintint dans une assiette toujours paisible : les passions avoient perdu pour lui tout ce qu'elles ont de pénétrant et de nuisible. Il ne s'est jamais donné la peine de haïr ni de s'irriter. Sourd aux critiques, il n'y répondoit pas : il ne parut sensible qu'à la louange, mais il n'en étoit point enivré ; il la goûtoit avec plaisir, de quelque main qu'elle lui fût présentée. Affligé sans trouble, habituellement gai, sans connoître les éclats de la joie, jamais il n'a pleuré, jamais il n'a ri : en un mot, jamais une ame n'a mieux ménagé sa demeure, et n'a manié avec plus de circonspection les ressorts dont elle faisoit usage. J'ai cru devoir tracer cette légère ébauche de sa personne, avant que d'entrer dans l'histoire de sa vie.

Son père mourut en 1693, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, sous-doyen des avocats au parle-

ment de Rouen. C'étoit un homme estimable, que son fils a rendu célèbre.

Sa mère l'étoit déja, par la qualité de sœur des deux Corneilles; elle joignoit beaucoup d'esprit à une piété exemplaire; elle forma son fils, dans lequel la douceur des mœurs et l'élégance du style retinrent toujours l'empreinte de l'éducation maternelle.

De quatre frères, Bernard fut le second; l'aîné, nommé Joseph, mourut fort jeune : des deux derniers, l'un, appellé Pierre, ne vécut que trente-trois ans; il étoit Prêtre habitué à saint Laurent de Rouen; l'autre, Joseph-Alexis, mourut chanoine de la cathédrale de cette même ville, à l'âge de soixante-dix-huit ans, en réputation de science et de vertu.

Fontenelle étudia chez les Jésuites de Rouen; son cours d'humanités fit naître les plus belles espérances. En 1670, il remporta le prix des Palinods, par une pièce de vers latins sur l'immaculée Conception. L'allégorie n'en est pas heureuse, mais l'Auteur n'avoit que treize ans; et l'on sait que dans ces sujets périodiques, où l'on s'obstine à tirer sans cesse du même sol de nouvelles richesses, les idées nobles et naturelles sont d'abord saisies, la mine s'épuise, et laisse aux derniers venus plus de recherches et moins de succès. En 1671, il remporta encore quatre prix des Palinods.

La philosophie encore au berceau, quoiqu'elle fût âgée de plus de deux mille ans, le rebuta d'abord; bientôt il sentit qu'il étoit né pour percer ses ténèbres, et pour prononcer ses oracles; il prit goût pour elle, et s'y distingua: il avoit fini ses classes avant l'âge de quinze ans.

Son père le destinoit au barreau, où il avoit lui-même passé sa vie. Le jeune Fontenelle plaida une cause au parlement de Rouen; mais cette profession lui parut trop sérieuse, trop austère, et, pour ainsi dire, trop monotone, pour s'assortir avec ces graces légères qu'il sentoit éclore. Un voyage qu'il fit à Paris avec Thomas Corneille, son oncle et son parrain, lui présenta une scène plus vive, plus gaie et plus conforme à la diversité de ses talens. Les conquêtes de Louis XIV, couronnées par la paix de Nimègue, répandoient alors dans toute la France la joie et l'éclat des plus beaux jours; tout le parnasse étoit en mouvement; il retentissoit des concerts de muses. Fontenelle essaye sa voix, elle fut reçue dans les chœurs des poëtes; il eut part à l'opéra de *Psyché* et à celui de *Bellérophon*. La conversation des dames à qui il sut plaire par le ton d'une galanterie fine et spirituelle, acheva de le brouiller avec Papinien et la coutume; il ne retourna à Rouen que pour obtenir de son père la permission de suivre son attrait.

Revenu à Paris, il demeura chez Thomas Cor-

neille, qui travailloit alors au *Mercure* avec de Visé.
Le neveu seconda la fécondité de l'oncle; il sema dans cet ouvrage beaucoup de petites nouvelles galantes; en même temps il aidoit mademoiselle Bernard dans la composition de ses pièces, et il composa en son propre nom une tragédie. Un succès équivoque auroit peut-être enchaîné le jeune auteur sur la scène, pour y traîner tristement une réputation languissante. Fontenelle fut plus heureux, la pièce tomba tout-à-fait; il écouta sans chagrin, et comprit sans peine la leçon que lui faisoit le public, leçon toujours claire et intelligible à tout autre qu'à l'auteur : il en profita, et il eut le courage de reconnoître que le neveu du grand Corneille n'étoit pas né pour la scène tragique.

En effet, jamais deux génies rares et singuliers n'eurent des talens plus opposés. Pierre Corneille, grand et sublime, s'élevoit trop haut pour appercevoir les petits objets; négligé avec magnificence, il étonnoit la critique même. Fontenelle étoit tendre, fin, plein d'enjouement et d'élégance, mais étudié dans sa parure jusqu'à une espèce de coquetterie. Le premier arrêtant des regards fixes et hardis sur les dieux et sur les héros au milieu de leur éclat et de leur gloire; habile à les peindre par des traits aussi forts et aussi immortels qu'eux-mêmes; portant le trouble dans l'ame, dont il ne remuoit que les grands ressorts; l'autre, se jouant autour

du cœur humain, dont il ne touchoit que les cordes les plus délicates, ne songeant qu'à réveiller des sentimens agréables, copiant tous ses portraits d'après les graces, qu'il ne perdoit jamais de vue. L'un, semblable à un aigle, avoit besoin de beaucoup d'air pour soutenir son vol qui perçoit la nue, tout prêt à tomber, pour peu qu'il se rabattît vers la terre : l'autre, tel qu'une abeille, voltigeoit sur l'émail des prairies, autour des bocages, autour des ruisseaux, se nourrissant de l'extrait des fleurs les plus jeunes, dont il épuisoit le suc; ne s'exposant jamais dans la région des vents et des orages. Pierre Corneille sembloit né pour l'olympe : Fontenelle pour les riantes campagnes de l'élysée.

Ce fut dans l'élysée qu'il plaça la scène du premier ouvrage qui commença sa réputation. Il fit parler les morts : on trouva leurs entretiens trop subtils et trop recherchés; on eût desiré dans la variété des caractères une teinture générale de cette simplicité et de ce naturel, qui réussit toujours aux habitans de l'autre monde.

On vit ensuite, d'année en année, paroître quatre ouvrages, qui fixèrent pour toujours le rang qu'il devoit tenir dans la sphère du bel esprit. Ses *Lettres galantes* ne furent pourtant jettées dans le public, que comme un essai et un titre de prétention : il les donna sous un nom emprunté, et

jamais il n'a avoué, jamais il n'a nié qu'elles fussent de lui.

Mais sa *Pluralité des Mondes* emporta tous les suffrages. La scène en est charmante; l'exécution présente autant de fleurs qu'il brille de feux dans la voûte céleste : ces fleurs seront immortelles, du moins leur fraîcheur subsistera-t-elle autant que notre langue.

Le goût de l'érudition n'étoit pas ce qu'il y avoit en lui de plus dominant. Cependant le traité de Vandale sur les oracles, lui plut par sa hardiesse et par sa nouveauté. Lucrèce avoit rendu en beaux vers la philosophie d'Épicure. Fontenelle fit passer dans le style des graces un livre hérissé de citations et de savantes parenthèses. Le père Baltus, jésuite, fondit tout-à-la-fois sur l'auteur et sur le traducteur, avec des armes pareilles à celles de Vandale, mais avec plus de force. Fontenelle ne répondit pas : ses raisonnemens tombèrent, il ne resta que les agrémens; et pour parler le langage de la *Pluralité des Mondes*, ne pourroit-on pas comparer ce traité placé entre les ouvrages de Fontenelle, à une comète échappée d'un autre tourbillon, qui, sans disparoître tout-à-fait, resta presque éclipsée par l'interposition d'un corps opaque?

Ses *Pastorales* eurent des partisans. Ceux qui ne connoissent Théocrite que par ouï-dire, et Virgile que par une lecture légère, crurent de bonne

foi que les bergers de Sicile et de Mantoue n'étoient pas des gens supportables ; ils surent gré à Fontenelle d'avoir donné aux siens le ton de la bonne compagnie, et de leur avoir appris à soupirer avec finesse.

L'opéra de *Thétis et Pelée*, qu'il donna en 1689, fut reçu avec applaudissement. L'année suivante, le succès médiocre d'*Enée* et *Lavinie* consola ses envieux. Il n'en pouvoit manquer avec des talens aussi éclatans. Mais il avoit encore une autre sorte d'adversaires : des puissances redoutables dans l'empire des lettres, étoient armées contre lui ; la guerre étoit alors très-animée entre les partisans des anciens et ceux des modernes. Les plus capables de fortifier la cause des modernes, héritiers eux-mêmes des talens et de la gloire des anciens, et destinés à vivre avec eux dans les siècles à venir, s'étoient jettés dans le parti de l'antiquité ; et les défenseurs du dix-septième siècle avoient un grand désavantage : la plupart ne connoissoient les anciens qu'ils attaquoient, que sur des rapports toujours altérés, souvent très-infidèles : on s'échauffoit, on disputoit quelquefois sans s'entendre ; et comme il arrive toujours dans les querelles opiniâtres, les deux partis se refusoient justice, et le zèle pour la cause s'embrâsoit d'une espèce de fanatisme. Fontenelle, jeune encore, se déclara contre les anciens : il en fut puni ; quatre fois il demanda une place à l'aca-

démie Françoise ; quatre fois Homère, Platon, Théocrite sollicitèrent contre lui, et furent vengés des traits de sa belle humeur. Enfin, l'année 1691, on ne put tenir le neveu du grand Corneille plus long-temps éloigné d'une académie que l'oncle avoit tant honorée. Il succéda à Villayer, et soutint pendant près de soixante-six ans l'honneur de cette illustre compagnie, par la décence de ses mœurs, par l'éclat de ses ouvrages, et par les discours toujours applaudis qu'il prononça en qualité de directeur.

Ce fut une fête brillante que celle où Fontenelle, âgée de quatre-vingt-cinq ans, renouvella dans l'assemblée publique du 25 août 1741, la mémoire du jour auquel cinquante ans auparavant il avoit été reçu dans l'académie. Tout Paris accourut pour l'entendre. On fut touché de cette éloquence, dont le temps avoit adouci le coloris, comme celui des tableaux, qui n'en deviennent que plus parfaits. On croyoit voir Nestor dans le Conseil des Princes de la Grèce ; il avoit vu, comme ce Héros, deux générations ; il présidoit à la troisième : il ne restoit plus que quatre académiciens reçus avant qu'il fût doyen. Chacun remporta les idées les plus agréables d'une si riante et si aimable vieillesse.

Huit ans après, dans sa quatre-vingt-treizième année, il prononça encore deux discours. Il ressembloit à ces arbres rares et précieux, qui ne

connoissent pas les hivers, et dont la fécondité inépuisable enrichit toutes les saisons.

Je ne parlerai point de tant d'autres ouvrages de prose et de vers, tantôt enjoués, tantôt sérieux et réfléchis, mais toujours délicats, dans lesquels l'auteur ne s'est guère écarté du naturel, qu'il n'en ait, s'il est possible, dédommagé par quelque trait ingénieux.

Qu'on me permette de justifier ici Fontenelle sur un reproche souvent répété par des censeurs sévères. Ils l'accusent d'avoir altéré parmi nous le goût de la vraie éloquence; ils mettent sur son compte les défauts de ses imitateurs. J'avoue qu'il y a dans plusieurs de ses écrits trop de jeux d'esprit, trop de recherche, et, si je l'ose dire, trop d'afféterie; mais ne peut-on pas pardonner ces imperfections à la beauté de l'ordre, à la netteté de l'élégance, à tant de traits heureux, à cette variété d'images pleines d'agrément et de justesse, qui naissoient de la grande diversité de ses connoissances? Si des Auteurs dépourvus de toutes ces ressources, n'ont emprunté de lui que des défauts, c'est à eux seuls qu'il faut s'en prendre. Ce ne sont que les tableaux de prix qui produisent de mauvaises copies. Les modèles de la plus haute éloquence, Démosthène et Bossuet, ont pu faire naître des imitations vicieuses. Toute la différence, c'est que les défauts de Fontenelle sont plus séduisans,

ceux de ces grands orateurs sont cachés dans les ombres, et couverts par des beautés sublimes; les siens ont plus de saillie, ils sont eux-mêmes éclatans.

Tandis que l'Académie Françoise, qui, comme par droit d'aînesse, s'étoit saisie la première des talens de Fontenelle, en recevoit un nouveau lustre, elle voyoit encore réfléchir sur elle une partie de la gloire qu'il acquéroit dans l'Académie des Sciences. Il y étoit entré en 1697, et l'on peut à juste titre lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de la Hire: on croyoit avoir choisi un académicien, on fut étonné de trouver en lui une académie toute entière. La nature a coutume de partager ses faveurs; et ces métaux si recherchés, qu'elle enferme dans les entrailles de la terre, n'enrichissent pas les campagnes dont la surface est la plus embellie: c'est au pied des montagnes, dans des terreins stériles et sauvages, qu'elle se plaît à cacher ses trésors. Elle se prodigua à Fontenelle. Les sciences les plus épineuses et les plus austères vinrent se placer chez lui sans confusion, à côté d'une imagination fleurie. On le sentit, lorsque deux ans après, l'Académie des Sciences ayant pris une nouvelle face, il fut revêtu du titre de secrétaire perpétuel. Ce choix contribua, autant que le nouveau réglement, à relever l'éclat de la compagnie. Ce fut sur ce théâtre si élevé, si étendu, qu'il se montra vraiment ad-

mirable. Un génie universel l'avoit initié à tous les mystères de la nature, à tous les secrets des arts. Nouveau Protée, tantôt chymiste, tantôt botaniste, tantôt anatomiste, géomètre, astronome, méchanicien, et sous tant de formes diverses, toujours lumineux, toujours élégant, il sut parler le langage de toutes les sciences, et leur prêter la parure du style, sans leur rien ôter de leur force et de leur profondeur. Elles avoient paru jusqu'alors sous une forme étrangère; elles ne s'étoient encore exprimées qu'en latin. Le nouvel interprête leur apprit toutes les finesses de la langue françoise; il les rendit plus sociables, plus gaies, plus familières; et l'on peut dire que, dans l'*Histoire de l'Académie*, il est en quelque façon parvenu au grand œuvre. Donner du corps aux matières les plus abstraites, porter la lumière dans les plus obscures, rendre intéressant ce qu'il y a de plus sec, et vivant ce qui semble inanimé, c'est une opération de l'esprit pareille à celle qui réussiroit à changer en or tous les métaux.

Les trésors renfermés dans ce bel ouvrage ont ajouté à la langue françoise un nouveau prix chez les nations étrangères; ç'a été un nouvel attrait pour s'en instruire. Fontenelle ne doit rien à notre langue, quoiqu'elle l'ait si bien servi: il en a étendu le commerce; il lui a rendu autant de gloire qu'il en a reçu d'elle.

Il n'appartient qu'à ceux qui lui ressemblent, de le suivre dans des détails si profonds, si variés, si supérieurs à mes lumières, et d'apprécier encore ses ouvrages particuliers, tels que la *Géométrie de l'Infini*, et la *Théorie des Tourbillons*. Car, au milieu de la révolution survenue dans le monde philosophique, toujours fidèle à Descartes, il est demeuré ferme sur les ruines du systême de ce grand philosophe; et resté presque seul au centre des tourbillons enfoncés de toutes parts, il s'est laissé entraîner avec eux. La préface de ce dernier ouvrage est sortie de notre Académie: elle a occupé quelques momens M. Falconnet, un de nos plus savans confrères, qui réunit les connoissances physiques à l'étude la plus approfondie de l'antiquité.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot de ces *Eloges*, où l'auteur distribuant l'immortalité à tant d'hommes qui l'ont méritée, se l'assure à lui-même. peut-être aucun ouvrage n'a-t-il fait autant de conquêtes à l'Académie des Sciences. On ne peut lire l'histoire de ces illustres Morts, sans être embrâsé du desir de marcher sur leurs traces. Fontenelle, en leur rendant les derniers hommages, réparoit avantageusement leur perte; en déplorant ces talens éteints, il en faisoit éclore de pareils. Le portrait d'un seul géomètre, d'un seul physicien, peint d'une main si habile, reproduisoit plusieurs physiciens, plusieurs géomètres; et ces éloges funè-

bres portent en eux - mêmes un germe de vie et un principe de fécondité.

Quelle raison a rendu Fontenelle si supérieur à lui-même, dans les ouvrages qu'il a produits pour l'Académie des Sciences? La voici, si je ne me trompe. Il ne péchoit ailleurs que par une certaine subtilité de pensées, et par le choix et l'abondance des ornemens; les sujets se plioient à son inclination. Ici la dureté, et, pour ainsi parler, l'inflexibilité des choses qu'il traitoit, a maîtrisé son génie. Des sujets pleins de difficulté et de sécheresse ne lui ont permis que des pensées fermes et solides, et de sages ornemens dont on ne pouvoit abuser; et le contraste des qualités opposées entre la matière et le génie de l'ouvrier, qui se balançoient l'un l'autre, a produit dans l'ouvrage cette juste proportion de beautés qu'on y admire.

En 1701, lorsque notre Académie prit une forme plus régulière, le Roi le nomma au nombre des dix associés; mais le peu de goût qu'il sentoit pour les recherches littéraires, et plus encore les occupations des deux autres Académies où il étoit déja engagé, ne lui permettoient pas de venir cueillir les fruits qui croissent parmi nous. Accoutumé à remplir les places qu'il occupoit, il ne put lui-même souffrir son inutilité. Quatre ans après son entrée, il obtint la vétérance, et emporta avec lui notre estime. Une preuve bien sincère de la

sienne à notre égard, et en même temps de la droiture de son esprit et de son cœur, c'est que, malgré les sollicitations des candidats les plus empressés, il ne voulut jamais user de son droit pour prendre part à nos élections. Il n'étoit pas, disoit-il, assez au fait de nos occupations, et ne les suivoit pas d'assez près pour hasarder un suffrage, qui, même en faveur d'un sujet d'ailleurs estimable, pourroit n'être pas conforme à l'esprit et aux besoins actuels de la compagnie.

La société de Fontenelle donnoit de lui une idée encore plus avantageuse que ses ouvrages. Elle avoit toutes les douceurs que peut fournir une heureuse nature, jointe à l'usage du monde le plus poli. Personne n'entendoit mieux la bonne plaisanterie. Il contoit avec agrément, et finissoit toujours par un trait. Né vertueux, il l'étoit sans contrainte, et presque sans réflexion; il ne connoissoit point les vices. On l'accuse d'avoir aussi ignoré les vertus qui portent avec elles quelque grain d'amertume; peut-être n'ignoroit-il que cette amertume, dont il savoit les dépouiller. On lui demandoit un jour s'il n'avoit jamais rencontré personne avec qui il eût voulu changer d'esprit; il répondit qu'il en avoit trouvé plusieurs avec lesquels il auroit volontiers accepté l'échange, mais qu'il auroit cependant voulu conserver une partie du sien, pour la commodité du possesseur. . . .

On

On s'empressoit de le connoître ; il y entroit de la vanité : l'avoir entretenu, c'étoit avoir fait ses preuves de bel-esprit ; il avoit de quoi en prêter aux autres, sans s'appauvrir, et sans qu'ils s'apperçussent que c'étoit le sien qui passoit chez eux. On se mettoit à la mode, en se disant de ses amis : pour lui, il s'en connoissoit fort peu, mais il se livroit à eux sans réserve. M. Brunel, procureur du Roi au bailliage de Rouen, avoit été lié avec lui dès sa première jeunesse. Tous deux se ressembloient parfaitement, et Fontenelle disoit en badinant, que son ami ne lui étoit bon à rien, parce qu'ils se rencontroient toujours. Peu de temps après qu'il fut venu à Paris, il avoit rassemblé mille écus ; c'étoit alors toute sa fortune. Son ami lui écrivit en deux mots : *Envoyez-moi vos mille écus.* Fontenelle répondit qu'il avoit destiné cette somme à un certain emploi. L'ami récrivit simplement : *j'en ai besoin ;* et cette fois les mille écus servirent de réponse. Ce peu de paroles suffisoient entr'eux ; c'étoit se parler à soi-même. M. Brunel mourut trop tôt, et Fontenelle en fut toujours inconsolable.

Il a décrit lui-même, dans l'éloge de Varignon, les momens agréables qu'il avoit passés dans sa jeunesse avec ses trois compatriotes, l'abbé de Saint-Pierre, Varignon et l'abbé de Vertot. On sent que plus de trente-cinq ans après, il soupire encore après

les plaisirs innocens de ces entretiens, où quatre amis destinés à jouer des rôles différens, mais illustres, dans le monde littéraire, se communiquoient deux fois par semaine le fruit de leurs réflexions et de leurs études. Le père Mallebranche vouloit bien se rendre quelquefois dans cette petite société choisie, et porter de l'aliment à ces jeunes esprits, qui alloient être bientôt capables de voler de leurs propres aîles.

Après la mort de Thomas Corneille, Fontenelle alla loger chez M. le Haguais, avec lequel la conformité de mœurs et de mérite l'avoit uni d'une étroite amitié. C'étoit un magistrat du premier ordre, avocat-général à la cour des Aides, fameux par les discours qu'il a prononcés dans sa compagnie, et qui sont des modèles de cette éloquence qui sait réunir les graces du style avec la dignité des tribunaux; discours auxquels Fontenelle eut beaucoup de part.

Ayant perdu M. le Haguais, il fut logé par M. le duc d'Orléans au palais royal. Ce grand prince, dès long-temps avant la régence, l'honoroit de sa confiance. Il le consultoit sur cette vaste étendue de connoissances qu'il avoit lui-même embrassée; et il le trouvoit toujours en état d'instruire ou d'être instruit en un mot, ce qui est presque la même chose dans les sciences élevées à un certain degré. Le prince lui assigna une pension de mille écus.

M. le duc d'Orléans, fils de M. le Régent, ne lui en conserva que la moitié ; et Fontenelle, quoiqu'il fût alors devenu riche pour un homme d'esprit, n'en murmura pas. Il approuva la pieuse économie du prince, qui se souvenant qu'il étoit homme, prenoit sur les dépenses de la grandeur de quoi subvenir aux besoins de l'humanité.

Cette vertu même n'étoit pas étrangère à Fontenelle. Il est vrai qu'il falloit l'éclairer de bien près pour en découvrir les effets. Il étoit trop intelligent pour ne pas laisser aux vertus tout ce qu'elles peuvent avoir de prix ; et la main qui donnoit, se cachoit avec plus de précaution que celle qui recevoit. Cependant ses amis les plus intimes rendent témoignage qu'il a secouru plusieurs personnes dont il ne connoissoit que l'indigence ; et l'on a trouvé dans ses papiers, après sa mort, des billets pour des sommes qu'il avoit prêtées à des gens dès-lors insolvables, et dont il n'a jamais ni poursuivi ni espéré le paiement.

Sa vieillesse toujours gaie, toujours galante, ne fut marquée que par le nombre des années ; elle devint même pour lui une nouvelle source de gaieté et de galanterie. Il comptoit quatre-vingt-seize ans, et les dames les plus spirituelles s'en disputoient encore la conquête. Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il commença à devenir sourd, et sa surdité s'accrût par degrés. Ceux qui

l'entretenoient y gagnoit souvent; il devinoit mieux qu'on ne lui disoit. Quatre ou cinq ans après, sa vue s'affoiblit tout-à-coup, et resta dans l'état où elle s'est conservée jusqu'à la fin. Neuf jours avant sa mort, il reçut les sacremens qu'il avoit demandé de lui-même. Il s'éteignit sans maladie et sans effort le 9 janvier 1757, après avoir été pendant près d'un siècle entier un miracle de santé, d'esprit, d'égalité d'ame, et de connoissances.

Il avoit institué exécutrice de son testament madame Geoffrin. Il comptoit avec raison sur la probité de cette dame, dont il avoit éprouvé la bienveillance dans un commerce plein d'esprit et d'agrément. Quatre autres dames furent ses héritières; madame de Forgeville, cette amie généreuse qui avoit contribué à soutenir sa vieillesse par des soins tendres et assidus; madame de Montigny, sœur de M. d'Aube, son cousin issu de germain, chez qui il avoit demeuré depuis sa sortie du palais royal, et qui étoit mort avant lui; et les deux demoiselles de Marsilly, petites-filles du marquis de Martinville de Marsilly, qui fut tué au combat de Leuze, où il commandoit les Gardes-du-Corps, et arrières-petites-filles de Thomas Corneille. MM. de Latourdupin étoient parens de Fontenelle au même degré que les demoiselles de Marsilly. Feu madame la comtesse de Latourdupin étoit fille unique de François, fils de Thomas, et le dernier des Corneille.

Fontenelle recevoit de la cassette du Roi douze cent livres, que M. le maréchal de Villeroy lui avoit fait avoir à son insçu. Six mois avant sa mort, il obtint, par le crédit de M. le comte d'Argenson, que la moitié de cette pension seroit appliquée à M. Bovyer de Saint-Gervais, mousquetaire, son parent éloigné, qui demeure actuellement à Mortagne dans le Perche.

EXTRAIT

Du Discours prononcé par M. SÉGUIER, *l'un des avocats-généraux du Parlement de Paris, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, le Jeudi 31 Mars 1757, à la place de* FONTENELLE.

MESSIEURS,

QUAND le célèbre académicien que vous regrettez, fut admis dans votre illustre compagnie, il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand Corneille. Mais si le hasard de la naissance l'attachoit par les liens du sang au père du théâtre, cet éclat héréditaire disparoissoit auprès des titres personnels qui l'avoient rendu digne de votre choix.....

Mais à qui succédai-je, messieurs? à un de ces hommes rares, nés pour entraîner leur siècle, pour produire d'heureuses révolutions dans l'empire des lettres, et dont le nom sert d'époque dans les annales de l'esprit humain; à un génie vaste et lu-

mineux, qui avoit embrassé et éclairé plusieurs genres, universel par l'attrait de ses goûts, par l'étendue de ses idées, et non par ambition ou par enthousiasme; à un esprit facile, qui avoit acquis, et qui communiquoit, comme en se jouant, toutes les connoissances; à un bel esprit philosophe, fait pour embellir la raison, et pour tenir d'une main légère la chaîne des sciences et des vérités.

Il falloit, dit Fontenelle, décomposer Léibnitz, pour le louer; c'est un moyen que, sans y penser, le panégyriste préparoit dès-lors pour le louer lui-même. En effet, que de différens mérites dans le même écrivain ! La philosophie affranchie par Descartes des épines de l'école, restoit encore hérissée de ses propres ronces. Fontenelle acheva de la dépouiller de ce langage abstrait, de ces surfaces énigmatiques, qui étoient un voile de plus pour ses mystères; voile épais, imaginé par l'ignorance pour dérober l'absurdité des systêmes, ou par la vanité. Il fit plus; il substitua des fleurs aux épines: c'est ainsi qu'il embellit Copernic et Descartes lui-même, dans la *Pluralité des Mondes*, ouvrage adroitement superficiel, appas qu'il présenta à son siècle, pour inspirer le goût de la philosophie. Eh! quelle magie de style ne falloit-il pas pour faire descendre les corps célestes sous les yeux du vulgaire, pour lui en développer toute l'économie d'une manière si agréable, avec autant d'ordre

qu'ils se meuvent, pour proportionner l'instruction à tous les esprits ? C'est un Orphée qui diminue sa voix dans un lieu resserré qui ne permet point de plus grands éclats.

Il la déploie cette voix savante, propre à tous les tons, dans ces profondes analyses, dans ces sublimes résultats de tant d'ouvrages de l'Académie des Sciences, lorsque semblable au destin de la fable, qui ne rendoit ses oracles que pour les Dieux, il ne parle que pour se faire entendre aux Savans.

Vos lumières m'ont déja précédé, messieurs ; elles suppléent à ce que je ne puis exprimer pour son éloge. On regarda comme un prodige dans le même homme, de parler à chaque savant son langage, de passer si facilement d'une sphère à l'autre. Ne faudroit-il pas que le même prodige se renouvellât en moi, pour le louer d'une manière digne de ses connoissances et des vôtres, pour effleurer au moins tout ce qu'il approfondissoit ?

C'étoit au milieu de ces vastes spéculations, que, né pour l'agrément, il en étendoit l'empire. Le même génie qui mesuroit les cieux avec Galilée, qui calculoit l'infini avec Newton, ressuscitoit encore l'art de Théocrite, ou devenoit le rival de Quinault. Entraîné par la diversité de ses pensées, il évoquoit les morts célèbres dans ses dialogues philosophiques, où il se plaît à présenter les objets dans un jour inattendu, à ôter aux choses les idées

accoutumées, non par un esprit dangereusement systématique qui confondroit les principes avec les préjugés, mais pour nous montrer la folie des prétentions humaines, les méprises de la raison même, et nous apprendre à nous méfier d'une sagesse qui n'est si présomptueuse, que parce qu'elle est bornée.

Mais quels éloges rendre à Fontenelle pour ces éloges si estimés, où non-seulement il sut vaincre le dégoût de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus justes, mais encore se faire de l'art de louer un caractère particulier, et un talent nouveau? Il me semble, en ce moment, les entendre en foule, tous ces morts fameux, me presser d'acquitter ici leur reconnoissance. Doués d'un différent mérite et d'une réputation inégale, ils furent portés presque tous au même degré de célébrité par l'éloquence et les lumières du panégyriste; orateur qui savoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la philosophie des sciences, cette philosophie de raison supérieure encore au savoir, cette sage liberté de penser, qui, d'un côté, s'élève au-dessus des erreurs communes, et de l'autre se renferme dans de justes bornes. Il eut assez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées, et assez de sagesse pour en dégager les esprits, en évitant de les heurter de front, plus

sûr de les gagner que de les subjuguer. C'est ainsi que, dans l'*Histoire des Oracles*, il sépara peu-à-peu la vérité de la superstition. C'est ainsi qu'exempt de passion et d'enthousiasme, il jugea tous les anciens, comme Descartes en avoit jugé un d'entr'eux, posant les limites du respect qui leur étoit dû, ne reconnoissant d'autorité que le génie, de loi que le sentiment, ramenant les esprits à eux-mêmes, et les débarrassant du joug qui les étouffoit en les captivant. Rangé du côté des modernes, la plupart ses contemporains, il vit leur gloire sans jalousie, quelque près qu'il fût d'eux; il la défendit sans vanité, quelque avantage qu'il assurât à leur parti. Le mérite de ses ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité, quand même il se seroit déclaré pour elle.

Attaché au cartésianisme par tout ce qu'il avoit cru trouver de vraisemblable dans ce systême, et non par superstition ou par opiniâtreté, il ne refusa point son admiration au grand Newton. Il ne fut point au rang de ses sectateurs, mais il fut son plus illustre panégyriste.

Qui l'auroit cru, messieurs? La critique, qui se déchaîne ordinairement contre les écrivains célèbres, ne lui lança que quelques traits. On put, il est vrai, lui reprocher, dans plusieurs de ses écrits, plus de brillant que de goût, plus d'art que de naturel; d'affecter, pour ainsi dire, une certaine

galanterie d'esprit, et même trop d'esprit ; exemple dangereux, en ce qu'il savoit plaire par tant d'autres faces, et peut-être par ses défauts même. Mais la critique lui rendit cet hommage, de n'oser le poursuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. La supériorité de ses talens couvrit tout : il put compter ses ennemis, et non ses admirateurs. L'envie le respecta ; la renommée ne tint sur lui qu'un langage. Il jouit de sa réputation, il jouit de l'avenir même : il vit toute la postérité dans ses contemporains.

Eh ! comment, avec un mérite si éminent, échappa-t-il aux fureurs de l'envie ? Il dut cet heureux privilége à sa philosophie, à sa modération, au respect que ses mœurs inspirèrent, à ce caractère doux et liant qui ne révoltoit point l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de sa supériorité, à la justice qu'il rendit au mérite. Enfin, il échappa à l'envie, parce que lui-même ne la connut point. Il vécut tranquille au milieu de ces querelles littéraires, où l'auteur qu'on attaque expose autant sa gloire en voulant la défendre, que le critique cherche à la ternir en l'attaquant : guerres honteuses entre la malignité et l'amour-propre, qui déshonorent les lettres, le cœur et l'esprit.

Le nom de Fontenelle ne pouvoit être resserré dans les bornes de son pays. La réputation des grands hommes part d'auprès d'eux ; mais c'est au loin

qu'elle paroît briller davantage. Elle ne parle jamais plus haut, que lorsqu'ils ne sont point à portée de l'entendre : du même essor dont la gloire franchit les temps, elle franchit les lieux; elle n'est guère immortelle qu'autant qu'elle est générale; son étendue est le sceau de sa durée. Tel fut le triomphe de Fontenelle. Les étrangers accouroient ici pour l'entendre, pour pouvoir dire au moins dans leur patrie, *je l'ai vu.* Un d'eux arrive à peine aux portes de cette capitale; il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, persuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde, ne pouvoit être ignoré d'aucun de ses concitoyens.

Honoré des bontés d'un grand prince, qui, doué comme lui d'un génie universel, étoit le juge le plus éclairé du mérite; admis, si l'on ose le dire, dans sa familiarité, il ne fit point servir à son ambition ou à sa fortune cet excès de faveur. Exempt de l'esprit d'intrigue, inaccessible aux mouvemens inquiets ou violens, ami du bien général, animé du desir de plaire, sachant jouir de tout et de lui-même; né plutôt pour la société, que pour un commerce plus intime, elle s'enrichit de ce qu'il eût pu donner à des liaisons particulières, à ces penchans estimables, mais dangereux, passions des ames nées trop sensibles, sujettes à s'égarer, dès qu'elles ne sont plus surveillées par la raison.

Il eût été publiquement révéré à Sparte par son

âge ; ses talens eussent été négligés peut-être par ce peuple austère qui n'estimoit que la vertu. Il fut respecté parmi nous dans tout le cours de sa vie, et à tous les titres.

La vieillesse, ce temps d'affoiblissement, qui n'est ni la mort, ni l'existence, pour le reste des hommes, mérita d'être comptée dans sa vie. Le ciel, en lui accordant un esprit si étendu et de longs jours, sembla reculer pour lui toutes les bornes humaines, et n'enlever qu'à regret à la terre un sage placé sous deux règnes, pour être à-la-fois la lumière et l'ornement de deux siècles, pour pouvoir en comparer les merveilles sous deux augustes monarques, &c.

EXTRAIT

De la Réponse de M. le duc de NIVERNOIS *au Discours de M.* SÉGUIER.

. . . . SI l'heureuse acquisition que nous faisons en vous adoptant, monsieur, est un triomphe public, la perte que nous déplorons en même temps est une perte publique. Nous nous étions approprié le grand homme auquel vous succédez. Dans nos fastes, nous jouissions de sa gloire; dans notre société, de ses vertus. Il étoit fait pour être l'oracle de nos assemblées, il se contentoit d'en être l'ornement; il aimoit à n'être qu'un d'entre nous: mais nous ne nous flattons pas qu'il fût notre bien propre et particulier; il étoit le bien commun de l'humanité; il appartenoit à quiconque aime les lettres, les talens et la philosophie; il est pleuré, il sera révéré par-tout où il y a des hommes qui pensent.

L'antiquité vit toutes les nations adorer l'astre qui féconde tous les climats, et dont les influences bienfaisantes se répandent sur toutes les productions de la nature. Ainsi, tous les talens, toutes les sciences réclament Fontenelle, et tous les temples de la littérature consacrent son culte. Sa réputation n'est pas la réputation d'un homme; elle est un

glorieux amas de toutes les réputations possibles, et on peut lui appliquer parfaitement la belle louange que mérita autrefois Caton le censeur, en qui Tite-Live (1) admire cette rare et flexible fécondité : qui fait embrasser tous les genres, et qui fait réussir dans tous au point de paroître né pour chacun en particulier ; et il semble qu'en formant le génie de Fontenelle, la nature ait eu attention à le former tel pour les circonstances dans lesquelles ce grand homme devoit paroître. À son entrée dans la noble carrière des lettres, la lice étoit pleine d'athlètes couronnés ; tous les prix étoient distribués, toutes les palmes étoient enlevées ; il ne restoit à cueillir que celle de l'universalité. Fontenelle osa y aspirer, et il l'obtint. Semblable à ces chef-d'œuvres d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il réunit l'élégance et la solidité, la sagesse et les graces, la bienséance et la hardiesse, l'abondance et l'économie ; il plaît à tous les esprits, parce qu'il a tous les mérites ; chez lui, le badinage le plus léger, et la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée, et ceux de la morale la plus intérieure, les graces de l'imagination, et les résultats de la réflexion, tous ces effets de causes presque contraires, se trouvent quelquefois fondus ensemble, toujours

(1) Tite-Live, liv. XXXIX.

placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses, contrastées avec une intelligence inimitable.

Par-là, dans ces éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes, non-seulement il s'incorpore tour-à-tour avec chacun d'eux; non-seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes; en sorte que, suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successivement tout ce qu'il a lu;* mais encore il embellit chaque matière qu'il traite par les richesses de toutes les autres qu'il possède. Il ne se contente pas d'être métaphysicien avec Mallebranche, physicien et géomètre avec Newton, législateur avec le czar Pierre, homme d'état avec M. d'Argenson; il est tout avec tous, il est tout en chaque occasion; il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. Léibnitz projettoit la création d'une langue universelle, et Fontenelle a regardé ce projet comme une belle chimère. Il ne s'appercevoit pas qu'il étoit lui-même, si j'ose ainsi parler, l'exécution de cette idée : et comment s'en seroit-il apperçu ? Cette langue qu'il parloit étoit sa langue naturelle; il ne l'avoit pas apprise, et elle ne s'enseigne pas.

Oserai-je parler, messieurs, de cet ouvrage immortel, qui faisant l'histoire des sciences, et substituant à leurs hiérogliphes sacrés le langage commun,

mun, a si bien étendu leur empire en leur attirant le juste hommage de ceux même qui ne les connoissent pas ? De grands hommes qui m'écoutent (et que le sort plus juste auroit dû me permettre d'écouter), ces grands hommes dont la gloire a fourni de si beaux matériaux à celle de Fontenelle, seroient seuls dignes de le célébrer, de l'apprécier en cette partie ; et je dois craindre de profaner un sujet trop au-dessus de ma portée. Mais dans cet aveu sincère de mon incapacité, je puis me permettre les expressions de la reconnoissance, et je ne me refuserai pas le plaisir de rendre graces au génie bienfaisant qui m'a mis en état d'entrevoir d'augustes mystères qu'une laborieuse initiation ne m'a pas dévoilés. Il a rempli l'intervalle, il a comblé l'abîme qui séparoit les philosophes et le vulgaire. La sagesse n'habite plus les déserts : on arrive à son temple en parcourant des chemins faciles, où tous les esprits se tiennent par une chaîne non interrompue. Quel bienfait plus digne de la reconnoissance publique ! quel homme rendit jamais un plus grand service à l'humanité !

Le fameux Bacon, chancelier d'Angleterre, connut et attaqua les prestiges de la fausse philosophie qui régnoit impérieusement de son temps. Il pressentit, il devina qu'il existoit une méthode pour connoître. Il en avertit son siècle, et mit les siècles suivans en état de la trouver. Descartes na-

quit pour recueillir ce trait de lumière. Il apprit aux savans à ignorer, aux philosophes à douter, aux physiciens à observer; et par-là il forma de vrais savans, de vrais philosophes, de vrais physiciens. Il étendit la raison de tous ceux à qui il parla; mais il ne parla qu'à ceux qui étoient en état de l'entendre. Cette portion de la société que le vulgaire ignorant croit oisive, comme il croit les astres immobiles, parce que leur mouvement lui échappe, les hommes studieux, les gens de lettres profitèrent seuls de la révolution causée par Descartes dans les connoissances humaines. Il étoit réservé à Fontenelle de généraliser l'ouvrage de Bacon et de Descartes, de familiariser le public entier avec la philosophie, de rendre la raison d'un usage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres et dans tous les esprits.

L'exécution de cette grande entreprise demandoit bien de l'art et des talens. Les hommes consentent à savoir, mais non pas à étudier. La multitude se refuse au travail, et il faut la conduire par des chemins semés de fleurs. C'est ce qu'a fait Fontenelle, ne cessant jamais de plaire pour parvenir à instruire, et apprivoisant tous les hommes avec la raison, parce qu'il la montre toujours sous les traits de l'agrément.

C'est ainsi que la plus haute astronomie, c'est ainsi que l'érudition la plus profonde deviennent

entre ses mains des matières parées de toutes les graces qui captivent l'imagination. Les sublimes spéculations de Descartes sur le système planétaire, ne paroissent qu'un badinage, qui développant au lecteur le plus superficiel toute la théorie des astres, le conduit sans effort jusqu'à cette vaste et brillante hypothèse entrevue par les anciens (1), de la multiplicité des mondes; les compilations laborieuses du docte Vandale sur les prestiges imposteurs du paganisme, ne sont plus qu'un précis élégant qui force l'inapplication même à s'instruire, parce que l'instruction n'est jamais séparée du plaisir.

Ce soin de plaire en enseignant, n'étoit, à vrai dire, qu'une restitution que Fontenelle faisoit à la raison et au savoir, qui lui avoient tant de fois prêté leurs trésors pour enrichir ses ouvrages de pur agrément. Que ne peuvent Ovide et Lucien se voir revivre dans ses écrits ! Le premier y reconnoîtroit tout le brillant de son coloris, toute la délicatesse de son pinceau, toutes les finesses de sa touche; mais il s'étonneroit de se trouver encore moins peintre que philosophe. Le second reconnoîtroit tout le piquant de ses idées et de ses expressions; mais il s'étonneroit de se trouver

(1) Zénophane a enseigné que la lune est habitée. *Cic. in Lucullo.* Démocrite a enseigné la multiplicité des mondes. *Ibid. et de nat. Deorum.* Lib. I.

toujours aussi riche, aussi varié, que neuf et hardi! Tous deux aimeroient à être Fontenelle.

Quelques fruits, peut-être précoces, de sa jeunesse littéraire, ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chef-d'œuvres dont ils ont été suivis de près. Loin de nous une semblable pensée! Rendons graces, soit à la modestie, soit à l'amour paternel de Fontenelle. Applaudissons avec reconnoissance à un sentiment qui l'empêchant d'effacer des fastes de sa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes, a permis que les hommes vissent le Nil foible et naissant. C'est après lui que j'emprunte de Lucain (1) cette idée, et je voudrois n'employer, dans ce discours, que des expressions de Fontenelle : ce seroit peut-être la seule manière de le louer qui fût digne de lui.

Est-ce dans le sein de sa patrie, est-ce à un tel homme qu'on a pu reprocher avec aigreur d'avoir pris parti en faveur de ses contemporains, de ses compatriotes, dans cette fameuse et éternelle dispute de la prééminence des siècles? Ce que Cicéron avoit dit à l'antiquité, on a osé faire un crime à Fontenelle de le penser. Gardons-nous de cette témérité sacrilège; et si notre goût de pré-

(1) *Non licuit populis parvum te, Nile videre.* Luc. Ph. L. X. v. 296. Fontenelle, *Eloge de Newton.*

dilection pour l'énergie, le feu, la fécondité, le naturel des ouvrages anciens nous fait traiter d'erreur et de prévention dans Fontenelle la préférence qu'il donnoit à l'élégante clarté, à la méthode lumineuse, à la fine précision qui caractérisent les ouvrages modernes, respectons cette prévention, cette erreur, et regardons-les comme un patriotisme, comme un zèle de nationalité littéraire. Eh ! comment Fontenelle se seroit-il dépouillé de ce sentiment dans les matières soumises au goût, lui qui l'a porté jusques dans les mathématiques ?

Je parle de cette ténacité inflexible avec laquelle il persévéra constamment dans le cartésianisme. Accoutumé à croire le vide et l'attraction bannis pour jamais de la physique par le plus grand génie de la France, il ne put se résoudre à les y voir revenir sous les auspices du plus grand génie de l'Angleterre. Lent à s'assurer des vérités, parce qu'il les examinoit, il n'aimoit pas qu'elles lui échappassent, quand il croyoit s'en être assuré. Il doutoit long-temps avant de voir ; il ne revenoit pas au doute après avoir vu ; mais en se fixant avec une espèce de religion aux principes de physique générale qu'il avoit adoptés, il vit sans aigreur le nouveau systême se répandre comme un torrent. Il fit mieux que d'adopter le newtonianisme ; il imita la conduite de Newton, qui *auroit mieux aimé être*

inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par des orages littéraires.

C'est ainsi que Fontenelle nous peint le grand Newton aussi modéré que sublime, et tel a été Fontenelle lui-même.

Attaqué plus d'une fois par des adversaires redoutables, il essuya des critiques amères, piquantes, humiliantes même, si un tel homme pouvoit être humilié. Aux traits les plus envenimés, il n'opposa jamais que l'égide du silence. Il ne montra ce qu'il pensoit des armes dont il étoit blessé, qu'en ne les employant jamais. Occupé, par préférence à tout, de soigner son propre bonheur, et de respecter le bonheur d'autrui, il se vit souvent contredit, et il s'abstint toujours de contredire. Il fut offensé, et il n'offensa jamais. Il sembloit qu'il fût impassible, et il porta la patience jusqu'à souffrir qu'on prît sa patience même pour un orgueil déguisé. On l'accusa d'approuver, pour qu'on l'approuvât; de louer tout, afin que tous le louassent. On l'accusa d'être doux, d'être indulgent, d'être sage par vanité. Quel est donc cet amour-propre nouveau, dont le caractère est de servir l'amour-propre d'autrui? Quel est cet orgueil approbateur qui s'accorde toujours si bien avec l'orgueil des autres? Et à quels traits reconnoîtra-t-on désormais la bienséance, la douceur et la raison?

Tels furent les traits distinctifs du caractère de Fontenelle. La nature lui avoit donné cet assemblage rare d'un caractère et d'un esprit assortis l'un pour l'autre. Les hommes pensent selon leur esprit, ils agissent selon leur caractère; et de la discordance trop commune de ces deux facultés, naissent toutes ces inégalités, ces variations, ces contrariétés qui étonnent souvent le public. Fontenelle n'offrit jamais ces spectacles honteux pour l'humanité, et plus encore pour la philosophie. Il avoit dans le cœur le même équilibre que dans l'esprit. La raison dominoit dans toute son existence. La raison régloit ses sentimens comme ses idées; et elle n'avoit pas plus de peine à régler les uns que les autres. C'est ainsi que la vie de ce grand homme, aussi longue, et plus digne encore de l'être que celle de Démocrite, présente dans tout son cours le rare tableau de cette belle et constante uniformité qu'accompagne le bonheur. Il étoit cet heureux qu'il peint si bien dans son ouvrage sur le bonheur, reconnoissable entre tous les hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation. Mais, s'il est possible, Fontenelle fit plus que d'être heureux; il accoutuma ses contemporains à la vue de son bonheur; il se le fit pardonner. On convint qu'il étoit heureux, et qu'il méritoit de l'être. Et comment n'auroit-on pas été forcé d'applaudir au bonheur d'un homme toujours doux et conciliateur,

lors même qu'il n'étoit pas impartial ; un homme qui, flexible à toutes les manières, observateur de tous les égards ; respectant tous les devoirs, indulgent pour toutes les fautes, et inaltérable au milieu des offensés, n'a jamais heurté ni ses inférieurs, ni ses égaux, ni ses supérieurs, ni même ses ennemis ?

Je l'avouerai, Messieurs ; et je crois que toute cette respectable assemblée éprouvera le même sentiment. Je ne saurois, sans en rougir pour notre siècle, me rappeller que Fontenelle eut des ennemis. Mais que dis-je, et de quoi peut-on s'étonner en ce genre ? N'est-ce pas l'histoire de tous les siècles du monde, et de toutes les conditions humaines ? Le bannissement d'Aristide, la condamnation de Socrate, les fers de Galilée, et pour passer dans un autre ordre d'exemples, Marc-Aurèle, Charles-le-Sage, Henri-le-Grand, sans cesse inquiétés par des sujets factieux, ou assaillis par des voisins jaloux, quels monumens ! quelles traces ineffaçables de l'injustice des hommes ! &c....

AVIS
SUR LE MORCEAU SUIVANT.

Dans le Mercure *de Février* 1681, *on trouve un morceau intitulé :* Histoire de mes Conquêtes. *Il a été réimprimé dans le tome septième du* Choix des anciens Mercures, *page* 70. *C'est une femme qui y parle. Voici comme elle peint un de ses amans. Ce portrait ressemble beaucoup à Fontenelle ; peut-être croira-t-on y reconnoître son style aussi-bien que sa personne. C'est ce qui a engagé à le placer ici.*

L'AMANT dont je vous parle étoit d'un caractère fort particulier ; et une des principales choses qu'on lui reprochât, c'étoit cela même, qu'il étoit trop particulier. Il aimoit les plaisirs, mais non point comme les autres. Il étoit passionné, mais autrement que tout le monde. Il étoit tendre, mais à sa manière. Jamais ame ne fut plus portée aux plaisirs que la sienne, mais il les vouloit tranquilles. Plaisirs plus doux, parce qu'ils étoient dérobés ; plaisirs assaisonnés par leurs difficultés ; tout cela lui paroissoit des chimères. Ainsi, ce qui me per-

suada le plus sa tendresse pour moi, c'est que je lui coûtois quelque chose. Il avoit une espèce de raison droite et inflexible, mais non pas incommode, qui l'accompagnoit presque toujours. On ne gagnoit rien avec lui pour en être aimée : il n'en voyoit pas moins les défauts des personnes qu'il aimoit ; mais il n'épargnoit rien pour les en corriger, et il ne s'y prenoit pas mal. Des soins, des assiduités, des manières honnêtes et obligeantes, des empressemens, tant qu'il vous plaira ; mais presque point de complaisance, sinon dans les choses indifférentes. Il disoit qu'il auroit une complaisance aveugle pour les gens qu'il n'estimeroit guère et qu'il voudroit tromper ; mais que pour les autres, il vouloit les accoutumer à n'exiger pas des choses peu raisonnables, et à n'être pas les dupes de ceux qui les feroient. A ce compte, vous voyez bien que la plupart des femmes, qui sont impérieuses et déraisonnables, ne se fussent guère accommodées de lui, à moins qu'il ne se fût long-temps contraint ; ce qu'il n'étoit pas capable de faire. Il étoit d'une sincérité prodigieuse, jusques-là que, quand je le prenois à foi et à serment, il n'osoit me répondre que de la durée de son estime et de son amitié ; et pour celle de l'amour, il ne la garantissoit pas absolument. Il avoit toujours ou un enjouement assez naturel, ou une mélancolie assez douce. Dans la conversation, il y fournissoit raisonnablement, et

y étoit plus propre qu'à tout autre chose : encore falloit-il qu'elle fût un peu réglée, et qu'il raisonnât ; car il triomphoit en raisonnemens, et quelquefois même dans les conversations communes, il lui arrivoit d'y placer des choses extraordinaires qui déconcertoient la plupart des gens. Ce n'est pas qu'il n'entendît bien le badinage ; il l'entendoit même trop finement. Il divertissoit, mais il ne faisoit guère rire. Son extérieur froid lui donnoit un air de vanité ; mais ceux qui connoissoient son ame, démêloient aisément que c'étoit une trahison de son extérieur. Je vous en fais un si long portrait, et il me semble que j'ai tant de plaisir à parler de lui, que vous croirez peut-être que notre intelligence dure encore. Non, elle est finie ; mais ce n'est ni par sa faute, ni par la mienne. L'amour avoit fait de son côté tout ce qui étoit nécessaire pour rendre notre union éternelle ; la fortune a renversé tout ce qu'avoir fait l'amout.

VERS DE M. PETIT

Sur FONTENELLE, *en* 1678, *à l'occasion de ses premiers ouvrages.*

FONTENELLE, dans ton jeune âge,
A bien de vieux rimeurs tu peux faire leçon;
Et quand on lit ton moindre ouvrage,
Qui ne t'a jamais vu, te prend pour un barbon.
Si ta muse naissante a produit des merveilles,
Et si tes vers, chantés dans le sacré vallon,
Des plus fins connoisseurs ont charmé les oreilles,
Pourquoi s'en étonneroit-on ?
Quand on est neveu des Corneilles,
On est petit-fils d'Apollon.

VERS

Pour mettre au-dessous du buste de FONTENELLE.

AMANT de la philosophie,
Il suivit sans faste ses pas,
Portant l'équerre et le compas
Sur les démarches de la vie.
Facile et plein d'aménité,
Par un séduisant badinage
Il ornoit l'austère langage
Qui fait craindre la vérité.
D'autres, occupés à paroître,
Sans tourner leurs regards sur eux,
Enseignèrent l'art d'être heureux:
Il faisoit plus, il savoit l'être.

AUTRES VERS

Sur FONTENELLE, *par* VOLTAIRE.

D'UN nouvel univers il ouvrit la barrière.
Des infinis sans nombre autour de lui naissans,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissans,
A nos yeux étonnés, il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira:
Né pour tous les talens, il fit un opéra.

VERS

De FUSELIER *pour les* Blondes, *en réponse à ceux de* FONTENELLE *pour les* Brunes (1).

VOUS qui charmez raison et sentiment,
Rare docteur, qu'à la cour de Cythère
Et de Minerve on cite également;
Vous qui d'amour dirigerez la mère,
Si directeur la gouverne jamais;
Votre doctrine en un point je rejette,
Lorsque prises blonde moins que brunette.
Dogme hérétique, et lésant les attraits
De Vénus même. Or, si craignez sa haine,
Prévenez-la par un prompt repentir.
Blonde toujours de la beauté fut reine.
De tout Paphos, c'est la doctrine saine;

(1) La pièce de Fontenelle se trouve parmi ses poésies diverses, Tome VI.

Auteur galant ne s'en doit départir.
Gente brunette a séduit votre veine ;
Voilà l'appas qui vous a fait sortir
Du droit chemin, qu'amour vous y ramène.
Vos vers brillans, quoique semblent partir
Du fin cerveau du dieu de l'hypocrène,
Sur ce point-là ne m'ont su pervertir :
Quand je les lus, j'étois près de Climène.

VERS

Adressés à FONTENELLE *par* CRÉBILLON, *et prononcés dans l'assemblée publique de l'Académie Françoise, le jour de saint Louis*, 25 *Août* 1741 (1).

TOI (2), qui fus animé d'un souffle d'Apollon,
Dépositaire heureux de son talent suprême,
Esprit divin, qui n'eus d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomène et du sacré vallon,
Parois ; nous consacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui suffit pour nous illustrer tous ;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une seconde fois renaître parmi nous.
LOUIS, ton règne fut le règne des merveilles,
L'univers est encore rempli de tes hauts faits ;

(1) Il y avoit alors cinquante ans que Fontenelle étoit de l'Académie Françoise, y ayant été reçu le 5 mai 1691. Il y étoit donc ce qu'on appelle *Jubilé* dans les couvens, les chapitres, et quelques autres sociétés. A cette occasion, il prononça un discours qui se trouve ci-après.

(2) Le grand Corneille.

Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles,
Font voir que tu fus grand jusques dans tes sujets.
Si ton auguste fils n'a point vu le permesse
Enfanter sous ses loix ce mortel si fameux,
Il a dans ses neveux un sujet que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.
Jeune encore, ses écrits excitèrent l'envie;
Mais il en triompha par leur sublimité.
A peine il vit briller l'aurore de sa vie,
Qu'il vous parut déja dans sa maturité.
S'il cueillit en Nestor les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point rallenti ses talens;
L'âge qui détruit tout rajeunit sa vieillesse,
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion (1), qui prétend nous servir de modèle,
Croit que Locke et Newton n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux;
Et nous, que l'univers n'aura qu'un Fontenelle.
Prodigue en sa faveur, le ciel n'a point borné
Les présens qu'il lui fit aux seuls dons du génie.
Minerve l'instruisit; et son cœur fut orné
De toutes les vertus par les soins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,
Modeste, retenu, simple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raison,
Et n'ose prononcer un avis qui décide.
Illustres compagnons de ce brave Nestor,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor,
Parez-là des lauriers que votre main moissonne.
C'est ici le séjour de l'immortalité :

(1) L'Angleterre.

En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces auteurs ténébreux passeront l'onde noire;
C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes sans honneur;
Les talens, le génie et la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense.
Le soin de célébrer le plus grand des mortels,
N'est pas, quoique constant, le seul qui vous anime;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins sublime
On vu brûler pour eux l'encens sur vos autels.
Daignez donc soutenir le zèle qui m'inspire;
Pour chanter Fontenelle, il faut plus d'une voix.
Ranimez les accens d'un vieux chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Assidu parmi vous, dix lustres de travaux
Ont déja signalé sa brillante carrière;
Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumière;
Condamnez Fontenelle à dix lustres nouveaux.
Pour pénétrer le ciel et ses routes profondes,
Destin, accorde-lui des jours sains et nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes,
Il en faut encore plus pour contenter nos vœux.

LETTRE

De M. MATY, garde de la bibliothèque britannique, à FONTENELLE, en lui envoyant le poëme de Vauxhall.

AIMABLE et sage Fontenelle,
Toi, que dans le déclin des ans,
Orne une guirlande immortelle
De fleurs que l'amour renouvelle,
Et que ne peut flétrir le temps;
Sage Platon, divin Orphée,
Que Minerve et que Cythérée
Empêchent même de vieillir,
Où pourrai-je te découvrir?
Sera-ce au haut de l'empirée,
Où tu suis les célestes corps;
Dans cette profonde contrée,
Où tu fais badiner les morts;
Ou sur les bords d'une fontaine,
Près de Corylas et d'Ismène,
Dont tu sens et peins les transports?
T'irai-je chercher au portique
Dont tu dévoiles les leçons;
Au fond de quelque temple antique,
Que tu dépeuples de démons;
Ou bien au spectacle magique,
Dont ta muse anime les sons?
Si de ces demeures sublimes,
Encor vers les terrestres lieux;
Tu daignes abaisser les yeux;

Reçois, avec ces foibles rimes,
Mon encens, mon cœur et mes vœux.

« Oui, c'est à vous, c'est au peintre des graces » et à l'interprète de la sagesse, que j'offre des » essais dont l'exécution est peut-être plus impar- » faite que l'entreprise ne fut téméraire. Mais l'une » et l'autre le fussent-elles davantage, elles me » fournissent du moins une occasion de m'adresser » à l'homme qui, de toutes les beautés de la » France, est celle que je regrette le plus de » n'avoir jamais vu. J'ai d'autant plus de plaisir » de vous rendre cet hommage, qu'il ne sera » soupçonné de partialité par aucun de ceux qui » ont lu vos ouvrages ».

Vivez long-temps, vivez toujours aimable,
Entre la sagesse et les ris.
Vous seriez immortel, si le sort équitable
Vous permettoit de vivre autant que vos écrits.

Londres, le 9 Octobre 1741.

Tout le monde connoît le bel endroit du *Temple du Goût* de Voltaire sur Fontenelle. Après avoir parlé de Rousseau et de la Motte, et dit que Rousseau passeroit devant la Motte en qualité de versificateur, mais que la Motte auroit le pas toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit et de raison, Voltaire continue de la manière suivante :

« Ces deux hommes si différens n'avoient pas « fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, et l'autre « tressaillit de joie, à l'aspect d'un homme qui « étoit depuis long-temps dans un temple, tantôt « à une place, tantôt à une autre ».

C'étoit le discret Fontenelle (1),
Qui, par les beaux arts entouré,
Répandoit sur eux, à son gré,
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le goût tenoit
Le siège heureux de son empire.
Avec Quinaut il badinoit;
Avec Mairan il raisonnoit;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume et la lyre.

Stollius, dans son livre intitulé : *Introductio in historiam litterariam*, traduit en latin par Langius, et imprimé à Jéna en 1728, parle ainsi de Fontenelle, page 18.

Nam qui judicand. de rebus et acute concludendi, tam et singulares, genus dicend. ita amoenum, cogitationes atque meditationes tam [illegible] *omnis ingenii acumine* [illegible] *plenae, ut ex antiquioribus quem huic* [illegible] *praeter* [illegible] *neminem.*

(1) Dans la première édition du Temple du Goût il y avoit encore [illegible] au bas de [illegible], dans la première version [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible].

ELEGIA

IN OBITUM

DE FONTENELLE.

Lecta in consessu Acad. Roth. 26 Jan. 1757.

Luget in Europâ quisquis non despicit artes:
  Scriptorum scriptor maximus interiit.
Luget splendorem sibi Gallia nuper ademptum;
  Luget Rothomagus, concidit urbis honos.

Fontanella obiit lauris oneratus et annis;
  Nestor et Aonii gloria prima chori.
Vidit vivendo revoluti tempora sæcli,
  Cui referent nullum postera sæcla parem.
Nominis ipse sui dudùm splendore potitus,
  Nil indè ad tardam perdidit usque necem.
Mors est visa diù pretiosæ parcere vitæ;
  Visa diù sævam sustinuisse manum.

Ultima fata seni non attulit una senectus:
  Ad senium accessit, plus nocuitque dolor.
Quis dolor? Ex ictu tremit quo Gallia: quanquam
  Salvo rege timor, mæror et omnis abest.
Mors illi, vulnus regis; regalis amoris
  Victima succubuit: dulce ità, grande mori.

Nobilibus decoratus Avis avis, clarisque propinquis (1),

(1) Pierre et Thomas Corneille, oncles de Fontenelle.

Summa, vel in cunis, semina laudis habet.
Cur Rothomagus genitrix fœcunda virorum;
Quos lauro cinctos phœbus ad astra vehit.
Doctus uterque parens, magis at Cornelia mater (1),
Gracchorum matri nomine, parque animo.
Nempè soror gemini non inficianda poetæ,
Fraterni judex carminis illa fuit.
Sæpè, nec erubuit, sæpè emendanda sorori
Carmina commisit frater uterque suæ.
Qui tulit ad sacras puerum Cornelius ædes (2),
Augurium imposito nomine quale dedit!
Mellifluum meruit doctoris (3) sumere nomen,
Nectareo cujus mel fluet ore, puer.
Nunc genitrix, celebres hunc edocuere poetæ:
Quanti doctores! quantus alumnus erat!
Debitum nobis invidit et urbis honorem
Urbs domina imperii, surripuitque virum.
Neustriacis opibus ditata Lutetia, nostras,
Ut suas intra mœnia, jactat opes.
Illum tergeminus musarum cœtus adoptat,
Tergemini potuit qui caput esse chori.
O felix una ante alias academia miris
Naturæ latebras pandere docta modis!
Felix nacta virum qui te tibi pingere posset,
Et calamum inventis æquiparare tuis!

Ille quod ediderit plaudente volumina Phœbo,
Dic mea musa mihi: dicere semper amas.

(1) Marthe Corneille, sœur des Corneille.
(2) Thomas Corneille, parrain de Fontenelle.
(3) Saint Bernard.

Quo datur heroas, divosque audire loquentes,
Egregium nobis Græcia liquit opus (1).
Sed violatur ibi divûm reverentia : mores
Humanos divi, crimina nostra gerunt.
Abstulit hanc maculam, non omnem, gallicus autor (2),
Et meliora dedit, nobiliora loqui.
Judicio steterim Plutonis, Pluto patronus
Et judex causæ ni foret ipse suæ (3).

Plurima blandum equitis sibi sumpsit epistola nomen (4),
Scripta fuit, quando scribere cœpit eques.
Viderat hunc dubio nasci pater omine fœtum :
Non sese agnoscit, non negat esse patrem.
Per varios sublime audax dum fœmina mundos (5)
Tentat iter, quis non gaudeat esse comes?
Sidereos motus, distinctosque orbibus orbes,
Et sectanda oculis subjicit astra tuis.
Sed vaga narranti de mundis pluribus ultrà
Ne credas, credi quàm velit ipsa sibi.

Fraude novâ, veterum fraudes, oracula vatum (6)
Exposuit Batavus (7), sed rudis, artis inops.

(1) Dialogues de Lucien.

(2) Dialogues des Morts.

(3) Jugement de Pluton.

(4) Lettres du chevalier d'Her........ « Puisque le public les a » crues de moi, dit Fontenelle dans la préface de ses œuvres, et » qu'il les a eues même sous mon nom, qu'il les ait encore. Je vou» drois bien que sa sévérité ne tombât que sur elles ».

(5) Entretiens sur la Pluralité des Mondes avec la marquise de G...

(6) Histoire des Oracles.

(7) Vandale.

Spargere Gallus amat flores, et ad astra deorum
  Semita grata magis, non mage tuta, patet.
Arguitur, verique tacet devictus amore (1);
  Grande etiam doctis scire tacere decus.
Annales nostri potuit reserare theatri (2);
  Noverat ille vetus, noverat ille novum.

Dum tragicæ regem scenæ depingit, amandum (3)
  Heroem, pictor dignus amore, facit.
Pictor amicus erat; sed tali impunè tabellæ
  Nulla nocere potest, nulla favere manus.

Dum sua sensa aperit tragicâ super arte, videtur (4)
  Melpomene vates ipsa docere suos.
Maximus hic vatum incedit CORNELIUS; idem
  Maximus, et phœbo judice, semper erit.

Quâ faciant homines sese ratione beatos (5)
  Monstrat, et exemplo comprobat ipse suo;
Indole tranquillâ felix, et cœlibe vitâ,
  Se totum musis, tempus et omne, dedit.

Aut tenet, aut tenuisse putat, scrutator amœnus (6),
  Hauserit undè suos Græcia prisca deos.

(1) Réponse à l'Histoire des Oracles par le P. Baltus.
(2) Histoire du Théatre François.
(3) Vie de Corneille.
(4) Reflexion sur la poëtique.
(5) Traité sur le bonheur.
(6) Origine des fables.

Hos similes humana sibi ignorantia finxit;
Divus erat, si quis robore major erat.
Ipsa polo tellus dedit incrementa; magisque
Cùm sapuere homines, dî sapuere magis.

Affluit illecebris orator, acumine præstat (1),
Nec vinci eloquio, nec brevitate potest.
Verborum nimis in delectu forte laborat,
Turpiter at multos falleret iste labor.

Castaliâ lactatus aquâ, musâque parente,
Debuit à teneris esse poeta; fuit.
Virginis intactæ Latio infans carmine laudes (2),
Concinit, et sociis præripit arma suis.
Insignes studiis pueros celebravit Appollo (3),
Nec juvenem meritâ laude carere sinet.

Carmine bucolico præcellere gestit, et audet (4)
Pastorem siculum, Virgiliumque sequi.
Sed dum majores meditatur arundine cantus,
Induit urbanos rustica musa modos.

Laudabunt alii *diversa poemata* vates (5);

(1) Discours académiques.

(2) Fontenelle composa en 1670, âgé de treize ans, une pièce de vers latins sur l'Immaculée Conception. Cette pièce est imprimée dans le recueil des Palinods de 1670. Le sujet, *Pepo in fimo corrupto, incorruptus.*

(3) Fontenelle augmentera la liste des enfans devenus célèbres par leurs études.

(4) Eglogues.

(5) Poésies diverses. Fontenelle y dit en un endroit, que, malgré lui, le galant se tourne en tendre.

Fit rosa quot tangit : rigidis in sentibus uvas,
Et sterili in trunco roscida mella legit.
Invideat, nec apem sibi Græcia vindicet uni (1) :
Attica quæ fuerat, Gallica nunc fit apis.

Dum reserat Sophiæ fontes, Cartesius alter,
Est alter Newto, tersus utroque magis.
Si genio fortassè minùs præcelsus utroque,
Purior at scriptis eloquioque nitet.
Dogmata Newtonis novit, bene nota relinquit (2),
Nec sinit externâ se novitate trahi.
Quot simul autores, et quantos continet unus,
Omnibus absimilis, par sed ubique sibi !
Perfluit, ingenio plenus, mille undique rimis;
Ars regit ingenium; crescit ab arte decus.
Sublimem Uranie, tenerum formavit Apollo,
Festivum charites, relligioque probum.
Non leve naturæ donum est centesimus annus;
At musæ vati plura dedêre suo.
Illius in scriptis elucet sidera quidquid
Immensum, quidquid grande Mathesis habet.
Illìc delectant, prosunt inventa Sophorum;
Nec Sophiam prisco nubila more tegunt.
Hìc frustrà natura velit se condere; frustrà
Nititur elabi : non nisi visa fugit.
Hos tibi sit studium libros evolvere, dulci
Utile commixtum si reperire cupis.
Non sunt hæc nigro fœdata volumina felle;
Nulla venenatâ pagina bile madet.
Abstinuit calamo linguâve lacessere quemquam;

(1) Xénophon surnommé l'*Abeille Grecque.*

(2) Traité des Tourbillons.

Nullâ lacessivit vel satirâ quemquam.
Iurgia, censuras, satyras, epigrammata sprevit;
Audiit et risit; legit et obticuit.
Cui peperit laudata olim patientia laurum (1):
Quàm nota hæc virtus, quàm benè culta fuit!
Numinis augustum nunquam vel lædere cultum
Attentat, mores vel violare bonos.
Autorem monstrat cunctarum existere rerum (2),
Monstrat adorandum: sic probus omnis agit.
Libros sæpè pios (3), pietatem laudat et ipsam (4);
Quod quis laudat, amat, si agit omnis amans.
Galliâ cùm poterit dulces odisse camœnas,
Tunc poterunt tanti scripta perire viri.
Ista suum nunc scripta decus, perdentque lepores,
Cùm perdet veneres Gallica lingua suas.
Quando parem inveniet numerosa Lutetia civem?
Illi quando parem Neustria nostra dabit?
Inter præcipuos academia nostra parentes,
Hunc inter socios gaudet habere suos.
Ipsaque consueto præconem tempore promet;
Cui fas illustrem pingere ritè virum.
Artes ille colit quas FONTANELLA colebat,
Et propè habet cunctas quas celebrabit opes.

(1) Discours sur la patience, couronné à l'Académie Françoise en 1689.

(2) Traité de l'existence de Dieu.

(4) Je ne citerai qu'un seul trait. « Le Livre de l'*Imitation de* » *Jésus-Christ* (dit Fontenelle dans la vie de Corneille) est le plus » beau qui soit sorti de la main d'un homme, puisque l'évangile » n'en vient pas ».

(3) Voyez les éloges de MM. de l'Hôpital, Duhamel, Bourdelin, Ozanam, de la Hire, Renau, d'Argenson, Varignon, Littre, de Valincourt, &c.

Tam notum nobis hunc reddet, amicus amico,
  Scriptor scriptori, quàm benè notus erat.
Hunc sibi nostra diù præconem academia servet;
  Ille tamen serò funera nostra canat.

D. SAAS, *Canon. et Acad. Rothom.*

DISCOURS

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

FONTENELLE ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise à la place de M. DE VILLAYER, doyen du conseil d'état, y vint prendre séance le samedi 5 mai 1691, et fit le remercîment qui suit.

MESSIEURS,

SI je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, et de me jetter dans la plus agréable erreur où je sois jamais tombé? En entrant dans votre illustre compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire; je me croirois associé à l'immortelle renommée qui vous attend; et comme la vanité est également hardie dans ses idées, et ingénieuse à les autoriser, je me croirois digne du choix que vous avez fait de

moi pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion; je sais trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite, que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie Françoise, et vous m'avez compté cette connoissance pour un mérite; mais le mérite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens, par le bonheur de ma naissance, à un grand nom, qui dans la plus noble espèce des productions de l'esprit efface tous les autres noms, à un nom que vous respectez vous-mêmes. Quelle ample matière m'offriroit l'illustre mort qui l'a ennobli le premier! Je ne doute pas que le public, pénétré de la vérité de son éloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bienséance qui nous défend de publier des louanges où le sang nous donne quelque part: mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du sang, parler de ce grand homme, que comme en parlent ceux que sa gloire intéresse le moins.

Vous, Messieurs, à qui sa mémoire sera toujours chère, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas déshonorer. Empêchez que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pou-

fez, Messieurs; j'ose croire même que vous vous y engagez aujourd'hui. Sûrs que vos lumières se communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Académie; et pourriez-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviez formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne comptois sur votre secours, succéder à un grand magistrat dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caractères de conseiller d'état et d'académicien, embrassoit toute cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois; et je résiste à un mouvement si légitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas; mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoissance, lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout ce qui vous intéresse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe et vous rendroit indifférens à d'autres discours: je suspens mes sentimens particuliers; je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être soumis; tandis qu'un prince, qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS-LE-GRAND, assemble avec faste des conseils composés de souverains, et que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçue de la France;

tandis qu'il propose des projets d'une campagne plus heureuse que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre et lente méditation : c'est aux portes de ce conseil, c'est dans le fort des délibérations que LOUIS entreprend de se rendre maître de la plus considérable de toutes les places ennemies.

A ce coup de foudre, l'assemblée se dissipe; le chef court, vole où il se croit nécessaire, remue tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assez grande armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roi avoit appellé ce spectateur d'au-delà des mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet : sous le règne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même temps, Nice, qui dans les états d'un autre ennemi décide presque de leur sûreté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, et la campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roi! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, et fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prévenus ou surmontés

tentées. Il manque à des entreprises si vastes et si hardies la lenteur de l'execution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, et cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vîmes entrer dans la ligue jusqu'à des princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déja redoutable : nous espérâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de Louis; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse resistance. Apprenons que la resistance de Louis, ce sont de nouvelles conquêtes : il ne sait point assurer ses frontières sans les étendre; il ne defend ses états qu'en les agrandissant.

Il avoit renoncé par la paix à se rendre maître de l'Europe, et l'Europe entière rallume une guerre qui le retablit dans ses droits, et l'invite à reparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive; ses ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, et l'univers lui est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, et rendre spectateur de tant de merveilles, le grand ministre à qui l'Academie Françoise doit sa nais-

sance ! lui qui sous les ordres du plus juste des rois a commencé l'élévation de la France, avec quel étonnement verroit-il ses propres desseins poussés si loin au-delà de son idée et de son attente ? lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à Louis-le-grand, auroit-il cru ouvrir une si belle et si éclatante carrière ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette compagnie, si elle ne remplit pas sous son règne le devoir qu'il lui avoit imposé de célébrer dignement les héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal et notre zèle et notre impuissance. Ceux qui voudroient entreprendre l'éloge de Louis, sont accablés sous ce même poids de grandeur, de valeur et de sagesse, qui accable aujourd'hui tous les ennemis de cet état. Une sincère soumission est le seul parti qui reste à l'envie; et une admiration muette est le seul qui reste à l'éloquence.

LETTRES AU CZAR.

Sa Majesté Czarienne ayant fait savoir à l'Académie royale des Sciences qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ses honoraires, l'Académie chargea son secrétaire de lui en écrire; ce qu'il fit en ces termes :

SIRE,

L'honneur que votre Majesté fait à l'Académie royale des Sciences, de vouloir bien que son auguste nom soit mis à la tête de sa liste, est infiniment au-dessus des idées les plus ambitieuses qu'elle pût concevoir, et de toutes les actions de graces que je suis chargé de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous est presque permis de compter parmi les nôtres, marquera éternellement l'époque de la plus heureuse révolution qui puisse arriver à un empire, celle de l'établissement des sciences et des arts dans les vastes pays de la domination de votre Majesté. La victoire que vous remportez,

SIRE, sur la barbarie qui y régnoit, sera la plus éclatante et la plus singulière de toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres héros, de nouveaux sujets par les armes; mais de ceux que la naissance vous avoit soumis, vous vous en êtes fait par les connoissances qu'ils tiennent de vous, des sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de vous obéir; vous les avez conquis aux sciences, et cette espèce de conquête, aussi utile pour eux que glorieuse pour vous, vous étoit réservée. Si l'exécution de ce grand dessein conçu par votre Majesté s'attire les applaudissemens de toute la terre, avec quel transport de joie l'Académie doit-elle y mêler les siens, et par l'intérêt des sciences qui l'occupent, et par celui de votre gloire, dont elle peut se flatter désormais qu'il rejaillira quelque chose sur elle!

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur, FONTENELLE, Secrét. perpét. de l'Académie royale des Sciences.

De Paris, ce 27 Décembre 1719.

Le Czar ayant fait l'honneur à l'Academie de lui répondre, le Secrétaire eut encore l'honneur d'écrire au Czar la lettre suivante :

SIRE,

L'Academie royale des Sciences est infiniment honorée de la lettre que votre majesté a daigné lui écrire, et elle m'a chargé de lui en rendre en son nom de très-humbles actions de graces. Elle vous respecte, Sire, non-seulement comme un des plus puissans monarques du monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande etendue de son pouvoir à établir les sciences dont elle fait profession, dans de vastes pays où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a cru ne pouvoir mieux immortaliser le nom d'un de ses rois, qu'en ajoutant à ses titres celui de restaurateur des lettres, quelle sera la gloire d'un souverain qui en est dans ses états le premier instituteur ! L'Academie a fait mettre dans ses archives la carte de la mer Caspienne, dressée par ordre de votre majesté ; et

quoique ce soit une pièce unique et très-importante pour la géographie, elle lui est encore plus précieuse en ce qu'elle est un monument de la correspondance que votre majesté veut bien entretenir avec elle. L'Observatoire a été ouvert au bibliothécaire de votre majesté, qui a voulu y dessiner quelques machines.

L'Académie la supplie très-humblement d'accepter les derniers volumes de son histoire; qu'elle lui doit, et qu'elle est bien glorieuse de lui devoir.

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur, FONTENELLE, Secr. perpét. de l'Acad. royale des Sciences.

De Paris, ce 15 octobre 1721.

COMPLIMENT

Fait au Roi sur son Sacre, par FONTENELLE, *alors directeur de l'Académie Françoise, le 9 novembre 1722.*

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le Royaume, qui répète avec tant de transport celles que votre Majesté a entendues dans Rheims, l'Académie Françoise est trop heureuse et trop honorée de pouvoir faire entendre sa voix jusqu'au pied de votre trône. La naissance, SIRE, vous a donné à la France pour roi, et la religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait; ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguste cérémonie. Nous osons dire cependant que nous l'avions prévenue : votre personne étoit déja sacrée par le respect et par l'amour. C'est en elle que se renferment toutes nos espérances; et ce que nous découvrons de jour en jour dans votre Majesté, nous promet que nous allons voir revivre en même temps les deux plus grands d'entre nos monarques, LOUIS, à qui vous succédez, et CHARLEMAGNE dont on nous a mis la couronne sur la tête.

COMPLIMENT

Fait au Roi le 16 décembre 1722, sur la mort de MADAME, par FONTENELLE, *alors directeur de l'Académie.*

SIRE,

QUAND l'art de la parole seroit tout-puissant; quand l'Académie Françoise, qui l'étudie avec tant de soin, le posséderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de votre Majesté. Vous regrettez très-légitimement, SIRE, une grande Princesse qui couronnoit toutes ses vertus par un attachement pour vous, aussi tendre que l'amour maternelle. Quoique déja languissante, et attaquée d'un mal dont elle ne se dissimuloit pas les suites, elle voulut être témoin de la cérémonie qui a consacré votre personne, et remporter de cette vie le plaisir de ce dernier spectacle si touchant pour elle. Nous osons avouer, Sire, que l'affliction que vous ressentez de sa perte nous est précieuse; elle nous annonce, dans votre Majesté, ce que nous y desirons le plus. Combien doit être cher aux Peuples, un maître dont le cœur sera sensible et capable de s'attendrir pour eux!

COMPLIMENT

Fait le 16 décembre 1722 à son altesse royale monseigneur le duc D'ORLÉANS, *régent du royaume, sur la mort de MADAME, par* FONTENELLE, *alors directeur de l'Académie.*

MONSEIGNEUR,

TOUT le royaume partage la douleur de votre altesse royale. Les larmes que vous donnez au lien le plus étroit du sang, et aux vertus de l'auguste mère que vous perdez, il les donne à ses vertus seules, et il rend à sa mémoire le tribut dont les princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté et son humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'est pas en droit d'exiger de nous. Si les qualités du cœur faisoient les rangs, sa droiture, sa sincérité, son courage lui en auroient fait un au-dessus même de celui où sa naissance l'avoit placée. Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, et d'un certain

calme respectable qui y règne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande princesse, et lui rendoit graces des exemples qu'elle donnoit aux personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les lettres, sont ordinairement encore plus touchés que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le sommes-nous davantage de tout ce qui vous intéresse, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordez une protection que vos lumières rendent si flatteuse pour nous. Si j'ose parler ici de moi, l'Académie Françoise ne pouvoit avoir, auprès de vous, un interprète de ses sentimens qui en fût plus pénétré, ni qui tînt à votre altesse royale par un plus long, plus sincère et plus respectueux attachement.

RÉPONSE

DE FONTENELLE,

Alors directeur de l'Académie Françoise, au discours que S. E. M. le cardinal Dubois, *premier ministre, fit à cette Académie, le 3 décembre 1722, lorsqu'il y fut reçu.*

MONSEIGNEUR,

QUELLE eût été la gloire du grand cardinal de RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Académie Françoise, s'il eût pu prévoir qu'un jour le titre de son protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne seroit pas roi; et que ceux qui, revêtus comme lui des plus hautes dignités de l'état et de l'église, voudroient comme lui protéger les lettres, se feroient honneur du simple titre d'académicien!

Il est vrai, car votre éminence pardonnera aux Muses leur fierté naturelle, sur-tout dans un lieu

où elles égalent tous les rangs, et dans un jour où vous les enorgueillissez vous-même ; il est vrai que vous leur deviez de la reconnoissance. Elles ont commencé votre élévation, et vous ont donné les premiers accès auprès du prince qui a si bien su vous connoître. Mais ce grand prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de son heureuse éducation, par l'étendue et la variété des lumières qu'il a prises dans leur commerce, par le goût qui lui marque si sûrement le prix de leurs différens ouvrages. Je ne parle point de la constante protection qu'il leur accorde ; elles sont plus glorieuses de ses lumières et de son goût que de sa protection même. Leur grande ambition est d'être connues.

Ainsi, Monseigneur, ce que vous faites maintenant pour elles est une pure faveur. Vous venez prendre ici la place d'un homme qui n'étoit célèbre que par elles ; et quand votre éminence lui envie en quelque sorte cette distinction unique, combien ne la relève-t-elle pas ?

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, et qui lui fut toujours commun avec son illustre épouse, espèce de communauté inouie jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands auteurs de l'antiquité grecque et romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secrètes pensées, il les faisoit revivre

parmi nous, les rendoit nos contemporains; et par un commerce plus libre et plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siècle déja si riche par lui-même. Quoique sa modestie, où peut-être aussi son amour pour les anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient guère avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long-temps enfouis sous terre, mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à pénétrer les beautés de l'antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zèle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir; et l'exemple seul de cette admiration si vive pouvoit ou persuader ou ébranler les rebelles. Il a eu l'art de se rendre nécessaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurele, à Plutarque, aux plus grands hommes : il a lié son nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité; et pour surcroît de la récompense due à son mérite, son nom se trouvera encore lié avec celui de votre éminence.

Quel bienfait ne nous accordez-vous pas en lui succédant ? Vous eussiez pu nous favoriser comme premier ministre : mais un premier ministre peut-il jamais nous favoriser davantage, que lorsqu'il devient l'un d'entre nous ? Les graces ne partiront point d'une main étrangère à notre égard, et nous

y serons d'autant plus sensibles, que vous nous les déguiserez sous l'apparence d'un intérêt commun.

Aussi les applaudissemens que nous vous devions seront-ils désormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de louanges, il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent et de ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenue la nôtre, et dans nos annales particulières, qui, aussi bien que l'histoire générale du royaume, auront droit de se parer de vos actions et de vous, nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition un sentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du ministère, dont jusqu'à présent votre éminence avoit été uniquement chargée, que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultés vaincues. Les ressorts des négociations doivent être inconnus, même après leur effort; il faut les faire jouer sans bruit, et sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente et la plus délicate. Il n'y a que les évènemens qui la décèlent, mais le plus souvent sans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite; ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand génie, et donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévu que nous serions tranquilles pendant une minorité, qui sembloit inviter les puis-

sances voisines à reprendre les armes? Eussions-nous osé en concevoir l'espérance ? Le règne du feu roi, si brillant par une longue prospérité, et plus encore par les adversités héroïquement soutenues, et habilement réparées ; l'union de deux monarchies dans sa maison, défendue contre des efforts si violens et si opiniâtres ; son pouvoir trop reconnu et trop éprouvé ; un certain éclat du nom françois, ajouté par ce grand monarque au pouvoir réel ; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger ; les soupçons et les jalousies se réveilloient ; les équivoques des traités, les questions qu'ils laissoient indécises, ne fournissoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins ou toutes les passions ; l'occasion seule suffisoit pour faire naître des ennemis. Cependant un calme profond a régné en France, interrompu seulement par un léger mouvement de guerre. Quelle intelligence a produit cette merveille? de quels moyens s'est-elle servie ? Nous ignorons les moyens ; mais l'intelligence ne peut être cachée. Le régent du royaume a pensé ; son ministre a pensé avec lui, et a exécuté. Les siècles suivans en sauront davantage : fiez-vous à eux, Monseigneur.

Ils sauront, et c'est une connoissance que cette compagnie leur doit particulièrement envier ; ils sauront quelle éloquence a secondé vos entreprises,

combien elle étoit digne des matières et de vous; ils jouiront des ouvrages qu'elle a produits, et que le temps présent ou votre modestie nous dérobe. Un autre cardinal françois, élevé par son seul mérite à cette dignité, célèbre à jamais par ses importantes et difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'éloquence, et en a laissé des modèles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la raison : mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la raison ! Quand il avoit les préventions ou les passions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Académie a été formée trop tard, et elle n'a pu posséder un orateur d'un caractère si rare; mais il falloit qu'elle lui pût opposer un rival.

Jusqu'ici les traités de paix avoient la guerre pour véritable objet. On se ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ses forces, ou plus de forces pour attaquer un ennemi commun; une haine dissimulée par nécessité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes les liaisons; et le desir sincère d'une tranquillité générale et durable, étoit un sentiment inconnu à la politique. C'est vous, Monseigneur, qui en suivant les vues, et, ce qui nous touche encore davantage, le caractère du prince dépositaire du sceptre, avez le premier amené dans le

le monde une nouveauté si peu attendue. Vous avez fait des traités de paix qui ne pouvoient produire que la paix : vous en avez ménagé d'autres qui viennent de plus loin seconder vos principaux desseins ; et par un grand nombre de ces liens différens, qui tiennent tous ensemble, et se fortifient mutuellement, vous avez eu l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe, qu'elle en est en quelque sorte devenue immobile, et qu'elle se trouve réduite à un heureux et sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes le charme de ce repos, si les souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre, ont senti comme les peuples les avantages que leur apportoit la situation présente de l'Europe ! Ils les ont sentis, et si vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élévation ; ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, et peut-être, pour la première fois, ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le souverain pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les ambassadeurs, et vous avez paru être un prélat de tous les états catholiques, et un ministre de toutes les cours.

Ce même esprit, qui sait si bien concilier, vous

l'avez porté dans la grande affaire dont l'église de France n'est occupée que depuis trop long-temps. Mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aisés à manier que ceux de religion, que chacun se fait une loi de suivre tels qu'il les a conçus; qui n'admettent point une modeste déférence aux lumières supérieures d'autrui; qui ne peuvent céder, je ne dis pas à des considérations étrangères, mais même à d'autres intérêts de religion plus importans; qui enfin semblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une constance respectable? Malgré ces difficultés renaissantes à chaque instant, des vues sages, et sagement communiquées, des soins agissans avec circonspection, mais toujours agissans, ont réuni les sentimens de presque tous les prélats du royaume; et il nous est permis désormais d'attendre une paix entière, où l'église n'aura plus rien à craindre du zèle et de l'amour même de ses enfans.

C'est dans cette disposition singulière des affaires générales que se fait le passage paisible du plus glorieux règne qu'ait vu la France, à un règne également glorieux qu'elle espère. Nul obstacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de soin par de si excellens maîtres, ne se déploient dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ses peuples heureux, et tout nous dit qu'il le voudra. Déja nos désirs les

plus impatiens trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent ; et nos esperances, à force de se confirmer de jour en jour, ne sont plus de simples esperances.

S'il étoit besoin qu'elles s'accrussent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune monarque donne depuis quelque temps aux matieres du gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là, vous pesez à ses yeux les forces de son état, et des differens états qui nous environnent ; vous lui devoilez l'interieur de son royaume, et celui du reste de l'Europe, tel que vos regards perçans l'ont penetré ; vous lui demêlez cette foule confuse d'interests politiques, si diversement embarrassez les uns dans les autres ; vous le mettez dans le secret des cours étrangeres ; vous lui portez sans reserve toutes vos connoissances acquises par une experience éclairée ; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez.

Voilà, Monseigneur, ce que pense l'Academie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, je l'avois assez bien servie pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a receus après moi ; il me reservoit à une occasion singuliere, où les sentimens de mon coeur pussent suffire pour une fonction si noble et si dangereuse. Vous vous souvenez

que mes vœux vous appelloient ici long-temps avant que vous y puissiez apporter tant de titres : personne ne savoit mieux que moi que vous y eussiez apporté ceux que nous préférerons toujours à tous les autres.

RÉPONSE
DE FONTENELLE
A NÉRICAULT DESTOUCHES,

Lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise le 25 Août 1723.

MONSIEUR,

On sait assez que l'Académie Françoise n'affecte point de remplacer un orateur par un orateur, ni un poëte par un poëte; il lui suffit que des talens succèdent à des talens, et que le même fonds de mérite subsiste dans la compagnie, quoique formée de différens assemblages. Si cependant il se trouve quelquefois plus de conformité dans les successions, c'est un agrément de plus que nous recevons avec plaisir des mains de la fortune. Nous avions perdu Campistron, illustre dans le genre dramatique; nous retrouvons en vous un auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avez joui de ces succès si flatteurs

du théâtre, où la louange ne passe point lentement de bouche en bouche, mais sort impétueusement de toutes les bouches à-la-fois, et où souvent même les transports de toute une grande assemblée prennent la place de la louange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il est vrai que votre théâtre n'a pas été le même que celui de votre prédécesseur. Il s'étoit donné à la muse tragique; et quoiqu'il ne soit venu qu'après des hommes qui avoient porté la tragédie au plus haut degré de perfection, et qui avoient été l'honneur de leur siècle, à un point qu'ils devoient être aussi le désespoir éternel des siècles suivans, il a été souvent honoré d'un aussi grand nombre d'acclamations, et a recueilli autant de larmes. On voit assez d'ouvrages, qui, ayant paru sur le théâtre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la suite des temps, et auxquels le public semble n'avoir fait d'abord un accueil favorable, qu'à condition qu'il ne les reverroit plus. Mais ceux de Campistron se conservent en possession de leurs premiers honneurs. Son Alcibiade, son Andronic, son Tiridate vivent toujours; et à chaque fois qu'ils paroissent, les applaudissemens se renouvellent, et ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naissance. Non, les campagnes où se moissonnent les lauriers n'ont pas encore été entièrement dépouillées; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admi-

habiles maîtres : et à l'égard du théâtre en particulier, pourrions-nous le croire épuisé dans le temps même où un ouvrage sorti de cette Académie, brillant d'une nouvelle sorte de beauté, passe les bornes ordinaires des grands succès, et de l'ambition des poëtes ?

Pour vous, Monsieur, vous vous êtes renfermé dans le comique, aussi difficile à manier, et peut-être plus, que le tragique ne l'est avec toute son élévation, toute sa force, tout son sublime. L'âme ne seroit-elle point plus susceptible des agitations violentes que des mouvemens doux ? ne seroit-il point plus aisé de la transporter loin de son assiette naturelle, que de l'amuser avec plaisir en l'y laissant ; de l'enchanter par des objets nouveaux et revêtus de merveilleux, que de lui rendre nouveaux les objets familiers ? Quoi qu'il en soit de cette espèce de différend entre le tragique et le comique, au moins la plus difficile espèce de comique est celle où votre génie vous a conduit, celle qui n'est comique que pour la raison, qui ne cherche point à exciter bassement un rire immodéré dans une multitude grossière ; mais qui élève cette multitude, presque malgré elle-même, à rire finement et avec esprit. Qui est celui qui n'a point senti dans le Curieux impertinent, dans l'Irrésolu, dans le Médisant, le beau choix des caractères, ou plutôt le talent de trouver encore des carac-

tères; la justesse du dialogue, qui fait qu'on se parle et qu'on se répond, et que chaque chose se dit à sa place, beauté plus rare qu'on ne pense; la noblesse et l'élégance de la versification, cachées sous toutes les apparences nécessaires du style familier.

De-là vient que vos pièces se lisent, et cette louange si simple n'est pourtant pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au théâtre, on le puisse lire. Combien de pièces fardées par la représentation ont ébloui les yeux du spectateur; et dépouillées de cette parure étrangère, n'ont pu soutenir ceux du lecteur? Les ouvrages dramatiques ont deux tribunaux à essuyer, très-différens, quoique composés des mêmes juges; tous deux également redoutables, l'un parce qu'il est trop tumultueux, l'autre parce qu'il est trop tranquille : et un ouvrage n'est pleinement assuré de sa gloire, que quand le tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviez aux Muses, Monsieur, vous a enlevé à elles pour quelque temps. Le public vous a vu avec regret passer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'état dont il auroit volontiers chargé quelqu'autre moins nécessaire à ses plaisirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les intérêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du génie

doctrine, qu'une opinion assez commune condamne à se renfermer dans la poesie. Et pourquoi veut-on que ce genre soit si frivole ? Des odes sont sans doute moins importantes que des traités entre des couronnes : mais une piece de theatre, qui ne tend qu'à l'amusement du public, demande peut-être des reflexions plus profondes, plus de connoissance des hommes et de leurs passions, plus d'art de combiner et de concilier des choses opposées, qu'un traité qui sert à déterminer des Nations. Quelques gens de lettres sont incapables de ce qu'on appelle les affaires sérieuses ; j'en conviens : mais il y en a qui les suivent sans en être incapables, encore plus qui, sans les suivre et sans être incapables, ne se sont tournés du côté des lettres, que faute d'une autre maniere à exercer leurs talens. Les lettres sont l'asyle d'une infinité de talens oisifs et abandonnés par la fortune ; ils ne sont guères sous une plume, qu'inutiles à la société : mais on veut les obliger à la servir plus utilement, ces ornemens deviendroient des appuis. C'est ainsi que pensoit le grand cardinal de Richelieu, notre fondateur : c'est ainsi qu'a pensé le notre siècle celui qui commençoit à le remplacer à la France, et dont la France et l'Académie viennent de perdre.

Venez parmi nous, Monsieur, loin des occupations politiques, et rendu à vos premiers goûts. Je suis en droit de vous dire, sans craindre aucun

reproche de présomption, que notre commerce vous sera utile. Les plus grands hommes ont été ici, et n'en sont devenus que plus grands. L'Académie a été en même temps une récompense de la gloire acquise, et un moyen de l'augmenter. Vous en devez être persuadé plus que personne, vous qui savez si bien quel est le pouvoir de la noble émulation.

RÉPONSE

DE FONTENELLE,

Doyen de l'Académie Françoise, et alors directeur, au discours de M. de CHALAMONT DE LA VISCLEDE, *secrétaire perpétuel, et l'un des députés de l'Academie de Marseille, à la réception de messieurs les députés de cette Académie, au sujet de son adoption par l'Académie Françoise, le 19 septembre 1726.*

MESSIEURS,

Si l'Academie Françoise avoit, par son choix, adopté l'Academie de Marseille pour sa fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous reviendroit de cette adoption; nous recevrions avec plaisir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous savons trop nous-mêmes que c'est votre Academie qui a choisi la nôtre pour sa mère : nous n'avons sur vous que les droits que vous nous donnez

volontairement; et à cet égard nous vous devons des remercîmens de notre supériorité.

Ce n'est pas que nous ne puissions nous flatter d'avoir quelque part à la naissance de votre compagnie. Un de ceux qui en ont eu la première idée, celui qui s'en est donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur nécessaire pour commencer un ouvrage, est un homme que nos jugemens solemnels avoient enflammé d'un amour pour les lettres, encore plus grand que celui qu'il tenoit de son heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de suite, et d'une double couronne à chaque fois, honneur unique jusqu'à présent. Et combien un pareil honneur, aussi singulier en son espèce, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide? Combien Pindare l'eût-il célébré ! Nos loix ne donnoient pas à ce vainqueur, comme celles des Grecs, des priviléges dans sa patrie : mais lui, il a voulu multiplier dans sa patrie, il a voulu y éterniser les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté, le crédit qui vous a obtenu de l'autorité royale les graces nécessaires pour votre établissement, ç'a été celui d'un des membres de l'Académie Françoise. Sous une qualité si peu fastueuse et si simple, vous ne laissez pas de reconnoître le gouverneur de votre province, le général d'armée qui rendit à la France la supériorité des armes qu'elle avoit perdue ; et qui ensuite, par

une glorieuse paix dont il fut le négociateur, termina cette même guerre qu'il nous eût encore fait soutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier aussi de ce que, pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu besoin lui-même d'un autre académicien? Nous ne lui donnerons que ce titre, puisqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content de pouvoir être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi serviroit-il de rechercher des raisons qui vous liassent à l'Académie Françoise, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaisons les plus étroites? Attendez de nous, Messieurs, tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard, tout ce que votre mérite personnel exige encore plus fortement. Votre Académie sera plutôt une sœur de la nôtre qu'une fille. Cet ouvrage, que vous vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un présent que vous nous ferez, comme un gage de notre union, semblable à ces marques employées chez les anciens, pour se faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déja vu naître des Académies dans quelques villes du Royaume, et l'Académie de Marseille, qui naît aujourd'hui, nous donne le plaisir de voir que cette espèce de production ne s'arrête point. Si lorsque le grand cardinal de Ri-

chelieu eut formé notre compagnie dans la capitale; il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans les provinces, on eût pu croire que l'esprit d'imitation et de mode, si reproché à notre nation, agissoit; et s'il eût agi, il est certain qu'il ne se fût pas soutenu. Mais les Académies, nées après l'Académie Françoise, sont nées en des temps assez différens. Ce n'est donc plus une mode qui entraîne la nation : une inutilité réelle et solide se fait sentir, mais lentement, parce qu'elle ne regarde que l'esprit; et en récompense elle se fait toujours sentir: la pure raison ne fait pas rapidement ses conquêtes; il faut qu'elle se contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les villes, si les provinces du royaume s'étoient disputé le droit d'avoir une Académie, quelle ville l'eût emporté sur Marseille par l'ancienneté des titres ? quelle province en eût produit de pareils aux vôtres, Messieurs ? Marseille étoit savante et polie dans le temps que le reste des Gaules étoit barbare; car il n'est pas à présumer que le savoir des druides y répandît beaucoup de lumières. Marseille a eu des hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoissoient pour leur appartenir, non-seulement par le sang, mais par le génie. Il est sorti de la Provence, soumise à l'empire romain, des orateurs et des philosophes que Rome admiroit. Et dans des temps beaucoup

moins reculés, lorsque cette épaisse nuit d'ignorance et de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fut-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la poesie françoise, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la première? Alors la nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de poètes dont elle avoit seule tout l'honneur; l'art, les règles, l'étude des Grecs et des Romains ne lui pouvoient rien disputer. Ces auteurs, qui n'avoient que de l'esprit sans culture, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les savans les plus curieux, sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la poesie; ce sont ceux que les anciens poètes de cette nation si spirituelle, et le grand Petrarque lui-même, ont regardés comme leurs maîtres, ou du moins comme des prédécesseurs respectables. La gloire de Petrarque peut encore appartenir plus particulièrement à la Provence par un autre endroit : il fut inspiré par une provençale. Vous aviez aussi dans ces mêmes siècles une Académie d'une constitution singulière : le savoir, à la vérité, n'y dominoit pas; mais en sa place l'esprit et la galanterie. L'élite de la noblesse du pays, tant en hommes qu'en femmes, composoit la fameuse cour d'amour, où se traitoient avec méthode et avec une espèce de regularité académique, toutes les questions que peuvent

fournir ou les sentimens ou les aventures des amans ; questions si ingénieuses pour la plupart, et si fines, que celles de nos romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas : mais il est vrai que sur ces sortes de sujets, l'étude des anciens et les livres ne sont pas si nécessaires. Vous n'avez pas voulu, messieurs, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos ancêtres : mais avec ceux qui ne font pas valoir leur noblesse, on est d'autant plus obligé à s'en souvenir et à faire sentir qu'on s'en souvient. Une ancienne possession d'esprit est certainement un avantage. Ou c'est un don du climat, s'il y en a de privilégiés : et quel climat le devroit être plus que le vôtre? ou c'est un motif qui anime et qui encourage ; c'est une gloire déja acquise qui devient la semence d'une nouvelle.

Combien de talens semés assez indifféremment en tous lieux, périssent faute d'être cultivés ! Les Académies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque sorte confié le soin ; elles mettent en valeur des bienfaits de la nature, dont on n'eût presque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des colonies dans les provinces de son empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés : mais chez nous il se formera des Romains, pour ainsi dire, loin de Rome ; et qui sait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la capitale enviera, et qu'elle enlevera même aux provinces ?

RÉPONSE

REPONSE

DE FONTENELLE,

Doyen de l'Académie Françoise, et alors directeur, à M. MIRABAUD, lorsqu'il y fut reçu le 28 septembre 1726.

MONSIEUR,

On craint quelquefois que les lettres ne conservent pas encore long-temps dans ce royaume, tout l'éclat qu'elles ont acquis; il semble qu'elles ne soient plus assez considérées: et en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles, peut leur être nuisible. Beaucoup plus d'excellens ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il seroit très-difficile de passer; et dès que l'esprit ne s'élève plus, on croit qu'il tombe. La prompte décadence des Grecs et des Romains nous fait peur; car nous pouvons, sans trop de vanité, nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Académie Françoise

est à remplir, quel est notre embarras? c'est le nombre des bons sujets. Nous perdons M. le duc de la Force, qui joignoit à une grande naissance et à une grande dignité plus de goût pour toute sorte de littérature que la naissance et les dignités n'en souffrent ordinairement, et même plus de talens qu'il n'osoit en laisser voir; et aussi-tôt notre choix est balancé entre plusieurs hommes, tous recommandables par différens endroits, et dont le nombre est si grand par rapport à l'espèce dont ils sont, qu'il fait presque une foule. Vous avez été choisi, Monsieur; mais dans la suite vous vous donnerez vous-même pour confrères ceux qui ont été vos rivaux, et cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

Ç'a été votre belle traduction de la Jérusalem du Tasse qui a brigué nos voix. La renommée n'a encore depuis trois mille ans consacré que trois noms dans le genre du poëme épique, et le nom du Tasse est le troisième. Il faut que les nations les plus jalouses de leur gloire, les plus fières de leur succès dans toutes les autres productions de l'esprit, cèdent cet honneur à l'Italie.

Mais il arrive le plus souvent que les noms sont, sans comparaison, plus connus que les ouvrages qui ont fait connoître les noms. Les auteurs célèbres des siècles passés ressemblent à ces rois d'orient, que les peuples ne voient presque jamais, et dont

l'autorité n'en est pas moins révérée. Vous avez appris aux François combien étoit estimable ce poëte italien qu'ils estimoient déja tant : dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçu par-tout; par-tout il a été applaudi : les hommes ont trouvé dans son ouvrage tout le grand du poëme épique, et les femmes tout l'agréable du roman. L'envie et la critique n'ont pas eu la ressource de pouvoir attribuer ce grand succès aux seules beautés du Tasse : il perdoit les charmes de la poésie; il perdoit les graces de sa langue ; il perdoit tout, si vous ne l'eussiez dédommagé : le grand, l'agréable, tout eût disparu par un style, je ne dis pas foible et commun, mais peu élevé et peu élégant. Aussi le public a-t-il bien su démêler ce qui vous appartenoit, et vous donner vos louanges à part. Sa voix, qui doit toujours prévenir les nôtres, vous indiqua dès-lors à l'Académie.

Voilà votre titre, Monsieur; et nous ne comptons pas la protection que vous avez d'un prince, la seconde tète de l'état. Ces grandes protections sont une parure pour le mérite ; mais elles n'en sont pas un : et quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de résistance, osons le dire, elles déshonorent le mérite lui-même. Tous les suffrages auront été unanimes : mais quelle triste unanimité ! On aura été d'accord, non à préférer celui qu'on nomme,

mais à redouter son protecteur. Pour vous, Monsieur, vous avez le bonheur d'appartenir à un prince, dont la modération, dont l'amour pour l'ordre et pour la règle, qualités si rares et si héroïques dans ceux de son rang, vous ont sauvé l'inconvénient d'être protégé avec trop de hauteur, et appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort. Nous avons senti qu'il ne permettoit pas à son grand nom d'avoir tout son poids naturel : et le moyen d'en douter, après qu'il avoit déclaré expressément qu'il aimoit mieux que sa recommandation fût sans effet, que de gêner la liberté de l'Académie? Il savoit, j'en conviens, qu'il pouvoit se fier à vos talens, et à la connoissance que nous en avions : mais un autre en eût été d'autant plus impérieux, qu'il eût été armé de la raison et de la justice. Nous avons droit d'espérer, ou plutôt nous devons absolument croire qu'un exemple parti de si haut sera désormais une loi, et votre élection aura eu cette heureuse circonstance d'affermir une liberté qui nous est si nécessaire et si précieuse.

J'avouerai cependant, et peut-être, Monsieur, ceci ne devroit-il être qu'entre vous et moi, que mon suffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait aussi libre que ceux du reste de l'Académie. Vous savez qui m'a parlé pour vous. On en est quitte envers la plus haute naissance pour les respects qui lui sont dûs : mais la beauté et les graces qui se

joignent à cette naissance ont des droits encore plus puissans, et principalement les graces d'une si grande jeunesse, qu'on ne peut guère les accuser d'aucun dessein de plaire, quoique ce dessein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé! Vous donnez à deux jeunes princesses toutes les connoissances qui leur conviennent : en même temps que les charmes de leur personne croîtront sous vos yeux, ceux de leur esprit croîtront aussi par vos soins; et je puis vous annoncer de plus que les instructions qu'elles recevront de vous, ne vous seront pas inutiles à vous-même, et qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La nécessité de vous accommoder à leur âge et à leur délicatesse naturelle, vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrez d'une sécheresse et d'une dureté trop ordinaires au savoir; et d'un autre côté, les personnes de ce rang, quand elles sont nées avec de l'esprit, ont une langue particulière, des expressions, des tours que les savans seroient trop heureux de pouvoir étudier chez elles. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le com-

merce des femmes. Il y en a plus en France que par-tout ailleurs, graces à la forme de notre société; et delà nous viennent des avantages dont les autres nations tâcheront inutilement ou de rabaisser, ou de se dissimuler le prix. La perfection en tout genre consiste dans un mêlange juste de qualités opposées, dans une réunion heureuse qui s'en fait malgré leur opposition. L'éloquence et la poésie demandent de la vivacité et de la sagesse, de la délicatesse et de la force; et il arrive que l'esprit françois, auquel les hommes et les femmes contribuent assez également, est un résultat plus accompli de différens caractères. L'Académie croira avoir bien rempli sa destination, si par ses soins et par ses exemples elle réussit à perfectionner ce goût et ce ton qui nous sont particuliers; peut-être même suffira-t-il qu'elle les maintienne.

RÉPONSE
DE FONTENELLE
A L'ÉVÊQUE DE LUÇON,

Lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise le 6 mars 1732.

MONSIEUR,

Il arrive quelquefois que, sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms et aux dignités, et de songer du moins autant à décorer notre liste qu'à fortifier solidement la compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre. Il est vrai que vous portez un beau nom; il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable : on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous donneroit presque un droit héréditaire; la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces ouvrages où vous avez traité des matières, qui,

très-épineuses par elles-mêmes, le sont devenues encore davantage par les circonstances présentes. Beaucoup d'autres ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques, dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes : mais ce qu'il nous appartient le plus particulièrement d'observer, il y règne cette beauté de style, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

Nous voyons déja combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli et plus délicat, qui peut-être ne sait pas trop en quoi consiste notre mérite académique ; mais qui se connoît bien en esprit. Ce monde où vous êtes né, et où vous avez vécu, ne se lasse point de vanter les agrémens de votre conversation et les charmes de votre société. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par l'habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractère peut vous les faire mépriser : mais l'Académie est bien-aise que ses membres les méritent, elle que son nom d'Académie Françoise engage à cultiver ce qui est le plus particulier aux François, la politesse et les agrémens.

Ici, Monsieur, je ne puis résister à la vanité de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaisir que votre commerce faisoit à un nombre de personnes mieux choisies; et je rendrois graces avec beaucoup de joie au sort qui m'a mis

en place de vous en marquer publiquement ma reconnoissance, si ce même sort ne me chargeoit aussi d'une autre fonction très-douloureuse et très-pénible.

Il faut que je parle de votre illustre prédécesseur, d'un ami qui m'étoit extrèmement cher, et que j'ai perdu; il faut que j'en parle, que j'appuie sur tout ce qui cause mes regrets, et que je mette du soin à rendre la plaie de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaisir à dire ce que l'on sent: mais il faudroit le dire dans cette assemblée d'une manière digne d'elle, et digne du sujet; et c'est à quoi je ne crois pas pouvoir suffire, quelque aide que je sois par un tendre souvenir, par ma douleur même, et par mon zèle pour la mémoire de mon ami.

Le plus souvent on est étrangement borné par la nature. On ne sera qu'un bon poëte, c'est être déja assez reduit; mais de plus, on ne le sera que dans un certain genre; la chanson même en est un où l'on peut se trouver renfermé. La Motte a traité presque tous les genres de poesie. L'ode étoit assez oubliée depuis Malherbe; l'elevation qu'elle demande, les contraintes particulières qu'elle impose avoient causé sa disgrace, quand un jeune inconnu parut subitement avec des odes à la main, dont plusieurs étoient des chef-d'œuvres, et les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare

dans les siennes est toujours Pindare, Anacréon est toujours Anacréon, et ils sont tous deux très-opposés. La Motte, après avoir commencé par être Pindare, sut devenir Anacréon.

Il passa au théâtre tragique, et il y fut universellement applaudi dans trois pièces de caractères différens. Les Machabées ont le sublime et le majestueux qu'exige une religion divine; Romulus représente la grandeur romaine naissante, et mêlée de quelque férocité; Inès de Castro exprime les sentimens les plus tendres, les plus touchans, les plus adroitement puisés dans le sein de la nature. Aussi l'histoire du théâtre n'a-t-elle point d'exemple d'un succès pareil à celui d'Inès. C'en est un grand pour une pièce que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux spectacles. Inès n'a peut-être pas eu un seul spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le desir de la voir renaissoit après la curiosité satisfaite.

Un autre théâtre a encore plus souvent occupé le même auteur; c'est celui où la musique s'unissant à la poésie, la pare quelquefois, et la tient toujours dans un rigoureux esclavage. De grands poëtes ont fièrement méprisé ce genre, dont leur génie, trop roide et trop inflexible, les excluoit; et quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver, par des efforts malheureux, que c'est un genre très-

difficile. La Motte eût été aussi en droit de le mépriser : mais il a fait mieux, il y a beaucoup reussi. Quelques-unes de ses pièces, car, fussent-elles toutes d'un mérite égal, le succès dépend ici du concours de deux succès ; l'Europe galante, Issé, le Carnaval de la Folie, Amadis de Grèce, Omphale, dureront autant que le théâtre pour lequel elles ont été faites, et elles feront toujours partie de ce corps de réserve qu'il se ménage pour ses besoins.

Dans d'autres genres que la Motte a embrassés aussi, il n'a pas reçu les mêmes applaudissemens. Lorsque ses premiers ouvrages parurent, il n'avoit point passé par de foibles essais, propres seulement à donner des espérances : on n'étoit point averti, et on n'eut pas le loisir de se précautionner contre l'admiration. Mais dans la suite on se tint sur ses gardes : on l'attendoit avec une indisposition secrète contre lui ; il en eût coûté trop d'estime pour lui rendre une justice entière. Il fit une Iliade, en suivant seulement le plan général d'Homère, et on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homère sans l'adorer. Il donna un recueil de fables, dont il avoit inventé la plupart des sujets ; et on demanda pourquoi il faisoit des fables après la Fontaine. Sur ces raisons on prit la résolution de ne lire l'Iliade ni les fables, et de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu-à-peu

sur les fables, et je puis être témoin qu'un assez grand nombre de personnes de goût avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choses; car on n'ose encore dire qu'elles sont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas jusqu'ici se relever; et je dirai, le plus obscurément qu'il me sera possible, que le défaut le plus essentiel qui l'en empêche, et peut-être le seul, c'est d'être l'Iliade. On lit les anciens par une espèce de devoir; on ne lit les modernes que pour le plaisir, et malheureusement un trop grand nombre d'ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéressantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue et de la variété du talent de la Motte, je néglige des comédies qui, quoiqu'en prose, appartiennent au génie poétique, et dont l'une a été tout nouvellement tirée de son premier état de prose, pour être élevée à la dignité de pièce en vers, si cependant c'étoit une dignité selon lui; mais enfin c'étoit toujours un nouveau style auquel il savoit se plier.

Cette espèce de dénombrement de ses ouvrages poétiques ne les comprend pas encore tous. Le public ne connoît ni un grand nombre de ses pseaumes et de ses cantates spirituelles, ni des églogues qu'il renfermoit, peut-être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de pièces galantes enfantées par l'amour, mais par un amour d'une espèce sin-

gulière, pareil à celui de Voiture pour mademoiselle de Rambouillet, plus parfaitement privé d'espérance, s'il est possible, et sans doute infiniment plus disproportionné. Il n'a manqué à un poëte si universel qu'un seul genre, la satyre; et il est plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'est d'avoir eu tous les autres genres à sa disposition.

Malgré tout cela, la Motte n'étoit pas poëte, ont dit quelques-uns, et mille échos l'ont répété. Ce n'étoit point un enthousiasme involontaire qui le saisît, une fureur divine qui l'agitât; c'étoit seulement une volonté de faire des vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'esprit. Quoi! ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux? Car cet enthousiasme et cette fureur bien expliqués, se réduiront à de véritables instincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité et sans le connoître. Est-ce-là le modèle que nous devons nous proposer; et serons-nous d'autant plus parfaits que nous en approcherons davantage? Vous ne le croyez pas, Messieurs; vous savez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la poésie; mais qu'il faut en même temps une raison qui préside à tout l'ou-

vrage, assez éclairée pour savoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, et assez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand poëte si rare; il se forme de deux contraires heureusement unis dans un certain point, non pas tout-à-fait indivisible, mais assez juste. Il reste un petit espace libre où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut desirer un peu plus ou un peu moins : mais ceux qui n'ont pas formé le dessein de chicaner le mérite, et qui veulent juger sainement, n'insistent guère sur ce plus ou sur ce moins qu'ils desireroient, et l'abandonnent, ne fut-ce qu'à cause de l'impossibilité de l'expliquer.

Je sais ce qui a le plus nui à la Motte. Il prenoit assez souvent ses idées dans des sources assez éloignées de celle de l'Hiprocrène, dans un fond peu connu de réflexions fines et délicates, quoique solides; en un mot, car je ne veux rien dissimuler, dans la métaphysique, même dans la philosophie. Quantité de gens ne se trouvoient plus en pays de connoissance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore et les Zéphyrs, Mars et Minerve, et tous ces autres agréables et faciles riens de la poésie ordinaire. Un poëte si peu frivole, si fort de choses, ne pouvoit pas être un poëte; accusation plus injurieuse à la poésie qu'à lui. Il s'est répandu depuis un temps un esprit philosophique presque tout nouveau, une

lumière qui n'avoit guère éclairé nos ancêtres ; et je ne puis nier aux ennemis de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumière, et n'eût saisi avidement cet esprit. Il a bien su cueillir les fleurs du parnasse ; mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de substance que ceux du parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses ouvrages, j'en conviens ; mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de censeurs que son mérite lui a faits ? seconderai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité ? Non, messieurs ; non, je ne puis m'y résoudre : leurs traits partoient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; laissons-les jouir du vil profit qu'ils en ont espéré, et que quelques-uns cherchoient à accroître par un retour réglé de critiques injurieuses. Je sais cependant que, même en les méprisant, car on ne peut s'en empêcher ; on ne laisse pas de recevoir d'eux quelque impression : on les écoute, quoiqu'on ne l'ose le plus souvent, du moins si on a quelque pudeur, qu'après s'en être justifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes

ces impressions qu'ils peuvent produire ne sont que très-passagères; nulle force n'égale celle du vrai. Le nom de la Motte vivra, et ceux de ses injustes censeurs commencent déja à se précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de louange sur son sujet, on lui a accordé un premier rang dans la prose, pour se dispenser de lui en donner un pareil dans la poésie; et le moyen qu'il n'eût pas excellé en prose, lui qui avec un esprit nourri de réflexions, plein d'idées bien saines et bien ordonnées, avoit une force, une noblesse, et une élégance singulière d'expression, même dans son discours ordinaire?

Cependant cette beauté d'expression, ces réflexions, ces idées, il ne les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux et de ses jambes, il n'avoit pu guère profiter ni du grand commerce du monde, ni du secours des livres. Il ne se servoit que des yeux d'un neveu, dont les soins constans et perpétuels pendant vingt-quatre années qu'il a entièrement sacrifiées à son oncle, méritent l'estime, et en quelque sorte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin, et la Motte étoit donc bien éloigné d'être savant; mais sa gloire en

redouble.

redouble. Il feroit lui-même dans la dispute des anciens et des modernes un assez fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connoissance des anciens, si ce n'est qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands hommes, dans ceux sur-tout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils sont; mais on sent aussi, et le plus souvent sans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être: les dons les plus éclatans de la nature ne sont guère plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refusé. On n'eût pas facilement découvert de quoi la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni physicien, ni géomètre, ni théologien; mais on s'appercevoit que pour l'être, et même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux et de l'étude. Quelques idées de ces différentes sciences qu'il avoit recueillies çà et là, soit par un peu de lecture, soit par la conversation d'habiles gens, avoient germé dans sa tête, y avoient jetté des racines, et produit des fruits surprenans par le peu de culture qu'ils avoient coûté. Tout ce qui étoit du ressort de la raison étoit du sien; il s'en emparoit avec force, et s'en rendoit bientôt maître. Combien ces talens particuliers, qui sont des espèces de prisons souvent fort étroites d'où un génie ne peut sortir, seroient-ils inférieurs à

cette raison universelle qui contiendroit tous les talens, et ne seroit assujettie par aucun, qui d'elle-même ne seroit déterminée à rien, et se porteroit également à tout ?

L'étendue de l'esprit de la Motte embrassoit jusqu'aux agrémens de la conversation, talent dont les plus grands auteurs, les plus agréables même dans leurs ouvrages, ont été souvent privés, à moins qu'ils ne redevinssent en quelque sorte agréables par le contraste perpétuel de leurs ouvrages et d'eux-mêmes. Pour lui, il apportoit dans le petit nombre de ses sociétés une gaieté ingénieuse, fine et féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de souffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ses mœurs, de sa probité, de sa droiture, de sa fidélité dans le commerce, de son attachement à ses devoirs; sur tous ces points la louange a été sans restriction, peut-être parce que ceux qui se piquent d'esprit ne les ont pas jugés assez importans, et n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici, qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'esprit dans les plus grands héros des lettres. Ils sont sujets ou à une basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en les voulant trop élever. La Motte approuvoit, il louoit avec une satisfaction si vraie, qu'il sembloit se complaire dans le talent

d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de se louer lui-même, si on pouvoit l'acquérir. Ce n'est pas que les défauts lui échappassent; et comment l'auroient-ils pu ? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, et pourtant si recherchée, de les découvrir, et encore moins de celle d'en publier la découverte. Sevère dans le particulier pour instruire, il étoit hors de là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans sa tête son style pour règle de tous les autres styles; il savoit que le beau ou l'agréable sont rares, mais non pas uniques : ce qui étoit le moins selon ses idées particulières, n'en avoit pas moins droit de le toucher; et il se présentoit à tout, bien exempt de cette injustice du cœur qui borne et qui resserre l'esprit. Aussi étoit-ce du fond de ses sentimens qu'il se répandoit sur ses principaux écrits une certaine odeur de vertu délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés. Qu'un auteur qui se rend aimable dans ses ouvrages, est au-dessus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable !

Un des plus célèbres incidens de la querelle sur Homère, fut celui où l'on vit paroître dans la lice, d'un côté, le savoir sous la figure d'une dame illustre; de l'autre, l'esprit, je ne veux pas dire la raison, car je ne prétends point toucher au fond de la dispute, mais seulement à la manière dont elle fut traitée. En vain le savoir voulut se con-

traindre à quelques dehors de modération, dont notre siècle impose la nécessité; il retomba malgré lui dans son ancien style, et laissa échapper de l'aigreur, de la hauteur et de l'emportement. L'esprit au contraire fut doux, modeste, tranquille, même enjoué, toujours respectueux pour le vénérable savoir, et encore plus pour celle qui le représentoit. Si la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté; mais les efforts de l'art ne vont pas si loin, et son caractère naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je sens bien, messieurs, que je viens de faire un éloge peu vraisemblable, et je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai; je crains seulement qu'elle ne m'ait pas inspiré assez heureusement, ou ne m'ait engagé à un trop long discours. Si la Motte étoit encore parmi nous, et que je me fusse échappé à parler aussi long-temps, je le prierois de terminer la séance, selon sa coutume, par quelqu'une de ses productions, et vous ne vous seriez séparés qu'en applaudissant, ainsi que vous avez fait tant de fois. Mais nous ne le possédons plus, et il faut bien que nous nous attendions à le regretter souvent.

DISCOURS

Prononcé par FONTENELLE, *doyen et directeur de l'Académie Françoise, à l'ouverture de l'assemblée publique du 25 août 1741.*

MESSIEURS,

AVANT que de faire en public les fonctions de la place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solemnel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une loi toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre vous à votre tête; et vous avez voulu me déférer cette dignité indépendamment du sort, en considération des cinquante années que je compte présentement depuis ma réception. Un demi-siècle passé parmi vous, m'a fait un mérite : mais je l'avouerai, Messieurs; je me flatte d'en avoir encore un autre, et plus considérable, et qui vous a plus touchés; c'est mon attachement pour cette compagnie, d'autant plus grand, que j'ai eu plus de

temps pour la bien connoître. Je dirai plus, ceux qui la composent présentement, je les ai vus tous entrer ici, tous naître dans ce monde littéraire, et il n'y en a absolument aucun à la naissance de qui je n'aie contribué. Il m'est permis d'avoir pour vous une espèce d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un père qui se verroit des enfans fort élevés au-dessus de lui, et qui n'auroit guère d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'hommes que Nestor avoit vus, je les ai presque vus aussi dans cette Académie, qui s'est renouvellée plus de deux fois sous mes yeux. Combien de talens, de génies, de mérites, tous singulièrement estimables en quelque point, tous différens entr'eux, se sont succédé les uns aux autres; et en combien de façons le tout s'est-il arrangé pour former un corps également digne dans tous les temps de prétendre à l'immortalité, selon qu'il a osé le déclarer dès sa naissance! Tantôt la poésie, tantôt l'éloquence, tantôt l'esprit, tantôt le savoir ont eu la plus grande part à ce composé, toujours égal à lui-même et toujours divers; et j'ose prédire, sur la foi de ma longue expérience, qu'il ne dégénérera point, et soutiendra cette haute et noble prétention dont il s'est fait un devoir.

J'ai vu aussi, et de fort près, et long-temps, une autre compagnie célèbre, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique sans une né-

cessité absolue, mais à l'exemple de ce Nestor que je viens de nommer. Quand l'Academie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illustres confrères, il lui inspira le dessein de répandre, le plus qu'il lui seroit possible, le goût de ces sciences abstraites et elevées qui faisoient son unique occupation. Elles ne se servoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine langue sacrée, entendue des seuls prêtres et de quelques initiés. Leur nouveau législateur vouloit qu'elles parlassent, autant qu'il se pourroit, la langue commune; et il me fit l'honneur de me prendre ici pour être leur interprète, parce qu'il compta que j'y aurois reçu des leçons excellentes sur l'art de la parole.

Cet art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Academie Françoise ne s'occupe que des mots; mais à ces mots répondent souvent des idées fines et déliées, difficiles à saisir et à rendre précisément telles qu'on les a, ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses, quoique très-fortes. L'établissement des langues n'a pas été fait par des raisonnemens et des discussions académiques, mais par l'assemblage bizarre en apparence d'une infinité de hasards compliqués; et cependant il y règne au fond une espèce de métaphysique fort subtile qui

a tout conduit ; non que les hommes grossiers qui la suivoient se proposassent de la suivre, elle leur étoit parfaitement inconnue : mais rien ne s'établissoit généralement, rien n'étoit constamment adopté, que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles de la plus grande partie des esprits, et c'étoit-là l'équivalent de nos assemblées et de nos délibérations. Elles ne font plus, qu'avec assez de travail, ce qui se fit alors sans aucune peine, de la méme manière à-peu-près qu'un homme fait n'apprendra point, sans beaucoup d'application, la même langue qu'un enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Académie, est de développer dans notre langue cette métaphysique qui se cache, et ne peut être apperçue que par des yeux assez perçans. L'esprit d'ordre, de clarté, de précision, nécessaire dans ces recherches délicates, est celui qui sera la clef des plus hautes sciences, pourvu qu'on l'y applique de la manière qui leur convient ; et j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours, ce savoir que les maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs ouvrages, mais qu'ils montroient seulement de loin, placé sur des hauteurs presque inaccessibles, pouvoit en descendre jusqu'à un certain point, et se

laisser amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

Ainsi, Messieurs, car je cesse enfin d'abuser des privilèges de Nestor, c'est l'Académie Françoise qui m'a formé la première; c'est elle qui en mettant mon nom dans sa liste, y a la première attaché une certaine prévention favorable; c'est elle qui m'a rendu plus susceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles sociétés, et je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer publiquement ma vive reconnoissance. La cérémonie du renouvellement des vœux au bout de cinquante ans se pratique dans de certains corps; et si quelque chose d'approchant étoit en usage dans celui-ci, je descendrois volontiers de la première place pour me remettre à celle de récipiendaire, et y prendre de nouveau les mêmes engagemens que j'y pris il y a si long-temps. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je suis présentement plus redevable que jamais à cette respectable compagnie.

DISCOURS

Lu dans l'assemblée publique du 25 août 1749.

L'Académie juge à-propos de prendre l'occasion de cette assemblée publique, pour avertir ceux qui aspireront aux prix de poésie que nous proposons ici tous les ans, d'être aussi exacts sur la rime, que l'ont été tous nos bons poëtes du siècle passé. Quelques ouvrages modernes, qui, quoiqu'ils manquassent souvent de cette exactitude, n'ont pas laissé de réussir à un certain point, ont donné un exemple commode, qui a été aussi-tôt saisi avec ardeur, et prospère de jour en jour.

L'Académie s'en est apperçue bien sensiblement dans un grand nombre des ouvrages de poésie qu'elle a reçue cette année; et elle croit qu'il est de son devoir de s'opposer au progrès de l'abus, en déclarant que dans ses jugemens elle se conduira à cet égard avec toute la rigueur convenable.

Cette rigueur va peut-être scandaliser quelques personnes. Qu'est-ce que la rime, dira-t-on ? N'est-ce pas une pure bagatelle ? J'en conviens, à parler selon la pure raison : mais le nombre réglé des syllabes, un repos fixé au milieu de nos grands vers, ou la césure, ne sont-ce pas aussi des bagatelles

précisement de la même espèce ? Traitez-les comme vous voulez traiter la rime ; négligez-les autant, les proportions gardées, et vous n'aurez plus de poésie françoise, rien qui la distingue de la prose. On peut même remarquer ici, à l'avantage de la rime, que des trois conditions ou règles arbitraires qui distinguent dans notre langue la poésie d'avec la prose, la rime est celle qui la distingue le plus ; elle en fait plus elle seule que les deux autres ensemble, et il est clair qu'elle en doit être d'autant plus soigneusement conservée.

Ne sont-ce pas les difficultés vaincues qui font la gloire des poëtes ? N'est-ce pas sur cet unique fondement, par cette seule considération, qu'on leur a permis une espèce de langage particulier, des tours plus hardis, plus imprévus ; enfin ce qu'ils appellent eux-mêmes, en se vantant, un beau, un noble, un heureux délire ; c'est-à-dire, en un mot, ce que la droite raison n'adopteroit pas ? S'ils ne se soumettent pas aux conditions apposées à leurs priviléges, on aura droit de les condamner à redevenir sages.

Il ne faut pas traiter de la même manière les arts utiles et ceux qui ne sont qu'agréables. Les utiles le sont d'autant plus, qu'ils sont d'une plus facile exécution, la raison en est évidente : au contraire, les arts purement agréables périroient de leur agrément à devenir moins difficiles, puisque c'est de

leur difficulté que naît tout le plaisir qu'ils peuvent faire. Le plus grand inconvénient qu'on auroit à craindre, ce seroit que le nombre des poëtes ne diminuât : hé bien, il faudroit se résoudre à prendre ce mal-là en patience ; certainement nous ne perdrions pas les grands génies, ils n'en seroient que plus excités à user de toutes leurs forces ; et le sentiment intérieur de cette même force ne leur permettroit pas de demeurer oisifs.

Ce que l'Académie voudroit faire aujourd'hui chez nous, on croiroit presque qu'il s'est fait de soi-même chez les Latins. Les fragmens d'Ennius ne nous donnent l'idée que d'une versification extrêmement lâche, et qui se permettoit à-peu-près tout ce qu'elle vouloit.

Lucrèce vient ensuite, qui se permet moins, mais encore beaucoup. Virgile paroît ; il abolit une infinité des anciens priviléges, et tout le parnasse latin obéit. Cette poésie étoit toujours allée en augmentant à la fois de difficulté et de perfection ; et elle s'est maintenue en cet état, du moins à l'égard de la difficulté et des règles, pendant plus de quatre siècles ; après quoi un affreux déluge de barbarie a tout abîmé. Si nous voulions en croire les novateurs d'aujourd'hui sur la rime, nous ferions précisément le contraire de ce qu'ont fait les Latins arrivés à leur beau siècle ; ils s'y sont tenus longtemps : nous, dès que nous serions arrivés au nôtre,

(car nous pouvons hardiment qualifier ainsi celui de Louis XIV) nous nous presserions volontairement d'en déchoir ; ce seroit pousser bien loin l'inconstance qu'on nous reproche tant.

Il est vrai cependant que les novateurs peuvent avoir des chefs qui agiront par un autre motif, par la noble ambition d'être à la tête d'un parti, d'une espèce de révolution dans les lettres, de quelque chose enfin ; et en ce cas, ils ont raison de croire qu'ils engageront mieux leurs gens par une diminution, que par une augmentation de travail.

Si nous remontions jusqu'aux Grecs, nous trouverions que chez eux la poésie a toujours marché ainsi, en resserrant elle-même ses chaînes. Homere, qui est à la tête de tout, est si excessivement licencieux, qu'il ne paroît presque pas possible d'y rien ajouter à cet égard ; et il étoit bien naturel que l'on se fît un honnête scrupule d'aller si loin. Mais je ne veux pas m'engager dans une discussion trop étendue, et, pour tout dire, dont je ne serois pas capable : renfermons-nous chez les Latins ; comparons leurs gênes avec les nôtres. Ce seroit un long détail, si l'on vouloit : mais il me semble que tout l'essentiel de ce parallele peut se réduire à deux chefs principaux.

1°. Sur les six pieds qui composent un vers hexametre latin, il n'y a que les deux derniers qui soient

assujettis à être d'une certaine quantité ; les quatre premiers sont libres, non absolument, mais par rapport aux deux autres. De cette structure du vers hexamètre, il résulte qu'il y a un assez grand nombre de mots latins qui n'y peuvent jamais entrer. Voilà donc la langue latine appauvrie d'autant, et la difficulté de s'exprimer en vers augmentée. Chez nous, les règles du grand vers n'excluent aucun mot, à moins qu'il ne fût de sept syllabes, ce qui est très-rare.

2°. En latin, les mots exclus du vers hexamètre peuvent se refugier dans les phaleuques, dans les odes alcaïques, &c. Mais là il n'y a aucun pied libre comme il y en avoit dans l'hexamètre; et c'est-là tout ce qu'on a pu imaginer de plus cruel et de plus tyrannique. Le François n'a rien d'approchant. Jusques-là les Latins, qui, accablés d'un joug si pesant, n'ont pas laissé de s'elever jusqu'où nous ne pouvons guère que les suivre, ont, du côté des difficultés vaincues, un avantage infini sur nous.

Mais il faut avouer qu'ils avoient une commodité qu'on peut aussi appeller infinie, et dont nous sommes presqu'entièrement privés; c'est l'inversion des mots. Je crois qu'on pourroit prouver, par les meilleurs poëtes, que cette inversion étoit, à très-peu de chose près, totalement arbitraire; et cela supposé, il est certain que cinq mots seulement

peuvent être arrangés en cent vingt façons différentes ; dix mots iroient à plus de trois millions. Horace dit galamment et ingénieusement à l'aimable Pirrha, qu'il s'étoit sauvé du naufrage dont il étoit menacé par ses charmes ; et voici très-littéralement et dans la dernière exactitude ses propres mots : *Une muraille sacrée marque, par un tableau votif, que j'ai appendu au puissant Dieu de la mer mes vêtemens tout mouillés.* L'image est poétique et heureuse : cela fait au moins onze mots latins ; et voici comment ils ont été arrangés par Horace pour faire les vers qu'il vouloit : *Par un tableau une sacrée votif muraille marque tout mouillés que j'ai appendu au puissant mes vêtemens de la mer dieu.* J'ai vu des gens d'esprit, mais qui ne savoient point le latin, fort étonnés qu'Horace eût parlé ainsi ; et d'autres, qui avoient fait leurs études, étonnés encore de ce qu'ils ne l'avoient pas été jusques-là. Tout ce que je prétends présentement, c'est que l'arrangement qu'Horace donne à ces onze mots latins, est tel que l'on voit assez qu'une infinité d'autres arrangemens pareils auroient été également recevables ; que ces arrangemens étoient donc arbitraires ; que puisqu'il s'agissoit d'onze mots, il y avoit plus de dix millions d'arrangemens possibles ; et que quand il y en auroit eu quelques-uns d'absolument insupportables, il en restoit encore un nombre prodigieux plus que suffisant pour y satisfaire.

Que les Latins n'aient dans un certain genre de vers aucune syllabe libre, mais une entière liberté de placer les mots comme ils voudront; et que nous n'ayions aucune gêne sur les syllabes, mais un extrême assujettissement à un certain ordre des mots, et cela en tout genre de vers; il me semble qu'il ne seroit pas aisé de juger de quel côté il y auroit plus ou moins de difficulté, et qu'on pourroit supposer ici une égalité assez parfaite. Mais il est question de savoir laquelle des deux pratiques est la plus raisonnable; la décision pourra être assez prompte. Certainement la licence effrénée des transpositions produira souvent de l'obscurité et de l'embarras; exigera du lecteur, et principalement de l'auditeur, une attention pénible, qui n'ira qu'à entendre le sens littéral, et non à envisager l'idée, et produira dans la phrase une confusion et un cahos où l'on ne se reconnoîtra un peu que lorsqu'on sera parvenu jusqu'au bout. Souvenons-nous du morceau cité d'Horace. Il y a là un *tout mouillés* adjectif détaché de son substantif, qu'on verra quelque temps après; jusques-là ce mot n'a aucun rapport à tout ce qui l'environne, et il paroît tout-à-fait hors d'œuvre et comme suspendu en l'air. Il faudra faire effort pour s'en souvenir, et le rejoindre au mot de *vêtemens* quand il daignera paroître.

Mais n'est-il pas à-propos que le poëte prenne

tous

tous les moyens possibles d'empêcher que l'attention qu'on lui donne ne se relâche? Sans doute, il les doit prendre; mais il faut que ce soit à ses dépens; et non aux dépens de l'auditeur. Le poëte n'est fait que pour le plaisir d'autrui; moins il vendra cher celui qu'il fera, plus il en fera : il doit se sacrifier de bonne grace, sans songer jamais à faire partager ses peines.

Nous étions partis de la rime, et nous voilà arrivés bien loin, et peut-être beaucoup trop loin, sur un sujet si léger. Nous demandons cependant la permission de dire encore un mot. En supposant que la rime soit régulière, quelle sera sa plus grande perfection possible?

Il y a un bon mot fort connu. *Voilà deux mots bien étonnés de se trouver ensemble*, a dit un homme d'esprit, en se moquant d'un mauvais assortiment de mots. J'applique cela à la rime, mais en le renversant : et je dis qu'elle est d'autant plus parfaite, que les deux mots qui la forment sont plus étonnés de se trouver ensemble. J'ajoute seulement qu'ils doivent être aussi aisés qu'étonnés. Si vous avez fini un vers par le mot d'*ame*, il vous sera bien aisé de trouver le mot de *flâme* pour finir l'autre. Non-seulement il y a peu de mots de cette terminaison dans la langue; mais de plus, ceux-ci ont entr'eux un telle affinité pour le sens, qu'il sera très-difficile que le discours où le premier sera em-

ployé, n'admette ou même n'amène nécessairement le second. La rime est légitime; mais c'est presque un mariage. Je dis qu'alors les mots ne sont pas *étonnés*, mais ennuyés de se rencontrer.

Si au contraire vous faites rimer *fable* et *affable*, et je suppose que le sens des deux vers soit bon, on pourra dire que les deux mots seront étonnés et bien-aises de se trouver. On en voit assez la raison, en renversant ce qui vient d'être dit. Ce seront-là des rimes riches et heureuses.

Toute langue cultivée se partage en deux branches différentes, dont chacune a un grand nombre de termes que l'autre n'emploie point; la branche sérieuse et noble, la branche enjouée et badine. On pourroit croire que les poëtes sont plus obligés de bien rimer dans le sérieux que dans le badin: mais pour peu qu'on y pense, on verra que c'est le contraire. Leur assujettissement à la rime doit être d'autant plus grand, qu'il leur est plus aisé d'y satisfaire. Or, la langue badine est de beaucoup la plus abondante et la plus riche; outre tous les termes qui lui sont propres, et auxquels l'autre n'ose jamais toucher, elle a tous ceux de cette autre, sans exception, qu'elle peut tourner en plaisanterie tant qu'elle voudra; elle peut aller même jusqu'à en forger de nouveaux. Il est bien juste que la joie, si nécessaire aux hommes, ait quelques privilèges.

REPONSE

DE FONTENELLE,

Directeur de l'Académie Françoise, au discours prononcé par M. l'évêque de Rennes, le jour de sa réception 25 septembre 1749.

MONSIEUR,

Ce que nous venons d'entendre ne nous a point surpris; nous savions, il y a long-tems, que dès votre entrée dans le monde on jugea qu'à beaucoup d'esprit naturel, et à une grande capacité dans les matières de l'état ecclésiastique que vous aviez embrassé, vous joigniez l'agréable don de la parole, qui ne s'attache pas toujours au plus grand fonds d'esprit, et encore moins à des connoissances également éminentes et éloignées de l'usage commun. Nous savions qu'après avoir été nommé évêque de la capitale d'une grande province qui se gouverne par des états, votre dignité, qui vous mettoit à la tête de ces états, vous avoit donné occa-

sion d'exercer souvent un genre d'éloquence peu connu parmi nous, et qui tient assez du caractère de l'éloquence grecque et romaine. Les orateurs françois, excepté les orateurs sacrés, ne traitent guères que des sujets particuliers, peu intéressans, souvent embarrassés de cent minuties importantes, souvent avilis par les noms mêmes des principaux personnages. Pour vous, Monsieur, vous aviez toujours en main dans vos discours publics les intérêts d'une grande province combinés avec ceux du Roi; vous étiez, si on ose le dire, une espèce de médiateur entre le souverain qui devoit être obéi, et les sujets qu'il falloit amener à une obéissance volontaire. De-là vous avez passé, Monsieur, à l'ambassade d'Espagne, où il a fallu employer une éloquence toute différente, qui consiste autant dans le silence que dans les discours. Les intérêts des potentats sont en si grand nombre, si souvent et si naturellement opposés les uns aux autres, qu'il est difficile que deux d'entr'eux, quoiqu'étroitement unis par les liens du sang, soient parfaitement d'accord ensemble sur tous les points, ou que leur accord subsiste long-temps. Les deux branches de la maison d'Autriche n'ont pas toujours été dans la même intelligence. L'une des deux maisons royales de Bourbon vous a chargé de ses affaires auprès de l'autre. La Renommée, quoique si curieuse, sur-tout des affaires de cette nature, quoi-

que si ingénieuse et même si hardie à deviner, ne nous a rien dit de ce qui s'est passé dans un intérieur où vous avez eu besoin de toute votre habileté; et cela même vous fait un mérite. Seulement nous voyons que l'Espagne, pour laquelle vous avez dû être le moins zélé, ne vous a laissé partir de chez elle que revêtu du titre de grand de la première classe, honneur qu'elle est bien éloignée de prodiguer.

Le grand cardinal de Richelieu, lorsqu'il forma une société de gens presque tous peu considérables par eux-mêmes, connus seulement par quelques talens de l'esprit, eût-il pu, même avec ce sublime génie qu'il possédoit, imaginer à quel point eux et leurs successeurs porteroient leur gloire par ces talens et par leur union? Eût-il osé se flatter que dans peu d'années les noms les plus célèbres de toute espèce ambitionneroient d'entrer dans la liste de son Académie; que dès qu'elle auroit perdu un cardinal de Rohan, il se trouveroit un autre prélat, tel que vous, Monsieur, prêt à le remplacer?

Le nom de Rohan seul fait naître de grandes idées. Dès qu'on l'entend, on est frappé d'une longue suite d'illustres aïeux, qui va se perdre glorieusement dans la nuit des siècles : on voit des héros dignes de ce nom par leurs actions, et d'autres héros dignes de ces prédécesseurs; on voit les plus hautes dignités accumulées, les alliances les

plus brillantes, et souvent le voisinage des trônes: mais en même temps il n'est que trop sûr que tous ces avantages naturels, si précieux aux yeux de tous les hommes, seroient des obstacles qu'auroit à combattre celui qui aspireroit au mérite réel des vertus, telle que la bonté, l'équité, l'humanité, la douceur des mœurs. Tous ces obstacles, dont la force n'est que trop connue par l'expérience, non-seulement M. le cardinal de Rohan, durant tout le cours de sa vie, les surmonta; mais il les changea eux-mêmes en moyens, et de pratiquer mieux les vertus qu'ils combattoient, et de rendre ces vertus plus aimables. Il est vrai, pour ne rien dissimuler, qu'il y étoit extrêmement aidé par l'extérieur du monde le plus heureux, et qui annonçoit le plus vivement et le plus agréablement tout ce qu'on avoit le plus d'intérêt de trouver en lui. On sait ce qu'on entend aujourd'hui, en parlant des grands, par le don de représenter. Quelques-uns d'entr'eux ne savent guère que représenter: mais lui, il représentoit et il étoit.

Dès son jeune âge, destiné à l'état ecclésiastique, il ne crut point que son nom, ni un usage assez établi chez ses pareils, pussent le dispenser de savoir par lui-même. Il fournit la longue et pénible carrière prescrite par les loix avec autant d'assiduité, d'application, de zèle, qu'un jeune homme obscur, animé d'une noble ambition, et

qui n'auroit pu compter que sur un mérite acquis. Aussi dès ces premiers temps se fit-il une grande réputation dans l'Université ; les dignités et les titres qui l'attendoient, pour ainsi dire, avec impatience, ne laissoient pas de venir le trouver selon un certain ordre.

Il étoit à l'âge de trente-un ans coadjuteur de M. le cardinal de Furstemberg, évêque et prince de Strasbourg, lorsqu'il survint dans cette Académie un de ces incidens qui en troublent quelquefois la paix, et fournissent quelque légère pâture à la malignité du public. Le principe général de ces espèces d'orages est la liberté de nos élections ; liberté qui ne nous en est pas cependant, ainsi qu'aux anciens Romains, moins nécessaire, ni moins précieuse. Ce fut en de pareilles circonstances que le coadjuteur de Strasbourg se montra, et calma tout : et je puis dire hardiment qu'il entra dans cette Académie par un bienfait. Avec quel redoublement et de joie et de reconnoissance ne lui fîmes-nous pas ensuite nos complimens sur le chapeau de cardinal, sur la charge de grand-aumônier de France ; dignités dont l'éclat rejaillissoit sur nous, et qui nous élevoient toujours nous-mêmes de plus en plus?

Nous savons assez en France ce que c'est que les affaires de la constitution. Ne fussent-elles que théologiques, elles seroient déja d'une extrême

difficulté : un grand nombre de gens d'esprit ont fait tous les efforts possibles pour découvrir quelques nouveaux rayons de lumière dans des ténèbres sacrées, et ils n'ont fait que s'y enfoncer davantage ; peut-être eût-il mieux valu les respecter d'un peu plus loin. Mais les passions humaines ne manquèrent pas de survenir, et de prendre part à tout, voilées avec toute l'industrie possible, d'autant plus difficiles à combattre, qu'il ne falloit pas laisser sentir qu'on les reconnût. Le Roi convoqua sur ce sujet des assemblées d'évêques, à la tête desquelles il mit M. le cardinal de Rohan. Que l'on réfléchisse un instant sur ce qu'exige une pareille place dans de pareilles conjonctures, et l'on jugera aussi-tôt qu'un prélat, avec peu de talens, peu de savoir, des lumières acquises dans le besoin, moment par moment, empruntées en si bon lieu que l'on voudra, eût paru bien vîte à tous les yeux tel qu'il étoit naturellement. J'atteste la Renommée sur ce qu'elle publia alors dans toute l'Europe à la gloire du prélat dont nous parlons. Il joignit même au mérite de grand homme d'état et de savant évêque, un autre mérite de surcroît, qu'il ne nous siéroit pas de passer sous silence, quoique réellement fort inférieur ; il fut quelquefois obligé de porter la parole au Roi à la tête du respectable corps qu'il présidoit, et il s'en acquitta en véritable académicien.

Il fut envoyé quatre fois à Rome par le Roi

pour des élections de souverains pontifes. Il n'y a certainement rien sur tout le reste de la terre qui ressemble à un conclave. Là sont renfermés, sous des loix très-étroites et très-gênantes, un certain nombre d'hommes du premier ordre et du premier mérite en différentes nations, qui n'ont tous que le même objet en vue, et tous différens intérêts par rapport à cet objet. La nation italienne est de beaucoup la plus nombreuse, très-spirituelle par une faveur constante de la nature, dressée par elle-même aux négociations, adroite à tendre des piéges subtils et imperceptibles, à pénétrer finement les apparences trompeuses qui couvrent le vrai, et même les secondes ou troisièmes apparences qui, pour plus de sûreté, couvrent encore les premières. M. le cardinal de Rohan ne fut que prudent, que circonspect, sans artifice et sans mystère, ouvertement zélé pour les intérêts de la religion et de la France; et il ne laissa pas de réussir et de s'attirer une extrême considération des Italiens les plus habiles. Des exemples pareils, un peu plus fréquens, rendroient peut-être au vrai plus de crédit qu'il n'en a aujourd'hui, ou du moins plus de hardiesse de se montrer.

Toute la partie du diocèse de Strasbourg située au-delà du Rhin, appartient en souveraineté à l'évêque qui en prend l'investiture de l'Empereur. D'un autre côté, l'évêché de Strasbourg est extrê-

mement mêlé de luthériens autorisés par des traités inviolables. M. le cardinal de Rohan avoit à soutenir le double personnage, et de prince souverain, et d'évêque catholique. Prince, il gouverna ses sujets avec toute l'autorité, toute la fermeté de prince, et en même temps avec toute la bonté, toute la douceur qu'un évêque doit à son troupeau; seulement il y joignit l'esprit de conquête si naturel aux princes, mais l'esprit de conquête chrétien. Il employa tous ses soins, mais ses soins uniquement, à ramener dans le sein de l'église ceux qui s'en étoient écartés : il étoit né avec de grands talens pour y réussir; et en effet le nombre des catholiques est sensiblement augmenté dans le diocèse de Strasbourg.

De cette augmentation, moins difficile à continuer qu'elle n'étoit à commencer, il en a laissé le soin à un neveu, son digne successeur, déja revêtu de ses plus hautes dignités. Quelle gloire pour nous, que le titre d'académicien n'ait pas été négligé dans une si noble et si brillante succession!

Après tout ce qui vient d'être dit, nous dédaignons presque de parler de la magnificence de cet illustre cardinal. La magnificence, considérée par rapport aux grands, est plutôt un grand défaut quand elle y manque, qu'un grand mérite quand elle s'y trouve. Son essence est d'être pompeuse et frappante; sa perfection seroit d'avoir quelque effet

utile et durable. Notre grand prélat l'a pratiquée de toutes les manières. Tantôt il a fait des présens rares à des souverains; tantôt il a répandu ses bienfaits dans les lieux de sa dépendance qui en avoient besoin; tantôt il a construit des palais superbes; tantôt il a doté, pour tous les siècles à venir, un assez grand nombre de filles indigentes. Dans toutes les fêtes où pouvoient entrer la justesse et l'élégance du goût françois, il n'a pas manqué de faire briller aux yeux des étrangers cet avantage, qui, quoiqu'assez superficiel en lui-même, n'est nullement indigne d'être bien ménagé.

Je sens, Messieurs, que je vous fais un portrait, et fort étendu, et peut-être peu vraisemblable à force de rassembler trop de différentes perfections; on m'accusera de cet esprit de flatterie qu'on se plaît à nous reprocher. Je vous demande encore un moment d'attention, et j'espère que je serai justifié.

Le Roi a dit: « C'est une vraie perte que celle du » cardinal de Rohan; il a bien servi l'état, il étoit » bon citoyen et grand seigneur; je n'ai jamais » été harangué par personne qui m'ait plu davan- » tage ».

Je crois n'avoir plus rien à dire sur le reproche de flatterie. J'ajouterai seulement que de cet éloge fait par le Roi, il en résulte un plus grand pour le Roi lui-même. Il sait connoître, il sait apprécier le mérite de ses sujets; et combien toutes les vertus,

tous les talens doivent-ils s'animer dans toute l'étendue de sa domination ! C'est-là ce qui nous intéresse le plus particulièrement : l'Europe entière retentit du reste de ses louanges ; et ce qui est le plus glorieux, et en même temps le plus touchant pour lui, on compare déja son règne à celui de Louis XIV.

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS
ET MODERNES.

A LUCIEN,

AUX

CHAMPS ÉLISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il est bien juste, qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur, dont on a tiré le plus de secours dans un livre, est le vrai héros de l'épître dédicatoire; c'est lui dont on peut publier les louanges avec sincérité, et qu'on doit choisir pour protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur votre plan; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un plan de mon imagination. J'ai

quelque lieu d'espérer que le dessein qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moi; et j'ose vous dire, que si par hasard mes dialogues avoient un peu de succès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puisqu'on verroit que cette idée est assez agréable pour n'avoir pas besoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond sur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai supprimé Pluton, Caron, Cerbère, et tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayiez épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, et à qui ils faisoient la cour! Mais après tout, puisque vous aviez inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous

vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez proposée. Tous vos dialogues renferment leur morale, et j'ai fait moraliser tous mes morts: autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles: de plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les morts sont gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience que de leur loisir; et on doit croire, pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence et plus de tranquillité, et ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs dialogues si courts, qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fussent de grands parleurs, et je suis entré

aisément dans votre pensée. Comme les morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, et par conséquent pour ne se parler presque jamais : car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité ; de même qu'il n'appartient qu'à des aveugles, qui ne voient pas le but où ils vont, de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les morts eussent changé de caractères, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens, on n'en sauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, et peut-être

aussi quelques-unes des aventures que vous leur attribuez ; mais je n'ai pas eu besoin de privilége. L'histoire me fournissoit assez de véritables morts, et d'aventures véritables, pour me dispenser d'emprunter aucuns secours de la fiction. Vous ne serez pas surpris que les morts parlent de ce qui s'est passé long-temps après eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connoissez la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits, et que vous savez qu'elle est aujourd'hui pour les lettres, ce que la Grèce étoit autrefois ; sur-tout votre illustre traducteur, qui vous a si bien fait parler notre langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos ouvrages le même goût que Rome et Athènes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre style comme ce grand homme le prit, et attraper dans ses expressions cette simplicité fine et

cet enjouement naïf, qui sont si propres pour le dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité ; je ne veux que celle d'avoir bien su qu'on ne peut imiter un plus excellent modèle que vous.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ.

Vous pouvez le savoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes, que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette inscription : *Alexandre-le-Grand avoit abattu ces murailles, mais la courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE.

Vous aviez donc grand'peur que les siècles à venir n'ignorassent quel métier vous aviez fait ?

PHRINÉ.

J'y avois excellé, et toutes les personnes extraor-

dinaires, dans quelques professions que ce puisse être, ont la folie des monumens et des inscriptions.

ALEXANDRE.

Il est vrai que Rhodope l'avoit déja eu avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuses pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied; et je me souviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines mortes françoises, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces ombres se mirent à pleurer, en disant que dans les pays et dans les siècles où elles venoient de vivre, les belles ne faisoient plus d'assez grandes fortunes pour élever des pyramides.

PHRINÉ.

Mais moi, j'avois cet avantage par-dessus Rhodope, qu'en rétablissant les murailles de Thèbes, je me mettois en parallèle avec vous, qui aviez été le plus grand conquérant du monde, et que je faisois voir que ma beauté avoit pu réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALEXANDRE.

Voilà deux choses, qui assurément n'étoient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRINÉ.

Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir desolé la meilleure partie de l'univers? Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque ville que vous avez ruinée! il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALEXANDRE.

Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illustre conquerant.

PHRINÉ.

Et moi, une aimable conquerante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, et la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les belles sont de tout païs, et les rois mêmes ni les conquerans n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi; cependant vous ne pûtes, ni l'un ni l'autre, inspirer aucune crainte à l'orateur Demosthène, qui ne fit, pendant toute sa vie, que haranguer contre vous deux: et une autre Phriné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une cause fort importante, son avocat, qui avoit epuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui arracher un grand voile qui la couvroit en partie; et aussi-tôt, à la vue des beautés qui parurent, les

juges qui étoient prêts à la condamner, changèrent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un orateur, et que les attraits d'une belle personne corrompirent en un moment tout le sévère aréopage.

ALEXANDRE.

Quoique vous ayiez appellé encore une Phriné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grande pitié, si......

PHRINÉ.

Je sais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est un bel étalage. Cependant, si je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; si je donnois à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même la part qui leur en est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guère? Mais une belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes; elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avez été bien persuadée. Mais pensez-vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

PHRINÉ.

Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie femme; mais vous avez outré aussi celui de grand homme. Vous et moi, nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, et il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce, les isles voisines, et peut-être encore quelque petite partie de l'Asie mineure, et vous en composer un état, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable: mais de courir toujours sans savoir où, de prendre toujours des villes, sans savoir pourquoi, et d'exécuter toujours, sans avoir aucun dessein; c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALEXANDRE.

Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRINÉ.

Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement

de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux jeux olympiques?

MILON.

Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, et l'honneur s'en répandit jusques sur la ville de Crotone ma patrie, d'où sont sortis une infinité de braves athlètes. Au contraire, ta ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses habitans, qui avoient banni les coqs, de peur d'en être éveillés, et qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

SMINDIRIDE.

Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup?

MILON.

Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de roses dont ton lit étoit semé, il y en avoit eu une sous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMINDIRIDE.

Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse; mais pourquoi te paroît-elle si étrange?

MILON.

Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMINDIRIDE.

Quoi! n'as-tu jamais vu quelqu'amant, qui étant comblé des faveurs d'une maîtresse à qui il a rendu des services signalés, soit troublé dans la possession de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la reconnoissance n'agisse dans le cœur de la belle, plus que l'inclination?

MILON.

Non, je n'en ai jamais vu. Mais quand cela seroit?

SMINDIRIDE.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque

conquérant, qui, au retour d'une expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la fortune y auroit eu plus de part que sa valeur, ni sa conduite, et que ses desseins auroient réussi sur des mesures fausses et mal prises?

MILON.

Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMINDIRIDE.

Que cet amant et ce conquérant, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauroient dormir, s'il y en a une seule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des lits de roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie; cependant le pli d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MILON.

Je ne suis pas fort savant sur ces matières-là; mais il me semble que toi, et l'amant et le conquérant que tu supposes, et tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats?

SMINDIRIDE.

Ah! Milon, les gens d'esprit ne sont pas des

Crotoniates comme toi ; mais ce sont des Sibarites encore plus raffinés que je n'étois.

MILON.

Je vois bien ce que c'est. Les gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut, et ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agrémens pour eux, et sur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raison.

SMINDIRIDE.

Ce n'est point du tout cela. Les gens d'esprit n'ont point plus de plaisir qu'il ne leur en faut.

MILON.

Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats?

SMINDIRIDE.

Voilà le malheur. La délicatesse est tout-à-fait digne des hommes ; elle n'est produite que par les bonnes qualités et de l'esprit et du cœur : on se sait bon gré d'en avoir ; on tâche à en acquérir, quand on n'en a pas. Cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop ; elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre ! leur condition naturelle

leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HÉLAS ! ma pauvre Stratonice, que je suis malheureuse ! Vous savez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité si exacte à mon premier mari, que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pu être à couvert de la médisance. Il a plu à un poëte, nommé Virgile, de changer une prude aussi sévère que moi, en une jeune coquette, qui se laisse charmer de la bonne mine d'un étranger, dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon histoire est renversée. A la vérité, le bûcher où je fus consumée m'est demeuré; mais devinez pourquoi je m'y jette. Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage; c'est que je suis au désespoir de ce que cet étranger m'abandonne.

STRATONICE.

De bonne foi, cela peut avoir des conséquences très-dangereuses. Il n'y aura plus guère de femmes

qui veuillent se brûler par fidelité conjugale, si après leur mort un poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t-il démelé dans votre vie quelqu'intrigue que vous esperiez qui ne seroit pas connue. Que sait-on? je ne voudrois pas répondre de vous sur la foi de votre bûcher.

DIDON.

Si la galanterie que Virgile m'attribue avoit quelque vraisemblance, je consentirois que l'on me soupçonnât; mais il me donne pour amant, Enée, un homme qui étoit mort trois cent ans avant que je fusse au monde.

STRATONICE.

Ce que vous dites-là est quelque chose. Cependant Enée et vous, vous paroissiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des pays etrangers; il etoit veuf, vous etiez veuve: voilà bien des rapports. Il est vrai que vous êtes née trois cent ans après lui; mais Virgile a vu tant de raisons pour vous assortir ensemble, qu'il a cru que les trois cent années qui vous separoient n'étoient pas une affaire.

DIDON.

Quel raisonnement est-ce-là ? Quoi ! trois cent ans ne sont pas toujours trois cent ans ; et malgré cet obstacle, deux personnes peuvent se rencontrer et s'aimer ?

STRATONICE.

Oh ! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il étoit homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux, il ne faut pas juger sur l'apparence, et que tous ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

DIDON.

J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau mystère dans ses ouvrages.

STRATONICE.

Mais quoi ! vous a-t-il tournée en ridicule ? vous a-t-il fait dire des choses impertinentes ?

DIDON.

Rien moins. Il m'a récité ici son poëme, et tout le morceau où il me fait paroître est assurément divin, à la médisance près. J'y suis belle ; j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue ; et si Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéïde pour femme de bien, l'Enéïde y perdroit beaucoup.

STRATONICE.

STRATONICE.

De quoi vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur ! Mais en récompense, on vous donne de la beauté et de l'esprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DIDON.

Quelle consolation !

STRATONICE.

Je ne sais comment vous êtes faite ; mais la plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un peintre, qui étoit à la cour du roi de Syrie mon mari, fut mal content de moi : et pour se venger, il me peignit entre les bras d'un soldat. Il exposa son tableau, et prit aussi-tôt la fuite. Mes sujets, zélés pour ma gloire, vouloient brûler ce tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien, et avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnoit ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, et fit revenir le peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DIDON.

Cela seroit bon, si le premier mérite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRATONICE.

Je ne décide point quel est ce premier mérite: mais dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle?* la seconde, *a-t-elle de l'esprit?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

DIALOGUE IV.

ANACRÉON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais cru qu'un faiseur de chansonnettes eût osé se comparer à un philosophe d'une aussi grande réputation que moi.

ANACRÉON.

Vous faites sonner bien haut le nom de philosophe: mais moi, avec mes chansonnettes, je n'ai pas laissé d'être appellé le sage Anacréon; et il me semble que le titre de philosophe ne vaut pas celui de sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne songeoient pas trop bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter ?

ANACRÉON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux ; et la merveille est qu'on m'a donné le nom de sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les questions épineuses de la dialectique ? Combien avez-vous composé de gros volumes sur des matières obscures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même ?

ARISTOTE.

J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, et qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre luth et votre bouteille, que les plus grands hommes n'en ont acquis par leurs veilles et par leurs travaux.

ANACRÉON.

Vous prétendez railler ; mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire et de chanter comme j'ai chanté et comme j'ai bu, que de philosopher

comme vous avez philosophé. Pour chanter et pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendroit : enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à régler chez soi; et quoiqu'il n'y ait pas grande dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guérir, ni de l'ambition, ni de l'avarice : on se fait une entrée agréable à la cour du grand Alexandre; on s'attire des présens de cinq cent mille écus, que l'on n'emploie pas entièrement en expériences de physique, selon l'intention du donateur; et en un mot, cette sorte de philosophie mène à des choses assez opposées à la philosophie.

ARISTOTE.

Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médisances de moi : mais après tout, l'homme n'est homme que par la raison, et rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la nature, et à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propose.

ANACRÉON.

Voilà comme les hommes renversent l'usage de tout. La philosophie est en elle-même une chose

admirable, et qui leur peut être fort utile : mais parce qu'elle les incommoderoit, si elle se mêloit de leurs affaires, et si elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le ciel arranger des planètes, et en mesurer les mouvemens ; ou bien ils la promènent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin, ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant, comme ils veulent être philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, et ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des causes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANACRÉON.

La philosophie n'a affaire qu'aux hommes, et nullement au reste de l'univers. L'astronome pense aux astres, le physicien pense à la nature, et le philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure ? helas ! presque personne. On a donc dispensé les philosophes d'être philosophes, et on s'est contenté qu'ils fussent astronomes ou physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les spéculations ; mais je suis sûr qu'il y a moins de philosophie dans beaucoup de livres qui font profession d'en parler, que

dans quelques-unes de ces chansonnettes que vous méprisez tant : dans celle-ci, par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or ;
La mort me rendant visite,
Je la renvoierois bien vîte,
En lui donnant mon trésor.
Mais si la parque sévère
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire ;
L'amour et la bonne chère
Partageront mon souci.

ARISTOTE.

Si vous ne voulez appeller philosophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes ouvrages de morale des choses qui valent bien votre chanson : car enfin, cette obscurité qu'on m'a reprochée, et qui se trouve peut-être dans quelques-uns de mes livres, ne se trouvent nullement dans ce que j'ai écrit sur cette matière ; et tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des passions.

ANACRÉON.

Quel abus ! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent

volontiers à la philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir; et ils ont trouvé le secret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richesses, et des poltrons qui se battent sur la définition du magnanime?

DIALOGUE V.

HOMERE, ÉSOPE.

HOMERE.

EN vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayiez beaucoup d'art, pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

ÉSOPE.

Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

HOMERE.

Moi? je ne m'en suis jamais piqué.

ÉSOPE.

Quoi ! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages ?

HOMERE.

Hélas ! point du tout.

ÉSOPE.

Cependant, tous les savans de mon temps le disoient ; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odissée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale, et des mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique : mais après cela, ils convenoient que vous aviez tout su, et tout dit à qui le comprenoit bien.

HOMERE.

Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées, en attendant l'évènement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

ÉSOPE.

Il falloit que vous fussiez bien hardi, pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poëmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre?

HOMERE.

Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

ÉSOPE.

Quoi! ces dieux qui s'estropient les uns les autres; ce foudroyant Jupiter qui, dans une assemblée de divinités, menace l'auguste Junon de la battre; ce Mars, qui étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter); tout cela eût été bon sans allégorie?

HOMERE.

Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai; détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, sans contenir aucune vérité. Ainsi, le vrai a besoin d'emprunter la figure du

faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain : mais le faux y entre bien sous sa propre figure ; car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus : quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, et auroient laissé là l'allégorie ; et en effet, vous devez savoir que mes dieux, tels qu'ils sont, et tous mystères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

ÉSOPE.

Cela me fait trembler ; je crains furieusement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues.

HOMERE.

Voilà une plaisante peur.

ESOPE.

Hé quoi, si l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler.

HOMERE.

Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes

veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHÉNAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUISQUE vous voulez savoir mon aventure, la voici. L'empereur sous qui je vivois, voulut se marier; et pour mieux choisir une impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté et d'un agrément à prétendre au trône, se trouvassent à Constantinople. Dieu sait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, et je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs, et un air assez agréable et assez fin, je ne pusse disputer l'empire. Le jour que se tint l'assemblée de tant de jolies prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiette les visages les unes des autres; et je remarquai avec plaisir que mes rivales me regardoient d'assez mauvais œil. L'empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de belles sans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien, et ils l'arrêtèrent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois

souhaiter, *les femmes sont bien dangereuses, elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit, et que j'étois impératrice; et dans le trouble d'espérance et de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompense, Seigneur, les femmes peuvent faire et ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

ATHÉNAIS.

Il falloit que cet empereur-là fût d'un caractère bien étrange, pour craindre tant l'esprit, et qu'il ne s'y connût guère, pour croire que votre réponse en marquât beaucoup; car franchement, elle n'est pas trop bonne, et vous n'avez pas grand'-chose à vous reprocher.

ICASIE.

Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a faite impératrice; et moi la seule apparence de l'esprit m'a empêchée de l'être. Vous saviez même encore la philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit; et avec tout cela, vous ne laissâtes pas d'épouser Théodose le jeune.

ATHÉNAIS.

Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'eusse eu grand'peur. Mon père, après

avoir fait de moi une fille fort savante et fort spirituelle, me déshérita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science et mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune, et à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je vois présentement que je courois un grand hasard, et qu'il n'étoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien, et avec la seule philosophie en partage.

ICASIE.

Non, assurément; mais par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il seroit assez plaisant que dans une occasion pareille à celle où je me trouvai, quelqu'autre qui sauroit mon histoire, et qui voudroit en profiter, eût la finesse de ne laisser point voir d'esprit, et qu'on se moquât d'elle.

ATHÉNAIS.

Je ne voudrois pas répondre que cela lui réussît, si elle avoit un dessein; mais bien souvent, on fait par hasard les plus heureuses sottises du monde. N'avez-vous pas oui parler d'un peintre qui avoit si bien peint des grappes de raisin, que des oiseaux s'y trompèrent, et les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raisins étoient portés dans le tableau par un petit paysan: on disoit au peintre, qu'à la vérité il falloit qu'ils fussent bien faits, puisqu'ils attiroient les oiseaux;

mais qu'il falloit aussi que le petit paysan fût bien mal fait, puisque les oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant, si le peintre ne se fût pas oublié dans le petit paysan, les raisins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

ICASIE.

En vérité, quoiqu'on fasse dans le monde, on ne sait ce que l'on fait; et après l'aventure de ce peintre, on doit trembler, même dans les affaires où l'on se conduit bien, et craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS AVEC DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUI, je fus bel esprit dans mon siècle, et je fis auprès des princes une fortune assez considerable.

AUGUSTE.

Vous composâtes donc bien des ouvrages pour eux?

P. ARETIN.

Point du tout. J'avois pension de tous les princes de l'Europe, et cela n'eût pas pu être, si je me

fusse amusé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres : quand les uns battoient, les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AUGUSTE.

Que faisiez-vous donc ?

P. ARETIN.

Je faisois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un panégyrique, mais il entroient bien tous dans une satyre. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'empereur Charles V, dont assurément vous avez entendu parler ici-bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les côtes d'Afrique, m'envoya aussi-tôt une assez belle chaîne d'or. Je la reçus, et la regardant tristement : *Ah ! c'est-là bien peu de chose*, m'écriai-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

AUGUSTE.

Vous aviez trouvé-là une nouvelle manière de tirer de l'argent des princes.

P. ARETIN.

N'avois-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un

revenu

revenu sur les sottises d'autrui ! c'est un bon fonds, et qui rapporte toujours bien.

AUGUSTE.

Quoique vous en puissiez dire, le métier de louer est plus sûr, et par conséquent meilleur.

P. ARETIN.

Que voulez-vous ? je n'étois pas assez imprudent pour louer.

AUGUSTE.

Et vous l'étiez bien assez pour faire des satyres sur les têtes couronnées.

P. ARETIN.

Ce n'est pas la même chose. Pour faire des satyres, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait ; mais pour donner de certaines louanges fades et outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux mêmes à qui on les donne, et les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les dieux, et que c'étoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la terre ; ou si vous vous feriez dieu marin, en épousant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance ; ou enfin, si vous voudriez vous loger dans le ciel auprès du scorpion, qui tenoit la place de deux

signes, et qui, en votre considération, se seroit mis plus à l'étroit ?

AUGUSTE.

Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur : on aide à la lettre, et la pudeur de ceux qui les donnent est bien soulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; et comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. ARETIN.

Vous espériez donc sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une nymphe de la mer, ou que vous auriez un appartement dans le zodiaque ?

AUGUSTE.

Non, non. De ces sortes de louanges-là, on en rabat quelque chose, pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable ; mais à la vérité on n'en rabat guère, et on se fait à soi-même une bonne composition. Enfin, de quelque manière outrée qu'on soit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on est au-dessus de toutes les louanges ordinaires, et que par son mérite, on a réduit ceux qui louoient à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. ARETIN.

Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les louanges dans tous les excès; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, selon toute votre cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'opposer à vous; mais qu'aussitôt que vous aviez fait quelqu'action de douceur, les choses changeoient de face, et qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare et inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux depens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, et que vous ne m'eussiez dit : *Choisissez de la sévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un héros, mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

AUGUSTE.

Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de si près? Il est avantageux aux grands que toutes les matières soient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être loués; et

s'ils le sont sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. ARETIN.

Mais quoi, ne vous venoit-il jamais aucun scrupule sur tous les éloges dont on vous accabloit? Etoit-il besoin de raffiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang? Les louanges ne distinguent point les princes: on n'en donne pas plus aux héros qu'aux autres; mais la postérité distingue les louanges qu'on a données à différens princes. Elle confirme les unes, et déclare les autres de viles flatteries.

AUGUSTE.

Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puisqu'il est sûr que la postérité les a ratifiées par son jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle; car elle s'est tellement accoutumée à me regarder comme le modèle des princes, qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant, et souvent la comparaison me fait tort.

P. ARETIN.

Consolez-vous, on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la manière dont tous les morts qui viennent ici parlent de Louis XIV, qui règne aujourd'hui en France, c'est lui qu'on regardera désor-

mais comme le modèle des princes, et je prévois qu'à l'avenir, on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand roi.

AUGUSTE.

Hé bien, ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte, l'écouteront avec plaisir?

P. ARETIN.

Cela pourra être. On est si avide de louanges, qu'on les a dispensées et de la justesse, et de la vérité, et de tous les assaisonnemens qu'elles devroient avoir.

AUGUSTE.

Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner?

P. ARETIN.

Tous ceux qui en donneroient sans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'assemblée des plus gens de bien, qui, dans les champs Elisées, sont séparés d'avec les autres? C'est que Caton étoit mort; et Virgile, qui n'espéroit rien ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul vers, et a borné son éloge

à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles au commencement de ses georgiques ? Il avoit pension de vous.

AUGUSTE.

J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges ?

P. ARETIN.

J'en suis fâché. Que ne faisiez-vous ce qu'a fait un de vos successeurs, qui, aussi-tôt qu'il fut parvenu à l'empire, défendit, par un édit exprès, que l'on composât jamais de vers pour lui ?

AUGUSTE.

Hélas ! il avoit plus de raison que moi. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL est vrai que dans les passions que nous avons eues toutes deux, les muses ont été de la partie, et y ont mis beaucoup d'agrément : mais il y a cett différence, que c'étoit vous qui chantiez vos amans et moi j'étois chantée par le mien.

SAPHO.

Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAURE.

Je n'en suis pas surprise, car je sais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayiez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous sentiez pour eux, et que vous ayiez en quelque manière attaqué leur cœur par vos poësies. Le personnage d'une femme n'est que de se défendre.

SAPHO.

Entre nous, j'en étois un peu fâchée; c'est une injustice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui est bien plus aisé que celui de se défendre.

LAURE.

Ne nous plaignons point; notre parti a ses avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne sont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que si les hommes nous atta-

quent, ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir, par tant de douces attaques, si long-temps continuées, et redoublées si souvent, combien ils estiment la conquête de votre cœur?

SAPHO.

Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques? Ils en voient le succès avec plaisir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; et nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

LAURE.

Mais enfin, quoiqu'après tous leurs soins, ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grace, en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, et ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO.

Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toujours une espèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés, que celui de triompher de la per-

sonne qui les aime; et les amans heureux ne sont heureux, que parce qu'ils sont conquérans.

LAURE.

Quoi! auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes?

SAPHO.

Eh! quel besoin y a-t-il que les uns attaquent, et que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part et d'autre autant que le cœur en dira.

LAURE.

Oh! les choses iroient trop vîte, et l'amour est un commerce si agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que seroit-ce, si l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit? Que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent, quand on se reproche de n'avoir pas assez plu, tous ces empressemens avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaisirs et de peine qu'on appelle amour? Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPHO.

He bien, s'il faut que l'amour soit une espèce de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à se tenir sur la défensive. Aussi-bien, ne

m'avez-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse? A ce compte, elles attaqueroient mieux.

LAURE.

Oui, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si foible, qu'il se rende d'abord, ni si fort, qu'il ne se rende jamais. C'est-là notre caractère, et ce ne seroit peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matière qu'on voudra, on trouve au bout du compte que les choses sont bien comme elles sont, et que la réforme qu'on prétendroit y apporter gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir? Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'en-

tretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiez cette vertu si *naïve* (1), dont les *allures* étoient si naturelles, et qui n'avoient point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

SOCRATE.

Je suis bien aise de voir un mort qui me paroît avoir été philosophe : mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici personne (car on me laisse assez seul, et il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

MONTAIGNE.

Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SOCRATE.

J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire ? il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler, et je m'attendois bien à

(1) Termes de Montaigne.

savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnoit tant de probité et de droiture.

SOCRATE.

Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi! les hommes d'à-présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité?

MONTAIGNE.

Je crois que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familièrement; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

SOCRATE.

Cela se peut-il? Il me semble que de mon temps les choses alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin, elles prendroient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Eh! les hommes font-ils des expériences? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

SOCRATE.

Mais quoi, ne fait-on point d'expérience? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

MONTAIGNE.

Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, par-tout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

SOCRATE.

Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui?

MONTAIGNE.

Ah! Socrate, je savois bien que vous aviez une manière particulière de raisonner, et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit; et c'est ce que vous appelliez être la sage-femme de leurs pensées, et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois: cependant, je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames vigoureuses et roides de l'anti-

quité, des Aristide, des Phocion, des Périclès, ni enfin des Socrate.

SOCRATE.

A quoi tient-il ? Est-ce que la nature s'est épuisée, et qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames ? Et pourquoi se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré ; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénérassent?

MONTAIGNE.

C'est un point de fait ; ils dégénèrent. Il semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit su faire, si elle avoit voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avez assez de négligence.

SOCRATE.

Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière ; l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour

abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient; et à présent, notre postérité nous estime plus que nous ne méritons : mais et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal; et je crois que le spectacle du monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

MONTAIGNE.

J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, et que les siècles différens avoient leurs différens caractères, comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siecles savans, et d'autres qui sont ignorans? n'en voit-on pas de naïfs, et d'autres qui sont plus raffinés? n'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers?

SOCRATE.

Il est vrai.

MONTAIGNE.

Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des siècles plus vertueux, et d'autres plus méchans?

SOCRATE.

Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossiereté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins

d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont-là que les dehors de l'homme, et tout cela change : mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu et de droiture.

MONTAIGNE.

Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

SOCRATE.

Tout au plus il y auroit quelqu'inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

DIALOGUE

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

Qu'avez-vous? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la manière dont nous sommes morts l'un et l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette dernière action plus philosophe que lui.

M. D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardi d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fût-ce pas quelque chose de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, et de se tuer lui-même, pour expirer avec la liberté de sa patrie, et pour ne pas tomber entre les mains d'un vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné?

ADRIEN.

Oh! si vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premièrement, il y avoit si long-temps qu'il s'y pré-

paroit, et il s'y étoit préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troisièmement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur, que s'étant couché, et ne trouvant point son épée sous le chevet de son lit (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là), il appella pour la demander un de ses esclaves, et lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents : ce qui est si vrai, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. D'AUTRICHE.

J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique.

ADRIEN.

Vous ne sauriez croire quel bruit il fit sur cette épée ôtée, et combien il reprocha à son fils et à ses domestiques, qu'ils le vouloient livrer à César, pieds et poings liés. Enfin, il les gronda tous de telle sorte, qu'il fallut qu'ils sortissent de la chambre, et le laissassent se tuer.

M. D'AUTRICHE.

Véritablement les choses pouvoient se passer

d'une manière un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort : il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut ; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, étoient prises si juste, qu'il ne pouvoit plus attendre, et il ne se fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

ADRIEN.

Vous dites vrai, et je vois que vous vous connoissez en morts généreuses.

M. D'AUTRICHE.

Cependant, on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton, et que l'on se fut retiré, il s'endormit et ronfla. Cela seroit assez beau.

ADRIEN.

Et le croyez-vous ? Il venoit de quereller tout le monde, et de battre ses valets : on ne dort pas si aisément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'esclave, lui faisoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir ; car il ne put supporter la douleur qu'il y sentoit, et il se la fit bander par un médecin, quoiqu'il fût sur le point de se tuer. Enfin, depuis qu'on lui eut apporté son épée jusqu'à minuit, il lut deux fois le dialogue de Platon. Or, je prouverois bien, par

un grand soupé qu'il donna le soir à tous ses amis; par une promenade qu'il fit ensuite, et par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eût laissé seul dans sa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard : d'ailleurs, le dialogue qu'il lut deux fois est très-long; et par conséquent, s'il dormit, il ne dormit guère. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de sa chambre.

M. D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans votre lit tout uniment, et d'une manière qui n'a rien de remarquable.

ADRIEN.

Quoi! n'est-ce rien de remarquable que ces vers que je fis presque en expirant?

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas?
Tu pars seulette et tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse : mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle ; et c'est en quoi je prétends que ma philosophie alla plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fièrement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'AUTRICHE.

Oui, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre ; mais, par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits vers, en quoi consiste toute la beauté.

ADRIEN.

Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi, ce n'est peut-être pas au fond si grand'chose ; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'histoire, et il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, et se trouve en état de faire des tours badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton ; mais cela n'a rien qui frappe, et l'histoire n'en tient presque pas compte.

M. D'AUTRICHE.

Hélas ! rien n'est plus vrai que ce que vous dites ;

et moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétends plus belle que la vôtre, et qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entière; mais telle qu'elle est, elle est au-dessus de la vôtre, qui est au-dessus de celle de Caton.

ADRIEN.

Comment! que voulez-vous dire?

M. D'AUTRICHE.

J'étois fille d'un empereur : je fus fiancée à un fils de roi, et ce prince, après la mort de son père, me renvoya chez le mien, malgré la promesse solemnelle qu'il avoit faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au fils d'un autre roi; et comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaisseau fut battu d'une furieuse tempête qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me composai moi-même cette épitaphe :

Ci gist Margot, la gentil' damoiselle,
Qu'a deux maris, et encore est pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas, mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette espèce de mort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

ADRIEN.

Quoi ! vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort ?

M. D'AUTRICHE.

Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant ; et je suis sûre que vous vous fîtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attends un naufrage à tous momens, sans m'épouvanter, et je compose de sang-froid mon épitaphe : cela est fort extraordinaire ; et s'il n'y avoit rien qui adoucît cette histoire, on auroit raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'eusse agi que par fanfaronnade. Mais en même temps, je suis une pauvre fille deux fois fiancée, et qui ai pourtant le malheur de mourir fille ; je marque le regret que j'en ai, et cela met dans mon histoire toute la vraisemblance dont elle a besoin. Vos vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire ; ce n'est qu'un galimathias composé de petits termes folâtres : mais les miens ont un sens fort clair, et dont on se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

ADRIEN.

En vérité, je n'eusse jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité eût dû vous être si glorieux.

M. D'AUTRICHE.

Plaisantez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, si elle peut s'appeller ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton et sur la vôtre. Vous aviez tant fait les philosophes l'un et l'autre pendant votre vie, que vous vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort; et s'il vous eût été permis de la craindre, je ne sais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, et de pousser des cris jusqu'au ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en estimât moins; cependant, je demeurai assez tranquille pour faire mon épitaphe.

ADRIEN.

Entre nous, l'épitaphe ne fut-elle point faite sur la terre?

M. D'AUTRICHE.

Ah! cette chicane-là est de mauvaise grace: je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos vers.

ADRIEN.

Je me rends donc de bonne foi, et j'avoue que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

Vous m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi! le sang circule dans le corps? les veines le portent des extrémités au cœur, et il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités ?

HERVÉ.

J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien, nous autres médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, et on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur !

HERVÉ.

Je le prétends ainsi, et même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'anatomie. De-

puis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre médecine moderne doit avoir d'avantage sur la vôtre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, et le corps humain ne vous étoit seulement pas connu.

ERASISTRATE.

J'avoue que les modernes sont meilleurs physiciens que nous; ils connoissent mieux la nature: mais ils ne sont pas meilleurs médecins; nous guérissions les malades aussi-bien qu'ils les guérissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, et à vous tout le premier, le prince Antiochus à guérir de sa fièvre quarte. Vous savez comme je m'y pris, et comme je découvris par son pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle reine, et que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile et aussi considérable que celle-là, sans savoir que le sang circulât; et je crois qu'avec tout le secours que cette connoissance eût pu vous donner, vous eussiez été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réservoirs; ce qu'il

y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HERVÉ.

Il n'est pas toujours question du cœur, et tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mère, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de savoir que le sang circule, vous n'ayiez laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ERASISTRATE.

Quoi ! vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles ?

HERVÉ.

Assurément.

ERASISTRATE.

Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu ?

HERVÉ.

Oh ! s'ils meurent, c'est leur faute ; ce n'est plus celle des médecins.

ERASISTRATE.

Mais cette circulation du sang, ces conduits,

ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HERVÉ.

On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis peu; mais il est impossible qu'avec le temps on n'en voie de grands effets.

ERASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine mesure de connoissances utiles, que les hommes ont eu de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, et qu'ils ne passeront guère, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir; car ils étoient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu-à-peu, et dans de longues suites d'années.

HERVÉ.

Il seroit étrange, qu'en connoissant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuseroit-on à perfectionner la science du corps humain? Il vaudroit mieux laisser-là tout.

ERASISTRATE.

On y perdroit des connoissances fort agréables:

mais pour ce qui est de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le ciel, est bien la même chose. La nature veut que dans de certains temps, les hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point: mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe; on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

COSME II DE MÉDICIS, BÉRÉNICE.

C. DE MÉDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques savans, qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous saurez que Galilée, qui étoit mon mathématicien, avoit découvert de certaines planètes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'astres de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît presque plus sous ce nom-là, et qu'on les appelle simplement satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit présentement bien méchant et bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE.

Sans doute, je n'ai guère vu d'effets plus remarquables de sa malignité.

C. DE MÉDICIS.

Vous en parlez bien à votre aise, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sais quelle guerre. Il revint, ayant défait ses ennemis; vous consacrâtes

vos cheveux dans un temple de Vénus, et le lendemain, un mathématicien les fit disparoître, et publia qu'ils avoient été changés en une constellation, qu'il appella *la chevelure de Bérénice.* Faire passer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un prince à de nouvelles planètes. Cependant votre chevelure a réussi, et ces pauvres astres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉRÉNICE.

Si je pouvois vous donner ma chevelure céleste, je vous la donnerois pour vous consoler, et même je serois assez généreuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce présent-là.

C. DE MÉDICIS.

Il seroit pourtant considérable, et je voudrois que mon nom fût aussi assuré de vivre que le vôtre.

BÉRÉNICE.

Hélas ! quand toutes les constellations porteroient mon nom, en serois-je mieux ? Ils seroient là haut dans le ciel, et moi, je n'en serois pas moins ici bas. Les hommes sont plaisans ; ils ne peuvent se dérober à la mort, et ils tâchent à lui dérober deux ou trois syllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de

lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux et leurs noms?

C. DE MÉDICIS.

Je ne suis point de votre avis : on ne meurt que le moins qu'il est possible, et tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie par un marbre où l'on est représenté, par des pierres que l'on a élevées les unes sur les autres, par son tombeau même. On se noie, et on s'accroche à tout cela.

BÉRÉNICE.

Oüi, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attacherez-vous votre immortalité ? Une ville, un empire même ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MÉDICIS.

Ce n'est pas une mauvaise invention que de donner son nom à des astres; ils demeurent toujours.

BÉRÉNICE.

Encore de la manière dont j'en entends parler, les astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, et d'anciens qui s'en vont; et vous verrez qu'à la longue, il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos

noms,

noms, c'est une mort, pour ainsi dire, grammaticale; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux savans. Il y a quelque temps que je vis ici bas des morts qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai; je demandai qui ils étoient, et on me répondit que l'un étoit le grand Constantin, et l'autre un Empereur barbare. Ils disputoient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit été empereur de Constantinople; et le barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois mers, sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, et sur la Propontide. L'autre répliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois mers; à la mer Noire, au Détroit, et à la mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople et de Stamboul étonna Constantin; mais après qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pu reconnoître, à cause du changement des noms. « Hélas! s'écria-t-il, « j'eusse aussi bien fait de laisser à » Constantinople son premier nom de Byzance. » Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? Il y tire bien à sa fin. »

C. DE MÉDICIS.

De bonne foi, vous me consolez un peu, et je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pu nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.

DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

Assurément ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi-tôt la mer pour aller épouser Louis XII, et vous saisir du trône que je laissois vuide. Mais vous n'en jouîtes guère, et je fus vengée de vous par votre jeunesse même et par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du roi, et le consoloient trop aisément de ma perte, car elles hâtèrent sa mort, et vous empêchèrent d'être long-tems reine.

M. D'ANGLETERRE.

Il est vrai que la royauté ne fit que se montrer à moi, et disparut en moins de rien.

A. DE BRETAGNE.

Et après celà vous devîntes duchesse de Suffolk? C'étoit une belle chûte. Pour moi, grace au ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, et j'épousai son successeur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

M. D'ANGLETERRE.

M'en croiriez-vous; si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRETAGNE.

Non; je conçois trop bien ce que c'est que d'être duchesse de Suffolk, après qu'on a été reine de France.

M. D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le duc de Suffolk.

A. DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'ANGLETERRE.

Oui, pourvu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé. Si j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que

duchesse ; et je retournai bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de reine.

A. DE BRETAGNE.

Aviez-vous les sentimens si peu élevés ?

M. D'ANGLETERRE.

J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés, tranquilles, et leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquérir ; mais la nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là ? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, et ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit pas besoin.

A. DE BRETAGNE.

Qui vous a dit que les hommes aient inventé l'ambition ? La nature n'inspire pas moins les desirs de l'élévation et du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'ANGLETERRE.

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère : elle est inquiette, pleine de projets chimériques ; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accom-

plis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRETAGNE.

Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'ANGLETERRE.

Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, et qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition; ou, s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de gens : et par conséquent ce n'est point la nature qui les propose aux hommes, car ses faveurs sont toujours très-générales. Voyez l'amour, il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il semble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un roi qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut guère s'assurer d'un cœur : il ne sait si on ne fait pas pour son rang, tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples et les plus doux.

A. DE BRETAGNE.

Vous ne rendez pas les rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontés non-seulement suivies, mais prévenues, une infinité de

fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet : en vérité on se console de ne pas savoir tout-à-fait au juste si on est aimé pour son rang ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flatte, et ceux qui règnent sont exceptés si avantageusement de la condition des autres hommes, que, quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensés du reste.

M. D'ANGLETERRE.

Ah ! jugez de la perte qu'ils font, par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples et communs, lorsqu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici, l'autre jour, une princesse de mon sang, qui a régné en Angleterre, et fort long-temps, et fort heureusement, et sans mari. Elle donnoit une première audience à des ambassadeurs hollandois, qui avoient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, et leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à-peu-près ce qu'il

disoit ; car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des ambassadeurs ; et aussi-tôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent, avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande reine, et se défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas : *Ah ! voilà une femme bien faite*, et avoit ajouté quelque expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que, quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent fort considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur et de royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les hommes. Il ne suffit pas que

les plaisirs touchent avec douceur ; on veut qu'ils agitent et qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, et ne réussiroit pas dans la pratique ? Elle est trop douce et trop unie.

M. D'ANGLETERRE.

J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une cour la plus superbe et la plus pompeuse du monde les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale ? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRETAGNE.

Ainsi le partage de vos plaisirs simples et tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimères que les hommes se forment ?

M. D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il est vrai que peu de gens aient le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, et elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V, ERASME.

ERASME.

N'EN doutez point; s'il y avoit des rangs chez les morts, je ne vous céderois pas la préséance.

CHARLES.

Quoi ! un grammairien, un savant, et pour dire encore plus, et pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit prétendroit l'emporter sur un Prince qui s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe ?

ERASME.

Joignez-y encore l'Amérique, et je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit pour ainsi dire qu'un composé de plusieurs hasards; et qui désassembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand, votre grand-père, eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie; si d'autres princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui, et l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats;

si après la mort du dernier duc de Bourgogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisoit, l'héritière de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous; si Henri de Castille, frère de votre grand'-mère Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, et le royaume de Castille vous échappoit.

CHARLES.

Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds, ou la Castille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERASME.

N'en raillez point. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle, ou jusqu'à la coquetterie de votre grand'-tante, qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat, que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard.

CHARLES.

En vérité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi sévère que le vôtre. J'avoue que vous faites disparoître toute ma grandeur et tous mes titres.

ERASME.

Ce sont-là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer ; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir oui-dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, et de l'autre leurs corps tout nuds ; et que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter ; mais que pour les hommes personne n'en voulut ? De bonne-foi, je crois que ce qui arriva à ces Perses-là, arriveroit à bien d'autres, si l'on séparoit leur mérite personnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHARLES.

Mais quel est ce mérite personnel ?

ERASME.

Faut-il le demander ? Tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple ; les sciences.

CHARLES.

Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire ?

ERASME.

Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse ou les richesses.

CHARLES.

Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences

ne viennent-elles pas aux savans, comme les richesses viennent à la plupart des gens riches ? N'est-ce pas par voie de succession ? Vous héritez des anciens, vous autres hommes doctes, ainsi que nous de nos pères. Si on nous a laissé tout ce que nous possédons, on vous a laissé aussi ce que vous savez ; et de-là vient que beaucoup de savans regardent ce qu'ils ont reçu des anciens, avec le même respect que quelques gens regardent les terres et les maisons de leurs aïeux, où ils seroient fâchés de rien changer.

ERASME.

Mais les grands naissent héritiers de la grandeur de leurs pères, et les savans n'étoient pas nés héritiers des connoissances des anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit, c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire ; ou si c'est une succession, elle est assez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHARLES.

Hé bien, mettez la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit, contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune, voilà les choses égales ; car enfin, si vous ne regardez que la difficulté, souvent les affaires du monde en ont bien autant que les spéculations du cabinet.

ERASME.

Mais ne parlons point de la science, tenons-nous-en à l'esprit; ce bien-là ne dépend aucunement du hasard.

CHARLES.

Il n'en dépend point? Quoi! l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, et le hasard est-il moindre, de naître avec un cerveau bien disposé, que de naître d'un père qui soit roi? Vous étiez un grand génie: mais demandez à tous les philosophes à quoi il tenoit que vous ne fussiez stupide et hébêté; presque à rien, à une petite position de fibres; enfin, à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne sauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces messieurs les beaux-esprits nous oserons soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du hasard, et ils se croiront en droit de mépriser tous les autres hommes?

ERASME.

A votre compte, être riche ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite.

CHARLES.

Avoir de l'esprit est un hasard plus heureux; mais au fond, c'est toujours un hasard.

ERASME.

Tout est donc hasard?

CHARLES.

Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laisse à juger si je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, et je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guère de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

Mais pourquoi m'avez-vous si long-temps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résolue dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH.

J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Pénélope de mon

siècle. Vous, le duc d'Anjou votre frère, l'Archiduc, le roi de Suède, vous étiez tous des poursuivans, qui en vouliez à une isle bien plus considérable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, et à la fin, je me suis moquée de vous.

LE DUC.

Il y a ici de certains morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELISABETH.

Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, et que vous puissiez songer à ce que vous dites......

LE DUC.

Bon, je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avez toujours fait des fanfaronnades de virginité; témoin cette grande contrée d'Amérique, à laquelle vous fîtes donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualités. Ce pays-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde: mais il n'importe; ce n'est pas-là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite mystérieuse que vous avez tenue, et

et de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six mariages de Henri VIII votre père vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpétuelles de Charles V apprirent à Philippe II à ne point sortir de Madrid?

ELISABETH.

Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissez; en effet, mon père passa toute sa vie à se marier et à se démarier, à répudier quelques-unes de ses femmes, et à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai secret de ma conduite c'est que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des desseins, de faire des préparatifs, et de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment desiré, diminue du prix dès qu'on l'obtient; et les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouser : ce ne sont que bals, que fêtes, que réjouissances; je vais même jusqu'à vous donner un anneau. Jusques-là, tout est le plus riant du monde; tout ne consiste qu'en apprêts et en idées : aussi ce qu'il y a d'agréable dans le mariage est déja épuisé. Je m'en tiens-là, et vous renvoie.

LE DUC.

Franchement, vos maximes ne m'eussent point

accommodé; j'eusse voulu quelque chose de plus que des chimères.

ELISABETH.

Ah! si l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaisir leur resteroit-il? Je vois bien que vous n'aurez pas senti tous les agrémens qui étoient dans votre vie; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils aient été perdus pour vous.

LE DUC.

Quoi! quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réussi. J'ai pensé quatre fois être roi: d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre et des Pays-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir; cependant je suis arrivé ici sans avoir régné.

ELISABETH.

Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas apperçu. Toujours des imaginations, des espérances, et jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC.

Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable royauté eût été assez de mon goût.

ELISABETH.

Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse; il ne faut que les effleurer: ils ressemblent à ces terres marécageuses, sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT-FRÉDÉRIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Je vous aime mieux d'avoir été fou aussi-bien que moi. Apprenez-moi un peu l'histoire de votre folie: comment vint-elle?

G. DE CABESTAN.

J'étois un poëte provençal fort estimé dans mon siècle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une dame, que mes ouvrages rendirent illustre; mais elle prit tant de goût à mes vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelqu'autre; et afin de s'assurer de la fidélité de ma muse, elle me donna un maudit breuvage, qui me fit tourner l'esprit, et me mit hors d'état de composer.

S 2

A. F. DE BRANDEBOURG.

Combien y a-t-il que vous êtes mort?

G. DE CABESTAN.

Il y a peut-être quatre cent ans.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Il falloit que les poëtes fussent bien rares dans votre siècle, puisqu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette manière-là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siècle où j'ai vécu; vous eussiez pu faire des vers pour toutes sortes de belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CABESTAN.

Je le sais. Je ne vois aucun de tous ces beaux esprits qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle manière devîntes-vous fou?

A. F. DE BRANDEBOURG.

D'une manière fort raisonnable. Un roi l'est devenu pour avoir vu un spectre dans une forêt; ce n'étoit pas grand' chose : mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Eh! que vîtes-vous?

A. F. DE BRANDEBOURG.

L'appareil de mes nôces. J'épousois Marie-Eléonore de Clèves, et je fis, pendant cette grande fête, des réflexions sur le mariage, si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervalles ?

A. F. DE BRANDEBOURG.

Oui.

G. DE CABESTAN.

Tant pis : et moi je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Je n'eus jamais cru que ce fût-là un malheur ?

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou, il faut l'être entièrement, et ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison et de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, et dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voyez ceux que la nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, et dont le monde est peuplé; ils sont toujours également fous, et ils ne se guérissent jamais.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Pour moi, je me serois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah! vous ne savez donc pas à quoi sert la folie? Elle sert à empêcher qu'on ne se connoisse : car la vue de soi-même est bien triste; et comme il n'est jamais temps de se connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les hommes un seul moment.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Vous avez beau dire, vous ne me persuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le sont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reste des hommes a de la raison; autrement ce ne seroit rien perdre que de perdre l'esprit, et on ne distingueroit point les frénétiques d'avec les gens de bon sens.

G. DE CABESTAN.

Les frénétiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine; témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, et beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le

monde : et l'on n'appelle plus fous, que de certains fous qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, et dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Les frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres; mais les autres hommes se traitent de personnes sages.

G. DE CABESTAN.

Ah! que dites-vous? Tous les hommes s'entremontrent au doigt, et cet ordre est fort judicieusement établi par la nature. Le solitaire se moque du courtisan; mais en récompense il ne le va point troubler à la cour : le courtisan se moque du solitaire; mais il le laisse en repos dans sa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le seul parti raisonnable, tout le monde voudroit l'embrasser, et il y auroit trop de presse; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarrassent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRANDEBOURG.

Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CABESTAN.

Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toujours d'un autre. La vraie sagesse distingueroit trop ceux qui la posséderoient : mais l'opinion de sagesse égale tous les hommes, et ne les satisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie turque. Les belles du serrail ont un amant qui n'a qu'à dire : *je le veux ;* elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, et elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire ; c'est-à-dire que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les sultans et pour leurs sultanes.

ROXELANE.

Que voulez-vous ? Les empereurs Turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que les belles, qui ne dépendroient pas absolument d'eux, n'usur-

passent trop de pouvoir sur leur esprit, et ne se mêlassent trop des affaires.

A. SOREL.

Hé bien, que savent-ils si ce seroit un malheur? L'amour est quelquefois bon à bien des choses; et moi qui vous parle, si je n'avois été maîtresse d'un roi de France, et si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sais où en seroit la France à l'heure qu'il est. Avez-vous oui-dire combien nos affaires étoient désespérées sous Charles VII, et en quel état se trouvoit réduit tout le royaume, dont les Anglois étoient presqu'entièrement les maîtres.

ROXELANE.

Oui; comme cette histoire a fait grand bruit; je sais qu'une certaine pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette pucelle là? Et comment étiez-vous en même temps maîtresse du roi?

A. SOREL.

Vous vous trompez: je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner son royaume aux usurpateurs étrangers, et s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagême pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un astrologue,

avec qui je m'entendois secrettement; et après qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour, en présence de Charles VII, que tous les astres étoient trompeurs, ou que j'inspirerois une longue passion à un grand roi. Aussi-tôt je dis à Charles : « Vous ne trouverez donc pas » mauvais, Sire, que je passe à la cour d'Angle» terre : car vous ne voulez plus être roi; et il n'y » a pas assez de tems que vous m'aimez pour avoir » rempli ma destinée ». La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la résolution d'être roi de France, et il commença dès-lors à se rétablir. Voyez combien la France est obligée à l'amour, et combien ce royaume doit être galant, quand ce ne seroit que par reconnoissance.

ROXELANE.

Il est vrai; mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a t-elle donc fait? L'histoire se seroit-t-elle assez trompée, pour attribuer à une jeune paysanne, pucelle, ce qui appartenoit à une dame de la cour, maîtresse du roi.

A. SOREL.

Quand l'histoire se seroit trompée jusqu'à ce point, ce ne seroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la pucelle anima beaucoup les soldats : mais moi, j'avois auparavant animé le roi.

Elle fut d'un grand secours à ce prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais sans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous saurez le témoignage qu'un des successeurs (1) de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain.

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer,
Close nonnain, ou bien dévot hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerez que si j'eusse été une sultane comme vous, et que je n'eusse pas eu droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il étoit perdu.

ROXELANE.

J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un amant, vous qui étiez libre et maîtresse de vous-même; mais moi, toute esclave que j'étois, je ne laissai pas de m'asservir le sultan. Vous avez fait Charles VII roi, presque malgré lui; et moi, de Soliman j'en fis mon époux, malgré qu'il en eût.

(1) François premier.

A. SOREL.

Hé quoi ! on dit que les sultans n'épousent jamais ?

ROXELANE.

J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagême plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des temples et à faire beaucoup d'autres actions pieuses ; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le sultan m'en demanda la cause mille et mille fois ; et quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos docteurs, ne me servoient de rien, et que comme j'étois esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi-même : mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, et me traiter en sultane du serrail, je lui marquai beaucoup de surprise, et lui représentai, avec un grand sérieux, qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate ; il alla consulter ce cas à un docteur de la loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut,

que le Sultan se gardât bien de prendre rien sur moi, qui n'étoit plus son esclave, et que s'il ne m'epousoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire et même dangereux, à cause de la nouveauté; cependant il le prit, et m'epousa.

A. SOREL.

J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

ROXELANE.

Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions, on les mène où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, et qu'on me donne l'homme du monde le plus imperieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté, et peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE Ire DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

Quoi ! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avez pas oublié toute l'astrologie que vous saviez autrefois ?

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique ? nous n'avons point ici de ciel ni d'étoiles.

J. DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

ANSELME.

Il seroit plaisant qu'un mort fît des prédictions. Mais encore sur quoi voudriez-vous que j'en fisse ?

J. DE NAPLES.

Sur moi, sur ce qui me regarde.

ANSELME.

Bon ! vous êtes morte, et vous le serez toujours ; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que

notre condition ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NAPLES.

Non; mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement : et quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliez pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous seriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y sauroit être en patience ce qu'on est; on anticipetoujours sur ce qu'on sera : mais ici il faut que l'on soit plus sage.

J. DE NAPLES.

Ah ! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? Le présent n'est qu'un instant, et ce seroit grand'pitié qu'ils fussent réduits à borner-là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, et qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir? C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

ANSELME.

Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir

par leurs imaginations et par leurs espérances, que quand il est enfin présent, ils trouvent qu'il est tout épuisé, et ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude : le grand leurre des hommes, c'est toujours l'avenir; et nous autres astrologues, nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids et des signes chauds; qu'il y en a de mâles et de femelles; qu'il y a des planètes bonnes et mauvaises, et d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent : et toutes ces fadaises sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles mènent à la connoissance de l'avenir.

J. DE NAPLES.

Quoi! n'y mènent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous, qui avez été mon astrologue, vous me disiez du mal de l'astrologie!

ANSELME.

Ecoutez, un mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette astrologie que vous estimez tant.

J. DE NAPLES.

Oh! je ne vous en crois pas vous même. Comment

ment m'eussiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois ? Y avoit-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le mariage ? Il falloit bien que vous eussiez lu cela dans les cieux.

ANSELME.

Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations : mais après tout, quelques prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mène à un mort qui vous contera une histoire assez plaisante ? Il étoit astrologue, et ne croyoit non plus que moi à l'astrologie. Cependant, pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les règles, et prédit à quelqu'un des évènemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi-tôt tous les calculs astronomiques, qui avoient été le fondement de ses prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé ; et si ses supputations eussent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NAPLES.

Si je croyois que cette histoire fût vraie, je se-

rois bien fâchée qu'on ne la sût pas dans le monde, pour se détromper des astrologues.

ANSELME.

On sait bien d'autres histoires à leur désavantage; et leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir; il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance; et tout ce qu'ils avoient, et ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance : et il semble que ce soit-là un ordre malicieux établi dans la nature pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est : on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devoit être autrement fait que celui qui est déja venu.

J. DE NAPLES.

Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? Je sais une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai apprise

autrefois à la cour d'amour (1), qui se tenoit dans votre comté de Provence. Un homme avoit soif, et étoit assis sur le bord d'une fontaine : il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il espéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps étant passé : « Voici encore la même eau, disoit-il, » ce n'est point celle-là dont je veux boire; j'aime » mieux attendre encore un peu ». Enfin, comme l'eau étoit toujours la même, il attendit si bien, que la source vint à tarir, et il ne but boint.

J. DE NAPLES.

Il m'en est arrivé autant, et je crois que de tous les morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe; je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'espérer, de craindre même, et d'avoir un avenir devant soi. Un sage, selon vous, seroit comme nous autres morts, pour qui le présent et l'avenir sont parfaitement semblables; et ce sage par conséquent s'ennuieroit autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! c'est une plaisante condition que celle de

(1) C'étoit une espèce d'Académie.

l'homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout, et pour ne jouir de rien, pour marcher toujours, et pour n'arriver nulle part.

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

HÉROSTRATE, DÉMÉTRIUS DE PHALERE.

HÉROSTRATE.

Trois cent soixante statues élevées dans Athènes à votre honneur ! c'est beaucoup.

DÉMÉTRIUS.

Je m'étois saisi du gouvernement ; et après cela, il étoit assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

HÉROSTRATE.

Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans toute une ville ?

DÉMÉTRIUS.

Je l'avoue ; mais, hélas ! cette joie ne fut pas

de longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne resta pas une seule de mes statues : on les abattit ; on les brisa.

HÉROSTRATE.

Voilà un terrible revers ! et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉMÉTRIUS.

Ce fut Démétrius Poliorcete, fils d'Antigonus.

HÉROSTRATE.

Démétrius Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

DÉMÉTRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Ephèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

HÉROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrâsement du temple d'Ephèse ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit : mais en vérité cela est pitoyable ; on ne juge guère sainement des choses.

DÉMÉTRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'in-

justice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Hérostrate.

HÉROSTRATE.

Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Ephésiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'étoit l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi étoit-elle fondée? J'avois une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devoient-ils pas se tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la ville et tout leur état.

DÉMÉTRIUS.

On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avez pas faits.

HÉROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le temple d'Ephèse. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le des-

sein de l'architecte n'étoit-il pas de faire revivre son nom ?

DÉMÉTRIUS.

Apparemment.

HÉROSTRATE.

Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom, que je brûlai ce temple.

DÉMÉTRIUS.

Le beau raisonnement ! vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

HÉROSTRATE.

Oui ; la vanité qui avoit élevé ce temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes : elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits, et elle les peut détruire. Les plus grands états même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte ; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, feroit raser la ville de Bucephalie, lui feroit-il une injustice ? Je ne le crois pas : car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucephale, et par conséquent, elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DÉMÉTRIUS.

Selon vous, rien ne seroit en sûreté. Je ne sais si les hommes même y seroient.

HÉROSTRATE.

La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DÉMÉTRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs : mais enfin, si c'est un moyen d'établir sa gloire, que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HÉROSTRATE.

Je ne sais s'il est moins noble que les autres ; mais je sais qu'il est necessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

DÉMÉTRIUS.

Necessaire !

HÉROSTRATE.

Assurément. La terre ressemble à de grandes

tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que seroit-ce, si tous les monumens des anciens subsistoient? les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent long-temps sur pied? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place?

DÉMÉTRIUS.

Ce fut un plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcete exerça sur mes statues. Puisqu'elles étoient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valoit-il pas autant les y laisser.

HÉROSTRATE.

Oui; mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominoit sur la terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviger, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE.

PAULINE.

POUR moi, je tiens qu'une femme est en péril dès qu'elle est aimée avec ardeur. De quoi un amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins ? J'avois long-temps résisté à Mundus, qui étoit un jeune romain fort bien fait ; mais enfin, il remporta la victoire par un stratagême. J'étois fort dévote au dieu Anubis. Un jour une prêtresse de ce dieu me vint dire de sa part qu'il étoit amoureux de moi, et qu'il me demandoit un rendez-vous dans son temple. Maîtresse d'Anubis ! figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendez-vous ; j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendresse ; mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyez si je pouvois m'en défendre. On dit bien que des femmes se sont rendues à des dieux déguisés en hommes, et quelquefois en bêtes ; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des hommes déguisés en dieu.

CALLIRHÉE.

En vérité, les hommes sont bien remplis d'avarice. J'en parle par expérience, et il m'est arrivé

presque la même aventure qu'à vous. J'étois une fille de la Troade, et sur le point de me marier; j'allois, selon la coutume du pays, accompagnée d'un grand nombre de personnes, et fort parée, offrir ma virginité au fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, et qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, et peut-être n'y eut-il pas jusqu'à mon fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux. Mes compagnes envioient secrettement ma félicité, et Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenoit dans une petite ville de la Troade, et que j'appris que c'étoit un capitaine athénien qui avoit sa flotte sur cette côte-là !

PAULINE.

Quoi ! vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre ?

CALLIRHÉE.

Sans doute.

PAULINE.

Et étoit-ce la mode en votre pays que le fleuve acceptât les offres que les filles à marier venoient lui faire ?

CALLIRRHÉE.

Non, et peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, et n'en abusoit pas.

PAULINE.

Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect?

CALLIRRHÉE.

Pourquoi? Une jeune fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres, auxquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les femmes se flattent aisément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aie été la dupe du Scamandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAULINE.

Non, pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple mortel.

CALLIRRHÉE.

Et vous l'allâtes trouver? cela n'est pas excusable.

PAULINE.

Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les

sages, que si l'on n'aidoit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guère de plaisirs.

CALLIRHÉE.

Bon, aider à se tromper ! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, et on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est-là ce que vos sages.....

PAULINE.

C'est aussi ce que je veux dire, Si je me fusse rendue difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un dieu; mais je lui passai sa divinité, sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'amant dont on souffriroit la tendresse, s'il falloit qu'il essuyât un examen de notre raison?

CALLIRHÉE.

La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel amant qu'elle eût consenti que j'aimasse; et enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un homme sincère et fidèle que d'un dieu.

PAULINE.

De bonne foi, c'est presque la même chose. J'aurois été aussi-tôt persuadée de la fidélité et de la constance de Mundus que de sa divinité.

CALLIRRHÉE.

Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des dieux aient aimé, du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent; mais on a vu souvent des amans fidèles qui n'ont point partagé leur cœur, et qui ont sacrifié tout à leurs maîtresses.

PAULINE.

Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité les soins, les empressemens, des sacrifices, une préférence entière, j'avoue qu'il se trouvera assez d'amans fidèles; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'ôte du nombre de ces amans tous ceux dont la passion n'a pu être assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-même, ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le temps et contre les faveurs, et ils sont à-peu-près en même quantité que les dieux qui ont aimé des mortels.

CALLIRRHÉE.

Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité.

même selon cette idée. Car, qu'on aille dire à une femme qu'on est un dieu épris de son mérite, elle n'en croira rien; qu'on lui jure d'être fidèle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'est qu'il y a des exemples de l'un, et qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAULINE.

Pour les exemples, je tiens la chose égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un amant soit une divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidèle, et on croit qu'il l'est.

CALLIRHÉE.

Vous vous moquez. Quoi! toutes les femmes prendroient leurs amans pour des dieux, si elles souhaitoient qu'ils le fussent?

PAULINE.

Je n'en doute presque pas. Si cette erreur étoit nécessaire pour l'amour, la nature auroit disposé notre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matière-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGÉS.

CANDAULE.

PLUS j'y pense, et plus je trouve qu'il n'étoit point nécessaire que vous me fissiez mourir.

GIGÉS.

Que pouvois-je faire ? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçue que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa chambre, et me fit, sur l'offense qu'avoit reçue sa pudeur, un très-beau discours, dont la conclusion étoit qu'il falloit me résoudre à mourir, où à vous tuer, et à l'épouser en même temps ; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de son honneur, ou que je possédasse ce que j'avois vu, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas si grand, que la reine n'eût bien pu le dissimuler ; et son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eût voulu : mais franchement elle étoit dégoûtée de vous, et elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son

mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CANDAULE.

Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah ! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, et de vous prendre pour un trop honnête homme.

GIGÉS.

Reprochez-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CANDAULE.

Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GIGÉS.

Cela seroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'amant; mais le vôtre étoit un bonheur de mari. On peut être indiscret pour une maîtresse; mais pour une femme ! Et que croiroit-on du mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fîtes ? On s'imagineroit qu'il n'y a rien de plus délicieux.

CANDAULE.

Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse

être content d'un bonheur qu'on possède sans témoins ? Les plus braves veulent être regardés pour être braves, et les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sais-je même, s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins, pour le paroître davantage ? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espèce d'insulte dont on se sent satisfait.

GIGÈS.

Il seroit fort aisé, selon vous, de se venger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, et refuser aux gens ces regards, ou, si vous voulez, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CANDAULE.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un mort, qui avoit été roi de Perse, qu'on le menoit captif et chargé de chaînes dans la ville capitale d'un grand empire. L'empereur victorieux, environné de toute sa cour, étoit assis sur un trône magnifique et fort élevé ; tout le peuple remplissoit une grande place qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce roi parut, après une longue marche de prisonniers et de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'empereur, et s'écria d'un air gai : *sottise, sottise,*

et toutes choses sottise. Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'empereur tout son triomphe ; et je le conçois si bien, que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel et du plus redoutable de mes ennemis.

GIGÈS.

Vous n'eussiez donc plus aimé la reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle, et si, en la voyant, je me fusse écrié : *Sottise, sottise.*

CANDAULE.

J'avoue que ma vanité de mari en eût été blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter sensiblement, et combien la discrétion doit être une vertu difficile.

GIGÈS.

Écoutez : tout mort que je suis, je ne veux dire cela à un mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une maîtresse. La nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a point de cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur ; elle n'a pas pris soin d'assortir toujours ensemble toutes les personnes dignes d'estime : cela est fort mêlé ; et l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou presque rien en faveur

de celui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-là devroient faire des amans discrets.

CANDAULE.

Je vous déclare que les femmes ne voudroient point d'une indiscrétion de cette espèce, qui ne seroit fondée que sur ce qu'on ne se feroit pas un grand honneur de leur amour.

GIGÉS.

Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir extrême? La tendresse profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CANDAULE.

Non, elles n'accepteroient pas ce parti.

GIGÉS.

Mais songez que l'honneur gâte tout cet amour, dès qu'il y entre. D'abord, c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des amans; et puis, du débris de cet honneur-là, les amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIALOGUE IV.

HÉLÈNE, FULVIE.

HÉLÈNE.

IL faut que je sache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination; mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE.

Rien n'est plus vrai, ma chère Hélène; car parmi nous autres mortes, cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc-Antoine étoit fou de la comédienne Cithéride, et j'eusse bien voulu me venger de lui, en me faisant aimer d'Auguste; mais Auguste étoit difficile en maîtresse; il ne me trouva ni assez jeune, ni assez belle; et quoique je lui fisse entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des vers qu'il fit sur ce sujet, et qui ne sont pas trop à mon honneur; les voici:

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,
(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride.)

Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui, moi, que je serve Fulvie ?
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte, on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons; mais quoi ?
Elle est bien laide ! Allons, sonnez, trompettes.

HÉLÈNE.

Nous avons donc causé, vous et moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été: vous celle d'Antoine et d'Auguste, et moi celle de Troyes ?

FULVIE.

Mais il y a cette différence, que vous avez causé la guerre de Troyes par votre beauté, et moi celle d'Auguste et d'Antoine par ma laideur.

HÉLÈNE.

En récompense, vous avez un autre avantage sur moi; c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon mari se venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel; et le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux maris.

FULVIE.

Oui; mais Antoine ne savoit pas qu'il faisoit la guerre pour moi, et Ménélas savoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est-là un point qu'on ne sauroit lui pardonner; car au lieu que Ménélas, suivi de toute la Grèce, assiégea Troyes pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vrai que si Pâris eût voulu absolument vous rendre, Ménélas eût dû soutenir dans Sparte un siége de dix ans pour ne vous pas recevoir? De bonne foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, et les autres l'étoient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune homme, qui ne savoit ce qu'il faisoit? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en lisant cet endroit d'Homère, où, après neuf ans de guerre, et un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un conseil devant le palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, et il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer: on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît; et Priam, qui, à ce que dit Homère, est égal aux dieux en sagesse, embar-

rassé de voir son conseil qui se partage sur une affaire si difficile, et ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HÉLÈNE.

Du moins la guerre de Troyes avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste et d'Antoine ne paroissoit pas ce qu'elle étoit. Lorsqu'on voyoit tant d'Aigles romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

FULVIE.

Ainsi vont les choses parmi les hommes : on y voit de grands mouvemens; mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des évènemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THÉOCRITE DE CHIO.

THÉOCRITE.

Tout de bon, ne pouviez-vous plus rire, après que vous eûtes descendu dans l'antre de Trophonius ?

PARMENISQUE.

Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THÉOCRITE.

Si j'eusse su que l'antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, et même elle eût été plus longue, si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé ; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvu que j'allasse me présenter devant lui. On m'y conduisoit presque par force, et mes amis me disoient pour m'encourager : « Allez, ne craignez rien ; votre » vie est en sûreté, dès que vous aurez paru aux » yeux du roi. Ah ! leur répondis-je, si je ne puis

» obtenir ma grace, sans paroître à ses yeux, je » suis perdu ». Antigonus, qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaisanterie, et il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PARMENISQUE.

Je ne sais si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

THÉOCRITE.

Et moi, combien voudrois-je présentement avoir acheté votre sérieux !

PARMENISQUE.

Ah ! vous n'y songez pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaitez si fort : rien ne me divertissoit plus ; je faisois des efforts pour rire, et je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouissois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde ; ce ridicule étoit devenu triste pour moi. Enfin, désespéré d'être si sage, j'allai à Delphes, et je priai instamment le dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel. Je crus qu'il entendoit ma patrie : j'y retourne ; mais ma patrie ne put vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorsque je fis par hasard un voyage à Délos : là, je contemplai avec

surprise la magnificence des temples d'Apollon ; et la beauté de ses statues. Il étoit par-tout en marbre ou en or, et de la main des meilleurs ouvriers de la Grèce ; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, et qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaison des statues du fils à celle de la mère. Je ne puis vous exprimer assez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai sens de l'oracle. Je ne présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre ; la Latone de bois eut tous mes dons et tous mes vœux. Je lui fis je ne sais combien de sacrifices, je l'enfumai toute d'encens, et j'eusse élevé un temple *à Latone qui fait rire*, si j'eusse été en état d'en faire la dépense.

THÉOCRITE.

Il me semble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, sans que ce fût aux dépens de sa mère : vous n'auriez vu que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PARMENISQUE.

Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie ; ils sont faits pour être ridicules, et ils le sont, cela n'est pas étonnant : mais une déesse,

qui se met à l'être, l'est bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remèdes humains, et que j'étois réduit dans un état où j'avois besoin du secours même des dieux.

THÉOCRITE.

Cette joie et cette gaieté que vous enviez, est encore un bien plus grand mal. Tout un peuple en a autrefois été atteint, et en a extrêmement souffert.

PARMENISQUE.

Quoi ! il s'est trouvé tout un peuple trop disposé à la gaieté et à la joie ?

THÉOCRITE.

Oui, c'étoient les Tirinthiens.

PARMENISQUE.

Les heureuses gens !

THÉOCRITE.

Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en désordre parmi eux. S'ils s'assembloient sur la place, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques ; s'ils recevoient des ambassadeurs, ils les tournoient en

ridicules ; s'ils tenoient le conseil de ville, les avis des plus graves sénateurs n'étoient que des bouffonneries ; et en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre tristesse ; et ils allèrent consulter l'oracle de Delphes, aussi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'est-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'oracle répondit que s'ils vouloient sacrifier un taureau à Neptune, sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même ; cependant, pour la faire sérieusement, ils y apportèrent bien des préparatifs : ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais seulement des vieillards, et non pas encore toutes sortes de vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes ces personnes choisies furent sur le bord de la mer, pour immoler la victime, il fut besoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies et l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, et se mordissent les lèvres : mais par malheur, il se trouva là un enfant qui s'y étoit coulé : on voulut le chasser, selon l'ordre, et il cria : *Quoi ! avez-*

vous peur que je n'avale votre taureau ? Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites : on éclata de rire ; le sacrifice fut troublé, et la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le taureau leur eut manqué, de ne pas songer à cet antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les gens si sérieux, et qui fit un effet si remarquable sur vous.

PARMENISQUE.

A la vérité, je descendis dans l'antre de Trophonius ; mais l'antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THÉOCRITE.

Et qu'est-ce donc ?

PARMENISQUE.

Ce sont les réflexions : j'en avois fait, et je ne riois plus. Si l'oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THÉOCRITE.

J'avoue que je ne sais pas trop ce que c'est que les réflexions ; mais je ne puis concevoir pourquoi elles seroient si chagrines. Ne sauroient-on avoir des vues saines, qui ne soient en même temps tristes ? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaie, et la raison n'est-elle faite que pour nous tuer ?

PARMENISQUE.

Apparemment, l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement; car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde; je m'en vengerai, par la tristesse qu'elles vous causeront.

THÉOCRITE.

Mais vous ne me dites point pourquoi la nature ne veut pas qu'on pousse les réflexions jusqu'où elles peuvent aller?

PARMENISQUE.

Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; et vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la nature son secret: on devient trop sage, et on ne veut plus agir; voilà ce que la nature ne trouve pas bon.

THÉOCRITE.

Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PARMENISQUE.

Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées; il doit y en avoir ensuite une autre, qui nous ramène à tout

par

par les actions : mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

Quoi! se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidélités à l'empereur Marc-Aurele, à un mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous, et qui étoit sans contredit le meilleur homme de tout l'empire romain?

FAUSTINE.

Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-César, qui étoit un empereur si doux et si modéré?

BRUTUS.

Je voulois épouvanter tous les usurpateurs par l'exemple de César, que sa douceur et sa modération n'avoient pu mettre en sûreté.

FAUSTINE.

Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les maris, que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été si mal payée?

BRUTUS.

C'étoit-là un beau dessein! Il faut qu'il y ait des

maris; car qui gouverneroit les femmes? Mais Rome n'avoit point besoin d'être gouvernée par César.

FAUSTINE.

Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi déréglées, et des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des femmes; elle ne pouvoit plus se passer de maître, mais elle ne se plaisoit pourtant pas à en avoir un. Les femmes sont justement du même caractère : on doit convenir aussi que les hommes sont trop jaloux de leur domination; ils l'exercent dans le mariage, c'est déja un grand article; mais ils voudroient même l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une maîtresse leur soit fidelle, fidelle veut dire soumise. L'empire devroit être également partagé entre l'amant et la maîtresse; cependant il passe toujours de l'un ou de l'autre côté, et presque toujours du côté de l'amant.

BRUTUS.

Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes!

FAUSTINE.

Je suis romaine, et j'ai des sentimens romains sur la liberté.

BRUTUS.

Je vous assure qu'à ce compte-là tout l'univers est plein de romaines : mais avouez que les Romains tels que moi sont un peu plus rares.

FAUSTINE.

Tant mieux qu'ils soient si rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avez fait, et assassiner son bienfaiteur.

BRUTUS.

Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui voulussent imiter votre conduite : pour la mienne, vous ne sauriez disconvenir qu'elle n'ait été assez ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que César avoit pour moi.

FAUSTINE.

Croyez-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur et la patience de Marc-Aurele? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faisois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux; il m'ôtoit le plaisir de le tromper. J'en étois en si grande colère, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être femme de bien. Cependant, je me sauvai toujours de cette foiblesse; et, après ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des temples, de me donner des prêtres, d'instituer en mon honneur des fêtes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une apothéose magnifique? m'avoir érigée en déesse?

BRUTUS.

J'avoue que je ne connois plus les femmes :

voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

FAUSTINE.

N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Sylla que César? Sylla eût excité votre indignation et votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable; il vouloit avoir l'empire de la terre tout entier, et sa femme toute entière; et parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, et Pompée l'autre, il ne put souffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César!

BRUTUS.

Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les maris, et à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

FAUSTINE.

Je voudrois qu'il n'y en eut point, afin que les femmes fussent toujours libres; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans sont ceux qui me plaisent davantage, par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

BRUTUS.

Je crois que pour les femmes de votre humeur, le meilleur est qu'il y ait des maris. Plus le sentiment de la liberté est vif, plus il y entre de malignité.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS AVEC LES MODERNES.

DIALOGUE I.

SÉNÈQUE, SCARRON.

SÉNÈQUE.

Vous me comblez de joie, en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que dans ces derniers temps, vous avez fait profession de cette secte.

SCARRON.

J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrisippe, et plus que Zenon votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher

à votre aise ; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouissoient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avoient tous leurs membres : ils alloient, ils venoient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement ; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, et ne pouvoient passer jusqu'à l'ame du sage ; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

SÉNÈQUE.

Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle ?

SCARRON.

Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gaieté.

SÉNÈQUE.

O sagesse stoïcienne ! tu n'es donc pas une

chimère, comme on se le persuade ! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon et à nos autres stoïciens ; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SCARRON.

Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des morts si illustres.

SÉNÈQUE.

Comment vous nommerai-je à eux ?

SCARRON.

Scarron.

SÉNÈQUE.

Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je pas ouï parler de vous à plusieurs modernes qui sont ici ?

SCARRON.

Cela se peut.

SÉNÈQUE.

N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisans, comiques ?

SCARRON.

Oui : j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle le *burlesque*. C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SÉNÈQUE.

Mais vous n'étiez donc pas un philosophe?

SCARRON.

Pourquoi non?

SÉNÈQUE.

Ce n'est pas l'occupation d'un stoïcien, que de faire des ouvrages de plaisanterie, et de songer à faire rire.

SCARRON.

Oh! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerois de vos ouvrages même, si je voulois, et fort aisément: mais tout ne produit pas du sérieux, et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement? J'ai mis en vers burlesques la divine Enéïde de votre Virgile, et l'on ne sauroit mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins, qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective, où des figures dispersées çà et là vous forment, par exemple, un empereur, si vous le regardez d'un

certain point ; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous représentent un gueux.

SÉNÈQUE.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner, par les pièces qu'on dit que vous avez données au public.

SCARRON.

Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien ?

SÉNÈQUE.

Cela est sans difficulté.

SCARRON.

Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages, qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies ; j'avois cette gaieté : cela ne vaut-il pas mieux ? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse ; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

SÉNÈQUE.

Je suis certain que votre prétendue sagesse n'é-

toit pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

SCARRON.

Et c'est-là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

SÉNÈQUE.

Bon! ce sont de plaisans sages, que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

SCARRON.

On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appellez un mérite; car si un homme a quelque vertu, et qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit être plus estimée: n'importe; c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

SÉNÈQUE.

On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos sages: ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit savoir comment les parties intérieures de leur corps sont dis-

posées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises?

SCARRON.

Ce seroit le meilleur, si cela étoit possible: mais par malheur, la nature garde toujours ses droits; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont souvent bien fait du chemin, avant que la raison en soit avertie; et quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du désordre: encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la raison.

SÉNÈQUE.

Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, et de régler tout dans l'univers.

SCARRON.

Cependant elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï-dire que quelque cent ans après votre mort, un philosophe platonicien demanda à l'empereur qui régnoit alors, une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les loix de la république de Platon;

et l'appeller Platonopolis ; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par-là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas.

DIALOGUE II.

ARTÉMISE, RAIMOND LULLE.

ARTÉMISE.

CELA m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les métaux en or, et que ce secret s'appelle la pierre philosophale, ou le grand œuvre ?

R. LULLE.

Oui, et je l'ai cherché long-temps.

ARTÉMISE.

L'avez-vous trouvé?

R. LULLE.

Non; mais tout le monde l'a cru, et on le croit encore. La vérité est que ce secret-là n'est qu'une chimère.

ARTÉMISE.

Pourquoi donc le cherchiez-vous?

R. LULLE.

Je n'en ai été désabusé qu'ici-bas.

ARTÉMISE.

C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

R. LULLE.

Je vois bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

ARTÉMISE.

Moi, je vous ressemblerois! moi qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui élevai un superbe monument, admiré de tout l'univers! Comment pourrois-je ressembler à un homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les métaux en or?

R. LULLE.

Oui, oui, je sais bien ce que je dis. Après toutes les belles choses dont vous venez de vous vanter, vous devîntes folles d'un jeune homme qui ne vous aimoit pas : vous lui sacrifiâtes ce bâtiment magnifique, dont vous eussiez pu tirer tant de gloire; et les cendres de Mausole que vous aviez

avalées, ne furent pas un assez bon remède contre une nouvelle passion.

ARTÉMISE.

Je ne vous croyois pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit assez inconnu, et je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des gens qui le sussent.

R. LULLE.

Vous avouerez donc que nos destinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas ; à vous, de croire que vous aviez été toujours fidelle aux mânes de votre mari, et à moi, de croire que j'étois venu à bout du grand œuvre ?

ARTÉMISE.

Je l'avouerai très-volontiers. Le public est fait pour être la dupe de beaucoup de choses ; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LULLE.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux ?

ARTÉMISE.

Jusqu'à présent, je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LULLE.

N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver ; vous, le secret d'être fidelle à votre mari, et moi, celui de changer les métaux en or ? Je crois qu'il en est de la fidélité conjugale comme du grand œuvre.

ARTÉMISE.

Il y a des gens qui ont si mauvaise opinion des femmes, qu'ils diront peut-être que le grand œuvre n'est pas assez impossible pour entrer dans cette comparaison.

R. LULLE.

Oh ! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

ARTÉMISE.

Mais d'où vient qu'on le cherche, et que vous-même, qui paroissez avoir été homme de bon sens, vous avez donné dans cette rêverie ?

R. LULLE.

Il est vrai qu'on ne peut trouver la pierre philosophale, mais il est bon qu'on la cherche : en la cherchant, on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit pas.

ARTÉMISE.

Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces secrets

qu'on peut trouver, que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. LULLE.

Toutes les sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la chymie a sa pierre philosophale, la géométrie a sa quadrature du cercle, l'astronomie ses longitudes, les mécaniques leur mouvement perpétuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une langue que vous n'entendez peut-être pas bien: mais vous entendrez bien du moins que la morale a aussi sa chimère; c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon que l'on prétende y parvenir : du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange et d'estime.

ARTÉMISE.

Encore une fois, je serois d'avis qu'on laissât-là toutes les chimères, et qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. LULLE.

Pourrez-vous le croire! Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection

de perfection au-delà même de leur portée. Ils ne se mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la chymie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiez à l'égard de votre mari, n'étoit point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole par un tombeau magnifique. On perdroit courage, si on n'étoit pas soutenu par des idées fausses.

ARTÉMISE.

Il n'est donc pas inutile que les hommes soient trompés?

R. LULLE.

Comment, inutile? Si par malheur la vérité se montroit telle qu'elle est, tout seroit perdu; mais il paroît bien qu'elle sait de quelle importance il est qu'elle se tienne toujours assez bien cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

APICIUS.

AH ! que je suis fâché de n'être pas né dans votre siècle !

GALILÉE.

Il me semble que de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder assez bien du siècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieusement, et vous vous trouvâtes au monde et dans Rome, justement lorsque Rome étoit maîtresse paisible de l'univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les oiseaux et les poissons les plus rares, et qu'enfin toute la terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chère.

APICIUS.

Mais mon siècle étoit ignorant; et s'il y eût eu un homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine sorte de poisson dont je mangeois à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce poisson-là étoit

bien plus gros en Afrique ; aussi-tôt j'équipe un vaisseau, et fais voile en Afrique. La navigation fut difficile et dangereuse. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique, je ne sais combien de barques de pêcheurs vinrent au-devant de moi ; car ils étoient déja avertis de mon voyage, et m'apportèrent de ces poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne ; et dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un pays que je n'avois jamais vu, sans avoir égard aux prières de l'équipage, qui vouloit se rafraîchir à terre, j'ordonnai aux pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GALILÉE.

Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étois un pauvre savant, accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux étoiles, et fort peu habile en ragoûts.

APICIUS.

Mais vous avez inventé les lunettes de longue vue ; après vous, on a fait pour les oreilles ce que vous aviez fait pour les yeux, et j'entends dire qu'on a inventé des trompettes qui redoublent et grossissent la voix. Enfin, vous avez perfectionné et vous avez appris aux autres à perfectionner les

sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, et d'imaginer quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger.

GALILÉE.

Fort bien, comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

APICIUS.

Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vue?

GALILÉE.

La vue est aussi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

APICIUS.

Et qui sont donc les mauvais yeux auxquels vos lunettes peuvent servir?

GALILÉE.

Ce sont les yeux des philosophes. Ces gens-là, à qui il importe de savoir si le soleil a des taches, si les planètes tournent sur leur centre, si la voie de lait est composée de petites étoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement et aussi distinctement qu'il faudroit: mais les autres hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vue admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir; mais tout vous manque pour les connoître.

Les hommes n'ont besoin de rien, et les philosophes ont besoin de tout. L'art n'a point de nouveaux instrumens à donner aux uns, et jamais il n'en donnera assez aux autres.

APICIUS.

Je consens que l'art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux instrumens pour mieux manger; mais je voudrois qu'il n'en donnât aux philosophes, comme il leur donne des lunettes pour mieux voir; et alors je les tiendrois bien payés des soins que la philosophie leur coûte : car enfin, à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes? et qu'a-t-on affaire de découvertes, si ce n'est sur les plaisirs?

GALILÉE.

Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

APICIUS.

Mais puisque la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feront-ils pas aussi? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

GALILÉE.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flatter. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en plaindre;

c'est qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

APICIUS.

Et les rois de Perse, qui proposoient de grandes récompenses à ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs, étoient-ils fous ?

GALILÉE.

Oui ; je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinés à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs ! Il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux besoins.

APICIUS.

Quoi ! chaque plaisir seroit fondé sur un besoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement ?

GALILÉE.

Ce n'est pas ma faute. Mais vous qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre qu'il soit vrai. S'il se trouvoit des plaisirs nouveaux, vous consoleriez-vous jamais de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers temps où vous eussiez profité des découvertes de tous les siècles ? Pour les connoissances nouvelles, je sais que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

APICIUS.

J'entre dans votre sentiment, il favorise mes

inclinations plus que je ne croyois. Je vois que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puisqu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, et que la nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les hommes de tous les siècles; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un siècle en eût pu avoir plus qu'un autre, et par cette raison, le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ÉCOSSE.

M. D'ÉCOSSE.

VENEZ à mon secours, divin Platon; venez prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON.

De quoi s'agit-il?

M. D'ÉCOSSE.

Il s'agit d'un baiser que je donnai avec assez d'ardeur à un savant homme (1) fort laid. J'ai beau dire encore à présent pour ma justification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiser cette bouche

(1) Alain Chartier.

d'où étoient sorties tant de belles paroles ; il y a là je ne sais combien d'ombres qui se moquent de moi, et qui me soutiennent que de telles faveurs ne sont que pour les bouches qui sont belles, et non pour celles qui parlent bien, et que la science ne doit point être payée en même monnoie que la beauté. Venez apprendre à ces ombres, que ce qui est véritablement digne de causer des passions échappe à la vue, et qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'enveloppe d'un corps très-laid dont il sera revêtu.

PLATON.

Pourquoi voulez-vous que j'aille débiter ces choses-là ? elles ne sont pas vraies.

M. D'ECOSSE.

Vous les avez déja débitées mille et mille fois?

PLATON.

Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois philosophe, et je voulois parler d'amour ; il n'eût pas été de la bienséance de mon caractère que j'en eusse parlé comme les auteurs des fables milésiennes (1) : je couvrois ces matières-là d'un galimathias philosophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

(1) Romans de ce temps-là.

M. D'ECOSSE.

Je ne crois pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les ames aîlées font dans des chariots sur la dernière voûte des cieux, où elles contemplent le beau dans son essence; leurs chûtes malheureuses d'un lieu si élevé jusques sur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui est très-mal-aisé à mener; le froissement de leurs aîles; leur séjour dans le corps; ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vu dans le ciel; leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, et dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment; enfin, cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, et cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux dieux.

PLATON.

Je vous assure que tout cela, bien entendu et fidellement traduit, veut seulement dire que les belles personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. D'ECOSSE.

Mais, selon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs, que vous aviez dépeints, ne fussent causés que par de grands yeux, un petite bouche et un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'ame, si vous voulez les justifier, et vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

PLATON.

Voulez-vous que je vous dise la vérité? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'estime, et celle du corps de l'amour. L'estime et l'admiration sont assez tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D'ECOSSE.

Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non-seulement pendant votre vie vous parliez un autre langage sur l'amour, mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conçues. N'avez-vous pas été amoureux d'Arquéanasse de Colophon, lorsqu'elle étoit vieille? Ne fîtes-vous pas ces vers pour elle?

L'aimable Arquéanasse a mérité ma foi.
Elle a des rides; mais je voi

Une troupe d'àmours se jouer dans ses rides.
Vous qui pûtes la voir avant que ses appas
Eussent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah ! que ne souffrîtes-vous pas ?

Assurément cette troupe d'amours, qui se jouoient dans les rides d'Arquéanasse, c'étoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionnés. Vous plaigniez ceux qui l'avoient vue jeune, parce que sa beauté avoit fait des impressions trop sensibles sur eux, et vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLATON.

Je vous suis trop obligé de ce que vous voulez bien interprêter si favorablement une petite satyre que je fis contre Arquéanasse, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit. Mes passions n'étoient point si métaphysiques que vous pensez, et je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lorsqu'il va parler d'amour ; je me couvrirois le visage, et vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile: mais ici ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voici mes vers :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flame,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,

Sur mes lèvres soudain je sens venir mon ame,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

M. D'ECOSSE.

Est-ce Platon que j'entends?

PLATON.

Lui-même.

M. D'ÉCOSSE.

Quoi ! Platon, avec ses épaules quarrées, sa figure sérieuse, et toute la philosophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette espèce de baiser?

PLATON.

Oui.

M. D'ÉCOSSE.

Mais songez-vous bien que le baiser que je donnai à mon savant, fut tout-à-fait philosophique, et que celui que vous donnâtes à votre maîtresse ne le fut point du tout; que je fis votre personnage, et que vous fîtes le mien?

PLATON.

J'en tombe d'accord; les philosophes sont galans, tandis que ceux qui seroient nés pour être galans, s'amusent à être philosophes. Nous laissons courir après les chimères de la philosophie les gens qui ne les connoissent pas, et nous nous abattons sur ce qu'il y a de réel.

M. D'ÉCOSSE.

Je vois que je m'étois très-mal adressée à l'amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce savant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut causer des passions par lui-même, et bien en prend aux femmes : elles se sauvent de ce côté-là, si elles ne sont pas belles.

PLATON.

Je ne sais si l'esprit cause des passions; mais je sais bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté, et lui donne l'agrément qui lui manquoit : et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, et fournisse toujours quelque chose du sien, c'est-à-dire, tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile.

M. D'ÉCOSSE.

Toujours de la matière dans l'amour !

PLATON.

Telle est sa nature. Donnez-lui, si vous voulez, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerez rien; vous serez étonnée qu'il rentrera aussi-tôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'esprit de votre savant, pourquoi le baisâtes-vous ? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même auroit inspirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conseil que je donnai à mon esclave dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie et la royauté tout ensemble; et ici, il m'attire l'admiration de tous les sages.

R. D'URBIN.

Et quel est ce conseil?

STRATON.

J'étois à Tyr. Tous les esclaves de cette ville se révoltèrent, et égorgèrent leurs maîtres; mais un esclave que j'avois, eut assez d'humanité pour épargner ma vie, et pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour roi celui d'entr'eux, qui, à un certain jour, appercevroit le premier le lever du soleil. Ils s'assemblèrent dans une campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés sur la partie orientale du ciel, d'où le soleil devoit sortir: mon esclave seul, que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant, en leur

tournant le dos, il vit les premiers rayons du soleil qui paroissoient sur le haut d'une tour fort élevée, et ses compagnons en étoient encore à chercher vers l'orient le corps même du soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit eue; mais il avoua qu'il me la devoit, et que je vivois encore, et aussi-tôt je fus élu roi comme un homme divin.

R. D'URBIN.

Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre esclave vous fut fort utile; mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRATON.

Ah! tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens.

R. D'URBIN.

Ces philosophes-là parlent bien en philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes et des préjugés; cependant il n'y a rien de plus commode, ni de plus utile.

STRATON.

A la manière dont vous en parlez, on devine

bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

R. D'URBIN.

Je vous assure que si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt; car, au contraire, ils me donnèrent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des statues, et comme j'étois bon sculpteur et bon peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon concurrent, fit secrettement une statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, et l'enfouit dans un lieu où il savoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la statue, qui, dans les principes de l'art, méritoit de venir d'une main grecque; et à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Policlète ou de Phidias. A la fin, Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans replique. On se moqua de ma préoccupation; mais sans cette préoccupation, qu'eussé-je fait? J'étois juge, et cette qualité-là veut qu'on décide.

STRATON.

Vous eussiez décidé selon la raison.

R. D'URBIN.

Et la raison décide-t-elle ? Je n'eusse jamais su, en la consultant, si la statue étoit antique ou non ; j'eusse seulement su qu'elle étoit très-belle : mais le préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle statue doit être antique : voilà une décision, et je juge.

STRATON.

Il se pourroit bien faire que la raison ne fourniroit pas des principes incontestables sur des matières aussi peu importantes que celles-là ; mais sur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des décisions très-sûres ; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'URBIN.

Consultons-là sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ses amis et de ses parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous ; pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrés des misères de la vie ; riez. Voilà des réponses de la raison ; mais la coutume du pays nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne : et nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là : ou nous en rions, et nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer.

STRATON.

La raison n'est pas toujours si irrésolue. Elle laisse à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle fasse elle-même; mais sur combien de choses très-considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

R. D'URBIN.

Je suis fort trompé, si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON.

Il n'importe; on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

R. D'URBIN.

Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, et que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi, le surplus de son inclination à croire va au profit des préjugés, et les fausses opinions achèvent de la remplir.

STRATON.

Et quel besoin de se jetter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement? La raison s'arrête, quand elle ne sait quel chemin prendre.

R. D'URBIN.

Vous dites vrai; elle n'a point alors d'autre secret, pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un seul pas; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter : on a besoin de lumières pour y parvenir, et de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs, le doute est sans action, et il faut de l'action parmi les hommes.

STRATON.

Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit, pour penser en homme sage.

R. D'URBIN.

Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponses de ce vieillard Samnite, à qui ceux de sa nation envoyèrent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'armée des Romains leurs ennemis mortels, et qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dure et trop cruel, et les Samnites renvoyèrent vers lui pour lui en représenter les incon-

véniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, sans conditions. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, et on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés ; il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses, n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir ; et vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRATON.

S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses préjugés.

R. D'URBIN.

Mais la raison chassera de notre esprit toutes ses anciennes opinions, et n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espèce de vuide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRÈCE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

Vous ne voulez pas me croire ; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'empereur Charles V eut avec la princesse que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte ; mais la chose alla plus loin. La princesse me pria de vouloir bien aussi être la mère d'un petit Prince qui vint au jour, et j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voilà bien étonnée ! N'avez-vous pas ouï-dire que quelque mérite qu'ait une personne, il faut qu'elle se mette encore au-dessus de ce mérite par le peu d'estime qu'elle en doit faire ; que les gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette manière au-dessus de leur esprit même ? Pour moi, j'étois au-dessus de ma vertu ; j'en avois plus que je ne me souciois d'en avoir.

LUCRÈCE.

Bon ! vous badinez ; on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOMBERGE.

Sérieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une personne

accomplie, je ne crois pas que j'acceptasse le parti : je sais qu'étant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de gens ; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foiblesse pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LUCRÈCE.

C'est-à-dire, qu'en faveur des femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la vôtre ?

B. PLOMBERGE.

J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur accusatrice auprès du public, si elles m'eussent cru beaucoup plus sévère qu'elles.

LUCRÈCE.

Elles vous étoient en vérité fort obligées, et sur-tout la Princesse, qui étoit assez heureuse d'avoir trouvé une mère pour ses enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un ?

B. PLOMBERGE.

Non.

LUCRÈCE.

Je m'en étonne ; elle devoit profiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarrassiez point du tout de la réputation.

B. PLOMBERGE.

Je vais vous surprendre. Sachez que l'indifférence que j'aie eue pour la reputation m'a réussi. La vérité s'est fait connoître, malgré tous mes soins; et on a démêlé à la fin que le prince qui passoit pour mon fils, ne l'etoit point. On m'a rendu plus de justice que je n'en demandois; et il me semble qu'on m'ait voulu recompenser par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, et de ce que j'avois genereusement dispensé le public de l'estime qu'il me devoit.

LUCRÈCE.

Voilà une belle espèce de generosité! Il ne faut point là-dessus faire de grace au public.

B. PLOMBERGE.

Vous le croyez? Il est bien bizarre; il tâche quelquefois à se revolter contre ceux qui pretendent lui imposer, d'une manière trop impérieuse, la necessité de les estimer. Vous devriez savoir cela mieux que personne. Il y a eu des gens qui ont eté en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pu pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort qu'elle le meritoit.

LUCRÈCE.

Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. PLOMBERGE.

Que sais-je ? ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard ; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin ; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légère, et sans bien savoir pourquoi. Enfin, il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, et à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, et que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

LUCRÈCE.

Ajoutez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible pour l'empêcher de venir.

B. PLOMBERGE.

Mais n'est-ce rien que d'être modeste ? Je l'étois assez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous, au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage et en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parens. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même ? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimère de gloire ?

LUCRÈCE.

Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse trop dangereuse. Cette chimère-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde ; elle est l'ame de tout : on la pré-

faire à tout ; et voyez comme elle peuple les champs Elisées. La gloire nous amène ici plus de gens que la fievre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenés ; j'en puis parler.

B. PIOMBIERES.

Vous êtes donc bien prise pour dupe, aussi bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là ? Car du moment qu'on est ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LUCRECE.

C'est-là un des secrets du lieu où nous sommes ; il ne faut pas que les vivans le sachent.

B. PIOMBIERES.

Quel mal y auroit-il qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe ?

LUCRÈCE.

On ne feroit plus d'actions heroïques.

B. PIOMBIERES.

Pourquoi ? On les feroit par la vue de son devoir. C'est une vue bien plus noble ; elle n'est fondée que sur la raison.

LUCRÈCE.

Et c'est justement ce qui la rend trop foible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination, et elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuveroit pas que les hommes ne se conduisissent que par elle ;

elle sait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lorsque Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa patrie, et de sauter tout armé et à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome; si on lui eût dit: « Il est de votre devoir de » vous jetter dans cet abîme; mais soyez sûr que » personne ne parlera jamais de votre action ». De bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arrière. Pour moi, je ne réponds point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer? J'eusse cru que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite; tout au plus j'eusse cru le satisfaire par des larmes: mais pour se faire un nom, il falloit se percer le sein, et je me le perçai.

B. PLOMBERGE.

Vous dirai-je ce que j'en pense? J'aimerois autant qu'on ne fît point de grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LUCRÈCE.

Vous allez un peu trop vîte. Au fond tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vue du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes se trouvent faites: enfin, l'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train; ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.

DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoi est-ce ici la première fois que je vous vois? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'eusse eu dans mon serrail la plus belle personne de l'Italie, et à présent, je ne vois qu'une ombre qui n'a point de traits, et qui ressemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE.

Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, sur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, et je vous dois les plus agréables momens que j'aie passés. Sur-tout je me souviendrai tou-

jours avec plaisir de la nuit où le pirate Barbe-rousse, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Cayette, et m'obligea de sortir de la ville dans un désordre et avec une précipitation extrême.

SOLIMAN.

Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous étiez bien-aise qu'on vous cherchât de ma part?

J. DE GONZAGUE.

J'étois ravie qu'on me cherchât, et plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, et qu'on me trouvoit à dire, dans le serrail, dans un lieu si rempli de belles personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le serrail n'est agréable que pour celles qui y sont souhaitées, et non pour celles qu'on y enferme.

SOLIMAN.

Je vois bien ce qui vous faisoit peur; ce grand nombre de rivales ne vous eût point accommodée. Peut-être aussi craigniez-vous que parmi tant de femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au serrail?

J. DE GONZAGUE.

Vous me donnez-là de jolis sentimens.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que le serrail avoit donc de si terrible ?

J. DE GONZAGUE.

J'y eusse éte blessée au dernier point de la vanité de vous autres sultans, qui, pour faire montre de votre grandeur, y enfermez je ne sais combien de belles personnes, dont la plupart vous sont inutiles, et ne laissent pas d'être perdues pour le reste de la terre; d'ailleurs, croyez-vous que l'on s'accommode d'un amant, dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables, et qui ne soupire que sur le ton d'une autorité absolue ? Non, je n'étois point propre pour le serrail : il n'étoit point besoin que vous me fissiez chercher; je n'eusse jamais fait votre bonheur.

SOLIMAN.

Comment en êtes-vous si sûre ?

J. DE GONZAGUE.

C'est que je sais que vous n'eussiez pas fait le mien.

SOLIMAN.

Je n'entends pas bien la conséquence. Qu'importe que j'eusse fait votre bonheur ou non ?

J. DE GONZAGUE.

Quoi ! vous concevez qu'on puisse être heureux

en amour par une personne que l'on ne rend pas heureuse ? Qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires qui n'aient pas besoin de se communiquer, et qu'on en jouisse quand on ne les donne pas ? Ah ! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

SOLIMAN.

Je suis Turc ; il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant, il me semble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité ?

J. DE GONZAGUE.

Oui.

SOLIMAN.

Et n'est-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres ? N'est-ce pas une fierté insupportable de ne consentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuse aussi ? Un sultan est plus modeste ; il reçoit du plaisir de beaucoup de femmes très-aimables, à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riez point de ce raisonnement ; il est plus solide qu'il ne vous paroît. Songez-y ; étudiez le cœur humain, et vous trouverez que cette délicatesse que vous estimez tant, n'est qu'une espèce de rétribution orgueilleuse : on ne veut rien devoir.

J. DE GONZAGUE.

Hé bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

SOLIMAN.

Vous la blâmiez tant tout-à-l'heure ?

J. DE GONZAGUE.

Oui, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, et qu'il seroit dangereux de le guérir de ses défauts ?

SOLIMAN.

Mais on ne sait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité ?

J. DE GONZAGUE.

A un certain point, c'est vice ; un peu en-deçà, c'est vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIÈRE.

N'Y eût-il que votre nom, je serois charmé de vous, Paracelse ! On croiroit que vous seriez quelque Grec ou quelque Latin, et on ne s'aviseroit jamais de penser que Paracelse étoit un philosophe Suisse.

PARACELSE.

J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes ouvrages sont d'un grand sécours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la nature, et sur-tout à ceux qui s'élèvent jusqu'à la connoissance des génies et des habitans élémentaires.

MOLIÈRE.

Je conçois aisément que ce sont-là les vraies sciences. Connoître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien; mais connoître les génies que l'on ne voit point, c'est toute autre chose.

PARACELSE.

Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations,

inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

MOLIÈRE.

Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières ! Car à plus forte raison vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme ; et cependant beaucoup de personnes n'ont pu seulement aller jusques-là.

PARACELSE.

Oh ! il n'y a si petit philosophe qui n'y soit parvenu.

MOLIÈRE.

Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la naturè de l'ame humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps ?

PARACELSE.

Franchement, il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières; mais enfin on en sait autant que la philosophie en peut apprendre.

MOLIÈRE.

Et vous n'en saviez pas davantage ?

PARACELSE.

Non. N'est-ce pas bien assez ?

MOLIÈRE.

Assez ? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez

ainsi par-dessus les hommes que vous ne connoissiez pas, pour aller aux génies ?

PARACELSE.

Les génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

MOLIÈRE.

Oui : mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité, et dont il s'embarrasse à plaisir. Cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, assez d'occupation.

PARACELSE.

L'esprit néglige naturellement les sciences trop simples, et court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

MOLIÈRE.

Tant pis pour l'esprit ; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui ; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnoît point, et il prend des mystères ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mystères. Je suis persuadé que si la plupart des gens voyoient l'ordre

de l'Univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétés des planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi! n'est ce que cela?*

PARACELSE.

Vous traitez de ridicules des mystères où vous n'avez su pénétrer, et qui en effet sont réservés aux grands hommes.

MOLIÈRE.

J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères-là, que ceux qui les comprennent; mais malheureusement la nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie?

MOLIÈRE.

Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des génies, et moi, j'ai étudié les sottises des hommes.

PARACELSE.

Voilà une belle étude! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises?

MOLIÈRE.

On le sait en gros et confusément; mais il en faut venir aux détails, et alors on est surpris de l'étendue de cette science.

PARACELSE.

Et à la fin, quel usage en faisiez-vous?

MOLIÈRE.

J'assemblois dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvois, et là je leur faisois voir qu'ils étoient tous des sots.

PARACELSE.

Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité!

MOLIÈRE.

Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises, sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, et vous les voyez aussi-tôt crever de rire.

PARACELSE.

Je vous entends, vous étiez comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la comédie: on y va rire des mœurs qu'elle représente; et que ne rit-on des mœurs mêmes?

MOLIÈRE.

Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, et la comédie vous en tire : elle vous donne tout en spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PARACELSE.

Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout dont on s'étoit moqué, et on recommence à en faire partie ?

MOLIÈRE.

N'en doutez pas ; l'autre jour, en me divertissant, je fis ici une fable sur ce sujet. Un jeune oison voloit avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de son espèce, quand ils volent ; et pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il insultoit au reste de la basse-cour. « Malheureux animaux, disoit-il, je vous vois » au-dessous de moi, et vous ne savez pas fendre » ainsi les airs ». La moquerie fut courte, l'oison retomba dans le même temps.

PARACELSE.

A quoi donc servent les réflexions que la comédie fait faire, puisqu'elles ressemblent au vol de cet oison, et qu'au même instant on retombe dans les sottises communes ?

MOLIÈRE.

C'est beaucoup que de s'être moqué de soi ; la

nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur et avec empressement, une autre partie s'en moque? Et s'il en étoit besoin même, on trouveroit encore une troisième partie qui se moqueroit des deux premières ensemble. Ne diroit-on pas que l'homme soit fait de pièces rapportées?

PARACELSE.

Je ne vois pas qu'il y ait matière sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légères réflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées ne méritent pas une grande estime: mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés?

MOLIÈRE.

Vous revenez à vos génies, et moi, je ne reconnois que mes sots. Cependant, quoique je n'aie jamais travaillé que sur ces sujets si exposés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes comédies vivront plus que vos sublimes ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode; les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des habits. J'ai vu je ne sais combien de livres et de genres d'écrire enterrés avec leurs auteurs, ainsi que chez de certains peuples

on enterre avec les morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'empire des lettres; et avec tout cela, je garantis la durée de mes pièces. J'en sais bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NON, je ne me consolerai jamais de ma mort.

M. STUART.

Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour un musicien. Il fallut que les principaux seigneurs de la cour d'Ecosse, et le roi mon mari lui-même conspirassent contre toi; et l'on n'a jamais pris plus de mesures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun prince.

D. RICCIO.

Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable joueur de luth, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes

jours à votre musique, que de m'élever dans un rang de ministre d'état, qui a sans doute abrégé ma vie.

M. STUART.

Je n'eusse jamais cru te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légère distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. RICCIO.

Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous, comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer le roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui ait jamais été, et qu'une longue fièvre quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne sais s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vue me fit.

M. STUART.

J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des rois d'Écosse.

D. RICCIO.

Je suis dans le tombeau des rois d'Écosse?

M. STUART.

Il n'est rien de plus vrai.

D. RICCIO.

J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la première nouvelle. O mon luth ! faut-il que je t'aie quitté pour m'amuser à gouverner un royaume !

M. STUART.

Tu te plains ? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RICCIO.

Oh ! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers ; mais moi, j'étois né pour mourir dans mon lit. La nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde pour cela : point de bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, et de génie pour jouer du luth.

M. STUART.

Ton luth te tient toujours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment ; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables ? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que musicien ? Tu te serois bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

D. RICCIO.

J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART.

Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes!

D. RICCIO.

Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un poëte de mon pays a décrit un château enchanté, où des amans et des amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement et d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, et ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes : il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien ; il se présente mille fois à eux, et ils le vont chercher bien loin.

M. STUART.

Laisse-là le jargon et les chimères des philosophes. Lorsque rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison ?

D. RICCIO.

Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART.

On la prendroit inutilement ; il ne sauroit s'accorder avec elle : on cesse d'être heureux, si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriez-vous qu'il se portât bien ? Moi, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé : il faut qu'il soit dans les hommes, sans qu'ils l'y mettent ; et s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes, et qui sont toujours très-foibles et très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIÈME FAUX DÉMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les pays du nord presque aussi bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande ; et enfin, j'ai été mourir en Suède, philosophe plus que jamais.

LE FAUX DÉMETRIUS.

Je vois, par le plan que vous me faites de votre

vie, qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la philosophie; il s'en faut bien que je n'aie vécu si tranquillement.

DESCARTES.

Ça été votre faute. De quoi vous avisiez-vous de vouloir vous faire Grand-Duc de Moscovie, et de vous servir dans ce dessein des moyens dont vous vous servîtes? Vous entreprîtes de vous faire passer pour le prince Démétrius, à qui le trône appartenoit, et vous aviez déja devant les yeux l'exemple de deux faux Démétrius, qui, ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, et avoient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déja usée, dût réussir.

LE FAUX DÉMÉTRIUS.

Entre nous, les Moscovites ne sont pas des peuples bien rafinés. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu sait sur quoi cela est fondé.

DESCARTES.

Encore n'étoient-ils pas si sots, qu'ils pussent se laisser duper par trois faux Démétrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençâtes à vou-

loir passer pour prince, ils disoient presque tous d'un air de dedain : *Quoi ! est-il encore question de voir des Demétrius ?*

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considerable. Le nom de Demetrius etoit aime : on couroit toujours après ce nom. Vous savez ce que c'est que le peuple.

DESCARTES.

Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Demetrius ne vous faisoit-il point de peur?

LE FAUX DEMETRIUS.

Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Demetrius, pour oser paroitre après ce qui etoit arrive aux deux autres ? C'etoit encore assez de hardiesse, quelque vrai Demetrius qu'on fût.

DESCARTES.

Mais quand vous eussiez ete le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans être assure de le pouvoir soutenir par des preuves très-vraisemblables.

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous qui me faites tant de questions, et qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-

vous vous ériger en chef d'une philosophie nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors devoient être renfermées ?

DESCARTES.

J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, et assez nouvelles pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DÉMÉTRIUS.

Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de philosophes, qui, avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour de mauvais philosophes ? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, et vous ne me sauriez nommer que deux faux Démétrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisième dans mon espèce qui eût entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiez pas le millième dans la vôtre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DESCARTES.

Vous saviez bien que vous n'étiez pas le prince Démétrius; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai, et je ne l'ai pas cru sans apparence. Je ne suis revenu de ma philosophie que depuis que je suis ici.

LE FAUX DÉMÉTRIUS.

Il n'importe; votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse, pour assurer hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'assuroient aussi, que quand il se présente de nouveaux philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix : « Quoi ! est-il encore » question de philosophes et de philosophie ?

DESCARTES.

On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des philosophes. Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables : mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'ait trouvée; car la philosophie (je crois qu'un mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfans, où l'un d'entre eux, qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la prise et recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres philosophes, quoique nous ayions les yeux bandés, nous ne l'attrapions

quelquefois ; mais quoi ! nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est-elle que nous avons attrapée, et dès ce moment-là elle nous échappe.

LE FAUX DÉMÉTRIUS.

Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver ; on perdra courage, et on fera bien.

DESCARTES.

Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les hommes ont un courage incroyable pour les choses dont ils sont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres lui est réservé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des philosophes qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, et il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DÉMÉTRIUS.

Quoi ! c'étoit hasarder infiniment que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisième fois ; et à vouloir tromper tous les hommes pour la trente millième, il n'y aura rien à hasarder ? Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites ?

DESCARTES.

Oui, sur le chapitre de la vérité. Ils en sont plus

plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Démétrius.

LE FAUX DÉMÉTRIUS.

Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être faux Démétrius ; je me ferois philosophe: mais si on venoit à se dégoûter de la philosophie et à se désespérer de pouvoir découvrir la vérité.... car je craindrois toujours cela.

DESCARTES.

Vous aviez bien plus sujet de craindre quand vous étiez prince. Croyez que les hommes ne se décourageront point ; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les modernes ne découvrent pas la vérité plus que les anciens, il est bien juste qu'ils aient au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'est due ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'ADMIRE votre bonheur. Il semble que Saint-Vallier, votre père, ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête; vous allez demander sa grace au roi. Être jolie, et demander des graces à un jeune prince, c'est s'engager à en faire, et aussi-tôt vous voilà maîtresse de François premier.

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela, est d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où est une fille de sauver la vie à son père. Le penchant que j'y avois, pouvoit aisément être caché sous un prétexte si honnête et si favorable.

A. DE BOULEN.

Mais votre goût se déclara bientôt par les suites; car vos galanteries durèrent plus long-temps que le péril de votre père.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance

est dans les commencemens. Le monde sait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la fortune m'offrit, et que je ne passerai pas dans l'histoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le connétable de Montmorency eût été le ministre et le favori de trois rois; mais j'ai été la maîtresse de deux, et je prétends que c'est davantage.

A. DE BOULEN.

Je n'ai garde de disconvenir de votre habileté; mais je crois que la mienne l'a surpassée. Vous vous êtes fait aimer long-temps, mais je me suis fait épouser. Un roi vous rend des soins : tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait reine, ce n'est qu'à l'extrémité, et quand il n'a plus d'espérance.

LA DUCHESSE.

Vous faire épouser n'étoit pas une grande affaire; mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il est aisé d'irriter l'amour, quand on ne le satisfait pas; et fort mal-aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin, vous n'aviez qu'à refuser toujours avec la même sévérité, et il falloit que j'accordasse toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOULEN.

Puisque vous me pressez si fort par vos raisons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUCHESSE.

Et moi, si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOULEN.

Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois compris ainsi, car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOULEN.

Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélités que vous fîtes à votre amant, et qui, selon toutes les apparences, furent secrettes; elles ne peuvent servir à relever votre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du roi d'Angleterre, le public, qui étoit instruit de mes aventures, ne me garda point le secret, et cependant je triomphai de la Renommée.

LA DUCHESSE.

Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II, avec assez peu de mystère pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux point m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidélité se peut ou cacher, ou réparer : mais comment cacher, comment réparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois coquette, et je me faisois adorer : ce n'est rien; mais j'étois âgée. Vous, vous étiez jeune, et vous vous laissâtes couper la tête. Toute grand'mère que j'étois, je suis assurée que j'aurois eu assez d'adresse pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOULEN.

J'avoue que c'est-là la tache de ma vie; n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même, qui étoit votre fort : il étoit assurément moins difficile à déguiser que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se résolvoit à me prendre pour sa femme; mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en votre faveur; et accoutumé peu-à-peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUCHESSE.

Vous ne connoissez pas bien les hommes. Quand

on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoiqu'on ne soit rien moins; la difficulté n'est que de paroître aimable à leurs yeux aussi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOULEN.

Vous m'avez convaincue; je vous cède : mais du moins que je sache de vous par quel secret vous réparâtes votre âge. Je suis morte, et vous pouvez me l'apprendre, sans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne foi, je ne le sais pas moi-même. On fait presque toujours les grandes choses sans savoir comment on les fait, et on est tout surpris qu'on les a faites. Demandez à César comment il se rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra-t-il pas aisément.

A. DE BOULEN.

La comparaison est glorieuse.

LA DUCHESSE.

Elle est juste. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'aux gens qui ont exécuté d'aussi grandes choses que lui et moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des desseins et des secrets infaillibles, et de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVOUEZ la vérité. Vous étiez bien grossiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Espagnols pour des hommes descendus de la sphère du feu, parce qu'ils avoient du canon, et quand leurs navires vous paroissoient de grands oiseaux qui voloient sur la mer.

MONTEZUME.

J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander si c'étoit un peuple poli que les Athéniens.

F. CORTEZ.

Comment ! ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des hommes.

MONTEZUME.

Et que dites-vous de la manière dont se servit le tyran Pisistrate pour rentrer dans la citadelle d'Athènes, d'où il avoit été chassé ? N'habilla-t-il pas une femme en Minerve (car on dit que Minerve étoit la déesse qui protégeoit Athènes),

Ne monta-t-il pas sur un chariot avec cette déesse de sa façon, qui traversa toute la ville avec lui, en le tenant par la main, et en criant aux Athéniens : « Voici Pisistrate que je vous » amène, et que je vous ordonne de recevoir » ? Et ce peuple si habile et si spirituel ne se soumit-il pas à ce tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche ?

F. CORTEZ.

Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens ?

MONTEZUME.

Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'histoire par les conversations que j'ai eues avec différens morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vu de navires ni de canons : mais ils avoient vu des femmes ; et quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre artillerie.

F. CORTEZ.

Il n'y a point de peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris ;

la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je ? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, et qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

MONTEZUME.

Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps, que la science de l'avenir étoit contenue dans un trou souterrein, d'où elle sortoit en exhalaisons ? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé, que quand la lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable ? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la terre ? Je ne dis rien des Romains, et de ces dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouissances, et de ces poulets sacrés, dont l'appétit décidoit de tout dans la capitale du monde. Enfin, vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos peuples d'Amérique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos contrées ; et même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises grecques ou romaines.

F. CORTEZ.

Avec ces sottises-là cependant, les Grecs et

les Romains ont inventé tous les arts et toutes les sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MONTEZUME.

Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des sciences au monde; nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être savans. On n'est pas toujours capable de suivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs, qui apportèrent tant de soins à se préserver de la contagion des sciences de leurs voisins. Pour les arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en passer, plus admirables peut-être que les arts mêmes de l'Europe. Il est aisé de faire des histoires, quand on sait écrire; mais nous ne savions point écrire, et nous faisions des histoires. On peut faire des ponts, quand on sait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y savoir point bâtir, et de faire des ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des pierres prodigieuses, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pu élever sans machines aussi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à présent, vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. CORTEZ.

Ils sont assez prouvés par tout ce qui peut distinguer les peuples polis d'avec les peuples barbares. La civilité règne parmi nous; la force et la violence n'y ont point de lieu; toutes les puissances y sont modérées par la justice; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes; et même, voyez à quel point nous sommes scrupuleux. Nous n'allâmes porter la guerre dans votre pays, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenoit, et décidé cette question pour nous.

MONTEZUME.

Sans doute c'étoit traiter des barbares avec plus d'égards qu'ils ne méritoient; mais je crois que vous êtes civiles et justes les uns avec les autres, comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ses formalités, la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours, et gêne toutes vos actions: mais elle ne va point jusqu'à vos sentimens; et toute la justice qui devroit se trouver dans vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

F. CORTEZ.

Je ne vous garantis point les cœurs: on ne voit

les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, et gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Est-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant, s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

MONTEZUME.

J'entends ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les héritiers, par exemple, devroient regretter leurs parens : ils reçoivent cette protestation; et pour lui en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, et que vous ne lui laissez pas exercer; et vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. CORTEZ.

N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

MONTEZUME.

Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs dont on m'a parlé

ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, pays barbare selon eux, et peu-à-peu ils en avoient si bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sais quel déplaisir d'être devenus barbares, et tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient : ils lisoient en grec les anciennes loix qu'ils ne suivoient plus, et qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, et puis se séparoient. Au sortir de-là, ils reprenoient gaiement la manière de vivre du pays. Il étoit question chez eux des loix grecques, comme chez vous de la raison. Ils savoient que ces loix étoient au monde ; ils en faisoient mention, mais légèrement et sans fruit : encore les regrettoient-ils en quelque sorte ; mais pour la raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître et de la mépriser.

F. CORTEZ.

Du moins, quand on la connoît mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MONTEZUME.

Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cédons ? Ah ! que n'avions-nous des vaisseaux pour aller découvrir vos terres, et que ne nous

avisions-nous de décider qu'elles nous apparte-noient ! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eûtes de conquérir les nôtres.

JUGEMENT DE PLUTON

SUR LES DEUX PARTIES DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

A MONSIEUR

ÉPITRE
A MONSIEUR
L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

TENEZ-M'EN compte si vous voulez; sans vous, je n'eusse point fait le jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même

temps de plus aisé, que de faire des critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites-vous revenir quelqu'un de son premier jugement? personne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les gens? Leur premier jugement a souvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord qu'on en a assez à découvrir les défauts d'autrui. Tout paresseux que je sois, je voudrois être gagé pour critiquer tous les livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu, je suis assuré qu'il me resteroit encore du temps pour ne rien faire. Aussi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un critique démêle ce que l'on peut condamner dans un ouvrage : ou bien on n'en avoit pas encore apperçu les défauts, et alors on ne convient pas avec lui qu'ils y soient; ou bien on les avoit apperçus, et on lui ôte la gloire de sa remarque. En

un mot, ou il a été prévenu par son lecteur, ou il n'en est pas suivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une critique ? Est-ce pour m'opposer au succès des Dialogues des Morts ? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du public. Est-ce pour montrer qu'il se trouve des défauts par-tout ? Ce ne seroit rien de surprenant. Est-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque chose de meilleur que ce que je critique? Moins encore cela que tout le reste. Quoi donc ? je ne sais si on voudra bien croire que cette mauvaise critique des Dialogues des Morts, que nous lûmes en manuscrit, vous et moi ; cette critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompense disoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus sévère à l'égard de l'ouvrage, et plus honnête à l'égard de l'auteur. Nos premières pensées nous réjouirent, et vous voulûtes que je travaillasse.

Je l'ai fait. Si je l'ai fait sans succès, je serai assez payé de la peine que j'ai prise, par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,
D. H.

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais il n'y eut tant de désordre dans les enfers. C'est une confusion incroyable. Il y avoit auparavant différens quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les morts de même condition; ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne disoient mot: mais depuis qu'ils ont lu les Dialogues qu'on leur fait faire, tout est renversé; les courtisannes se sont jettées dans le quartier des héros, et leur ont dit cent sottises, dont la gravité de ces messieurs a été fort offensée; les savans, qui faisoient la cour aux princes, les ont traités comme les princes devoient traiter les savans; les rangs qui étoient réglés entr'eux selon l'ordre naturel, ont été troublés, et l'on a vu

Charles V qui marchoit à la suite d'Érasme, et qui le traitoit de majesté. Si Pluton a affaire d'un mort, il ne sait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il se fût évadé, et on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguste. Pluton rencontra par malheur Anacréon et Aristote qui parloient ensemble; et dans le temps qu'il poussoit l'un par les épaules dans le quartier des poëtes, et l'autre dans celui des philosophes, il apperçut de-là Homère et Esope, qui étoient sortis chacun de leur demeure pour se faire des complimens, et puis pour se dire des injures; et un peu plus loin l'empereur Adrien et Marguerite d'Autriche, qui étoient venus des deux bouts de l'enfer, dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il seroit difficile de remédier à ce mal; et en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le livre qui avoit causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la critique publiquement : mais comme il n'est pas trop fin sur ces matières, et qu'il n'a qu'un sens commun assez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, et de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce livre dans son palais; que pour Lucien et les trente-six

morts intéressés dans les dix-huit dialogues, ils n'y manquasse pas absolument.

Le jour venu, l'assemblée fut nombreuse; Pluton étoit assis sur son trône, avec un air fort chagrin: il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce livre, et il se plaignoit même d'une grosse migraine qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lu avec application. Eaque et Rhadamante étoient à ses côtés, plus réfrognés et plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les morts gardoient un profond silence, lorsque Pluton se leva, et fit cette terrible et courte harangue.

« Morts! où diable l'auteur des dialogues a-t-il pris que j'étois usé? Je lui ferai voir qu'il n'en est rien. Que tout l'enfer soit témoin de ma vengeance, et que le bruit en aille jusqu'à la boutique de Brunet ».

Il n'en dit pas davantage : aussi-tôt voilà je ne sais combien d'accusateurs qui commencent à parler tous à-la-fois. Eaque leur fit signe de se taire, et dit qu'il auroit soin de faire parler chacun en son rang; et même pour observer un ordre plus juridique, et ne pas donner lieu de croire qu'un livre eût été condamné sans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de représenter l'Auteur des nouveaux Dialogues, et de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne vouloit point se charger de cela. Quoi! lui dit Eaque, vous êtes

le héros du livre ; c'est à vous qu'il est dédié, et vous ne le voudrez pas défendre? Il faut que celui à qui s'adresse l'épître dédicatoire, paye ou protège. Vous n'avez rien donné à votre auteur ; protégez-le donc tout au moins. Je ne suis engagé à faire ni l'un, ni l'autre, répondit Lucien. Si l'auteur avoit pu trouver un autre héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choisi un mort que faute de vivans. Et puis, qui vous a dit que les épîtres dédicatoires obligeassent à quelque chose? Informez-vous-en à beaucoup de grands seigneurs que je vois ici, dont le nom est à la tête d'une infinité de livres.

Le stoïcien Chrisippe, qui étoit présent, et qui, outre qu'il est naturellement chagrin, n'a pas trop sujet d'être des amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raison de ne pas vouloir faire e personnage d'avocat dans un jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les morts ; que toutes les fautes de son imitateur pouvoient fort justement être mises sur son compte, et qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, si l'on vouloit examiner ses propres Dialogues. Pluton, qui étoit de mauvaise humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fît le procès à ceux-mêmes de Lucien ; et Chrisippe, ravi d'avoir une occasion de se venger, continua ainsi.

Je vois, dit-il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur et dédaigneux. Il est vrai qu'il a eu les rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne sais s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces plaisans trop sujets aux répétitions, et qui n'ont qu'un même ton de plaisanterie. On lui dit dans l'épître qu'on lui adresse : « Qu'on est bien » fâché qu'il ait épuisé toutes ces belles matières » de l'égalité des morts, du regret qu'ils ont à la » vie, de la fausse fermeté que les philosophes » affectent de faire paroître en mourant, du ridi- » cule malheur de ces jeunes gens qui meurent » avant les vieillards dont ils comptoient hériter, et » à qui ils faisoient la cour ». Je vous assure que quelque tentation qu'eût pu avoir son imitateur de retoucher un peu à ces matières-là, il ne lui eût pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre; il a tourné ses sujets en mille manières toutes fort semblables. Sur-tout, combien de Dialogues sur ces pauvres héritiers trompés! Qui l'obligeroit à dire toujours des choses nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues de morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cause de ses répétitions, on le mît ici en la place de Sisyphe, et qu'on lui donnât cette grosse pierre à tourner et à retourner sans fin, comme il a fait ses sujets.

Tous les morts se mirent à rire. Lucien rit aussi,

mais ce n'étoit point de bonne grace. Chrisippe, encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursûivre ; mais Rhadamante, qui est un juge exact, et qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du fait dont il s'agit, dit fort sévèrement : il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite ; si l'on vouloit s'y opposer, il falloit s'en aviser plutôt. Vous êtes bien bon interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévère que celui de Rhadamante ; et ces messieurs les faiseurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes ? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je suis un mort de seize cent ans, admiré pendant seize cent ans ; et au bout de ce temps-là, on vient m'inquiéter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'auteur d'un petit livre. Elle est trop guindée, dit-il ; je mourus trop sérieusement. Je ne fus pas assez réjouissant dans cette action ; je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai philosophe ; je ne m'avisai point de dire,

Ma petite ame, ma mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il est pourtant sûr que je donnai ordre à tout, sans aucun trouble ; que je ne différai à me tuer, et que je ne lus deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nou-

velles de mes amis qui s'étoient mis sur la mer, et qui tâchoient de se dérober à César; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous fasse la grace de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaise, afin qu'on se règle là-dessus, et qu'un héros soit sûr de son fait, quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des vers; car il y en a dans les deux morts dont il paroît content? Les grands hommes seront-ils obligés à dire des sottises à leur ame, et les filles à se plaindre de leur virginité, gardée malgré elles? A-ce été pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu se moquer du jugement que dix-sept siècles avoient prononcé sur ma mort? Où est le respect qu'on doit à l'antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ses héros?

Toute l'assemblée commencoit à être émue de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit : mais l'empereur Adrien se leva, et dit froidement : ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'antiquité; elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité, et vous ôte votre rang de héros : mais l'antiquité n'y perd rien; car il me met aussi-tôt en votre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un héros, par la manière dont j'étois mort.

J'en demande pardon à la bonne compagnie qui est ici : mais j'eus bien de la peine à me résoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois absolument que les médecins imaginassent un moyen de me faire vivre, et je suis fort obligé à l'auteur des Dialogues de m'avoir fait grace sur tout cela. Aussi je vous assure que son livre est fort joli, et que je me plais fort à le lire : il me console de tous ceux que je sais qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut désespérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plupart des histoires ; et après je ne sais combien de temps, me voilà, sans y penser, devenu héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce livre-là, répondit Caton. Oh ! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde ; c'est la loi commune. Les auteurs sont maîtres de leurs graces ; ils les distribuent à qui bon leur semble.

Sur cela, Pluton redoubla son sérieux, et défendit à Adrien de débiter des maximes si dangereuses ; et pour régler ce qui étoit en contestation entre Caton et Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque et de Rhadamante :

« Qu'il n'étoit point permis de changer les caractères, et de faire Adrien de Caton, et Caton d'Adrien, même sous prétexte de compensation,

où pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre ».

Après cet arrêt, Caton cria qu'on laissoit encore indécise la principale question, qui étoit le mépris de l'antiquité; qu'à moins que l'on n'y mît ordre, il n'y avoit point de morts si vénérables qui pussent être à l'abri des plaisanteries; qu'il falloit fixer un temps dans lequel une belle action passeroit pour être consacrée, et ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tôt Alexandre, Homère, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, et à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La question que l'on traite le regarde; il a appris à son copiste, à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand et de plus élevé; le copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand homme, le copiste un autre : mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands hommes, il faut qu'on se trouve dans les dialogues de ces deux auteurs; c'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déja souvenu de moi dans ses plaisanteries; mais son prétendu imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, et que j'étois assez

illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des faiseurs de dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon père ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions ; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne seroit pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune personne l'art de la coquetterie ; mais quelle m'apprenne à moi l'art militaire ! Phriné pouvoit prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une courtisanne naissante, et lui dire : « Ne recevez point tant d'a-
» mans à la fois ; c'en est trop ; il en arrivera
» quelque désordre ». Mais Phriné règle le nombre de mes conquêtes, et me dit : « Vous ne deviez
» point songer à la Perse, ni aux Indes ; il ne
» vous falloit que la Grèce, les isles voisines ;
» et par grace, je vous donne encore quelque
» petite partie de l'Asie mineure ». Enfin, Phriné entend si bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en est-il rien, *petite conquérante*, dit-il, en se tournant vers elle? *Petite conquérante*, répondez-donc, où en aviez-vous tant appris? Phriné répondit tout en colère : J'ai déja dit je ne sais combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite conquérante*. Tous ces morts me viennent rire au nez, en me donnant ce nom-là : mais je prétends bien qu'ils s'en corrigent ; car l'auteur des nouveaux dialogues lui-même s'en est corrigé, et on m'a dit que dans la seconde édi-

tion je ne suis plus une *petite conquérante*, mais une *aimable conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaisir, on m'appelleroit *jolie femme*. Je vois que toutes ces femmes de bien, et qui avec cela n'ont pas laissé d'être agréables, sont au désespoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les dialogues. Elles prétendoient en être en possession, et il est vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une personne de mon métier; mais enfin, je suis ravie que leur vanité ait été rabattue, et que parmi toutes celles de mon espèce, on ait fait choix de moi pour être la première que l'on nommât *jolie femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, l'*aimable conquérante*, la *jolie femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si profonds: car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les conquérans au-dessous des femmes, « parce que » les conquérans ont besoin d'armées pour leurs » entreprises, et que les femmes n'en ont pas » besoin pour les leurs; que vous étiez seule, » exécutant tout par vous-même dans vos plus » grandes expéditions, et que je n'étois pas le » seul qui agît dans les miennes ». Laissez-moi en repos, répondit Phriné. Je ne veux disputer avec vous que dans les nouveaux dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'esprit; mais ici, vous êtes un vrai sophiste. Je crois que c'est parce que

vous êtes sous les yeux de votre précepteur Aristote. Aussi-tôt Pluton prononça :

« Que Phriné ne se mêleroit que de son mé-
» tier ».

Et elle, en faisant une grande révérence, répondit : très-volontiers.

Aristote, dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon disciple, disoit-il. On lui a mis en tête une courtisanne, et à moi un vieux débauché ; et c'est le vieux débauché qui me fait ma leçon sur la philosophie, comme c'est la courtisanne qui la fait à Alexandre sur la guerre : car dans les nouveaux dialogues, c'est une règle infaillible, que vous trouverez toujours tout renversé. Du moment que vous voyez ensemble un sage et un fou, assurez-vous que le fou sera au-dessus du sage. Si l'auteur s'avise d'assortir ensemble Agamemnon et Thersite ; soyez sûrs qu'Agamemnon n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pied-là, vous ne devez pas être étonnés qu'on m'envoie à l'école d'Anacréon ; qu'Anacréon me définisse la philosophie *un art de chanter et de boire*, et change le lycée en cabaret. On a dû s'attendre à ce renversement, dans un livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte sur Alexandre. Aussi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage : je me plains de ce que je ne sais

sais pas du moins le lui disputer un peu ; je me plains de ce que je suis un sot. Quoi ! n'avoir pas un seul mot à lui répondre ! être confondu par sa chansonnette ! Où sont tous mes livres ? Ne me fournissoient-ils rien dont je pusse me servir ? Avois-je perdu la parole ou la mémoire ? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grèce, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? Point du tout, répondit Anacréon : quand je lus le titre de notre dialogue, je tremblai ; je crus que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité : mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le docteur du dialogue. J'ai donné commission à tous les chers disciples que j'ai dans l'autre monde, de bien boire à la santé de l'auteur, de déclarer la guerre à tous les péripatéticiens, et de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau systême de philosophie dans l'université.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faisoit que badiner, et qu'il ne disoit rien de sérieux pour la défense du dialogue, il déclara.

« Qu'un dialogue ne seroit point composé d'Anacréon, qui parleroit tout seul ; qu'Aristote seroit obligé de lui répondre ; et qu'une petite chanson ne seroit point du même poids que quantité de gros in-folio ».

Virgile prit aussi-tôt la parole pour se plaindre

de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ses géorgiques, où il faisoit un compliment à Auguste. Vous faites le plaisant, dit-il à Arétin. Vous vous réjouissez sur cette fille de Thétis, et sur ce Scorpion. Cela auroit pu paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre siècle; mais dans le mien, c'étoit comme si j'eusse loué Auguste sur sa valeur et sur sa conduite. Fort bien, dit Arétin. L'auteur des dialogues a dit que les belles sont de tous pays, et moi je dis que les sottises sont de tous les siècles. Vous seriez bienheureux d'avoir été ancien, pour avoir droit de dire des choses que nous autres modernes nous n'eussions osé dire. Mais, seigneur Arétin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'histoire romaine. N'avez-vous jamais ouï parler de ces apothéoses qu'on faisoit pour les empereurs ? César étoit devenu une étoile après sa mort : on pouvoit prédire à Auguste une destinée aussi glorieuse. Présentement que la mode des apothéoses est passée, on parleroit une autre langue aux princes. Mais, répliqua Arétin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces apothéoses. Vous pouviez louer Auguste d'une manière simple et naturelle, sans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après sa mort : mais parce que l'apothéose est beaucoup plus surprenante et moins raisonnable, vous ne manquez pas de la choisir. Il n'importe, reprit Virgile; que

l'apothéose fût raisonnable ou non, il suffit que c'étoit une coutume reçue chez les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Arétin. A peine le peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette sottise-là. Je le veux bien, repliqua Virgile; mais répondez-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces apothéoses, qu'à tout ce que l'on contoit des champs Élisées? Non, répondit Arétin, je ne crois pas que les champs Elisées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la manière dont je loue Caton, en disant « qu'il préside à l'assemblée des plus gens » de bien, qui dans les champs Élisées, sont sé» parés d'avec les autres ». Si les champs Élisées, aussi-bien que les apothéoses, ne passoient que pour des fadaises, la louange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh! dit aussi-tôt Arétin, la louange que vous donnez à Caton veut seulement dire que s'il y avoit des champs Elisées, on y sépareroit les gens de bien d'avec les autres, et qu'on mettroit Caton à la tête de cette compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands hommes étoient reçus après leur mort parmi les divinités, on respecteroit assez Auguste, pour lui laisser choisir le rang et l'emploi qu'il lui plairoit. L'une et l'autre louange est fondée sur une supposition; et l'une de ces suppositions n'est

pas plus simple que l'autre. En vérité, mon ami Arétin, voici un mauvais pas, dont vous ne vous tirerez pas aisément. Croyez-moi, il faut de la mémoire pour mentir ; et du jugement pour plaisanter.

Caton, qui étoit fort aigri contre le nouvel auteur, se souvint que dans le même endroit dont il s'agissoit entre Virgile et Arétin, il y avoit encore une contradiction, et se mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, disoit-il, la louange que Virgile m'a donnée. Elle est donc juste et vraie dans les principes de l'auteur ; qui demande tant de choses aux louanges. Je suis donc le plus honnête homme de tous les gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ai osé ni vivre, ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractère ? Ne dira-t-on point ce que l'on veut que je sois ?

Diogène interrompit Caton, et dit avec un air railleur et piquant : il faut bien défendre contre Caton ce pauvre auteur qui n'est pas ici. Il s'est contredit, il est vrai ; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien se contredisoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'est en partie sur mon chapitre que Lucien s'est contredit. Dans un de ses Dialogues, Cerbère dit à Menippe qu'il a vu descendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant sa famille, et pleurant comme un en-

fant, et qu'il ne se souvient point que personne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, et moi. Dans un autre Dialogue, ce n'est plus de même; il n'y a que les sept sages, gens qui ne sont pas tout-à-fait irréprochables, comme on sait, qui soient morts gaiement, et qui fassent voir dans les enfers qu'ils sont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais philosophes; et d'ailleurs, Cerbère en a vu plus qu'il ne dit. Il paroît assez que l'auteur des nouveaux Dialogues a cru qu'il étoit de son devoir d'imiter cette contradiction, et il faut avouer qu'il l'a imitée fort heureusement. Caton auroit extrêmement tort de se plaindre de lui; je ne me plains seulement pas de Lucien, qui n'a aucune excuse, lui qui s'est contredit sans avoir imité personne.

Lucien, qui véritablement n'avoit rien à répondre, et qui de plus ne vouloit point se commettre avec Diogène qu'il craignoit, n'entreprit point de se défendre et de se justifier; et Pluton voyant son silence, déclara :

« Qu'il défendoit à tous faiseurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de personne, de peur des contradictions ».

Après cela, Homère fit signe qu'on l'écoutât, et dit d'une manière assez tranquille, qu'il avoit laissé parler ceux qui étoient les plus pressés de faire

leurs plaintes; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le prince des poëtes, et ne pas parler avant lui; que Lucien et son imitateur l'avoient assez mal traité, mais l'imitateur encore plus que Lucien; que du moins, quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homère, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homère; mais que chez le nouvel auteur, c'étoit lui qui disoit du mal de lui-même, et qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu finesse à rien, et qu'on lui faisoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien souhaité qu'on lui eût dit si l'auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte; qu'autrement il désavouoit tout, et qu'il entreprenoit de soutenir que ses ouvrages étoient pleins de mystères et d'allégories; que si l'on ne réprimoit cette licence des auteurs, Achille avoueroit bientôt qu'il mouroit de peur dans le combat, et Pénélope, qu'elle avoit favorisé tous ses amans dans l'absence d'Ulysse; qu'enfin, il n'y avoit point de mort qui pût s'assurer de n'être pas ressuscité quelque jour, pour se décrier lui-même.

Les plaintes d'Homère parurent si justes, et de plus, son autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, sans écouter Esope qui vouloit répondre, défendit :

« Que l'on fît jamais parler personne contre soi-

même, à moins que d'en avoir une procuration en bonne forme.

Mais Homère n'étoit pas encore content. Il fit souvenir Pluton qu'il falloit venger l'antiquité des insultes que les deux auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi! disoit-il, Lucien n'a point respecté mon nom, qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années! L'imitateur de Lucien, encore plus hardi que lui, ne respecte pas ce même nom, qui a présentement une antiquité de près de trois mille ans! Ce nombre infini d'hommes, qui, dans une longue suite de siècles, ont adoré mes ouvrages, c'étoient donc des fous? On condamne dans un moment, et sans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes? La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient aussi. Ceux qui seroient d'avis contraire, n'osent se déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me fasse entendre comment j'ai pu avoir une si grande réputation, sans la mériter, et je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homère fut secondé de je ne sais combien d'anciens, qui étoient tous fort offensés du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun représentoit avec indignation le nombre d'années qui

parloient pour lui, et accabloit les juges de la quantité des témoignages rendus en sa faveur. Enfin, Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire sur l'arrêt qu'il alloit rendre, ordonna :

« Que les anciens seroient toujours vénérables ; que Lucien, qui étoit un des premiers qui se fussent révoltés contr'eux, et tous ceux qui suivroient son exemple, ne seroient jamais réputés anciens, et seroient éternellement sujets à la critique, comme de malheureux modernes ».

Ensuite on entendit un certain murmure dans la foule des morts, qui avoient été auparavant dans un grand silence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le duc d'Alençon, qui disoit à Élisabeth d'Angleterre : Quoi ! votre majesté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle ? Votre majesté ne parlera point ; mais je supplie votre majesté de me permettre de parler. Je n'agirai et je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à votre majesté ; je ne puis souffrir que votre majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les morts se mirent à rire d'entendre répéter tant de fois votre majesté ; et de plus, ces titres-là ne sont guère usités dans la langue du pays. Mais le duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, et dit qu'il ne traitoit la reine avec des respects si profonds et si peu ordi-

naires chez les morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il avoit pour elle dans les nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût su si peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le prît pour un homme qui pût reprocher à des reines, en propres termes, qu'elles n'avoient plus leur virginité. C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout à-l'heure en contestation, Élisabeth et moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite; mais elle s'obstine à dire qu'une femme doit toujours éviter ces sortes d'éclaircissemens, et qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le comte de Leicester, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous disiez à Élisabeth, que la virginité étoit la plus douteuse de toutes ses qualités; et en même temps, on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas être trop poli pour un prince, ni trop délicat pour un amant. Ah! s'écria une précieuse nouvellement morte, soupçonner Elisabeth de quelques actions indécentes! Cela se peut-il? Elisabeth ne trouvoit rien de plus joli que de former des desseins, de faire des préparatifs, et ne n'exécuter point. Élisabeth faisoit peut-être quelque pas dans le pays de Tendre; mais assurément elle se gar-

doit bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable ? « Ce qu'on obtient, vaut toujours moins qu'il ne » valoit, quand on ne faisoit que l'espérer ; et » les choses ne passent point de notre imagination » à la réalité, qu'il n'y ait de la perte ».

Que vous êtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guère mieux qu'une précieuse ! Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs ; c'est tout le contraire. « Hélas ! que les hommes » sont à plaindre ! Leur condition naturelle leur » fournit peu de choses agréables, et leur raison » leur apprend à en goûter encore moins ». Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignez de la condition naturelle des hommes, et du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples et communs qui sont les plus doux. Savez-vous combien Elisabeth fut flattée de cette expression à la hollandoise, dont je me servis pour la louer ? Je n'étois point un homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs ; je ne savois sur cette matière-là que ce que tout le monde sait : cependant la reine d'Angleterre fut contente de ma science ; et à mon départ, j'eus un beau présent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adressant à la précieuse qui avoit parlé, que ce gros garçon-là n'ait tiré la Reine hors de ses plai-

sirs d'imagination. Il a bien la mine....... Taisez-vous, dit Pluton tout en colère. La tête me tourne. Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais plus de quoi il est question. Je n'entends rien à leur dispute sur les plaisirs. Je n'entends rien non plus au caractère d'Elisabeth. Élisabeth ne veut que des préparatifs et des espérances; et puis, voilà Élisabeth qui a des goûts plus solides avec le Hollandois. On reproche à cette personne, qui ne veut jamais de réalité, que sa virginité est fort douteuse; et puis, malgré cela, on voudroit l'avoir épousée. On dit que les plaisirs sont dans l'imagination; on dit qu'ils n'y sont pas: on dit qu'il faut raffiner et chimériser sur les plaisirs; on dit que les plus simples et les plus communs sont les meilleurs. Qui me tirera de tous ces embarras-là?

Ce ne sera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante. Nous aurions bien moins de peine à juger nos criminels, qu'à vuider les différends de tous ces discoureurs que vous avez fait venir ici, et qui ne conviennent jamais de rien ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit brusquement Pluton, puisque vous ne savez tous deux par où vous y prendre, j'ordonne :

« Que le duc d'Alençon, Élisabeth d'Angleterre, Smindiride et le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même livre ».

A peine Pluton avoit prononcé ces dernières paroles, que Mercure entra dans l'assemblée. On voyoit bien à son air qu'il apportoit quelques nouvelles; et en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la terre, et que les vivans lui avoient donné une commission dont il vouloit s'acquitter. Cette commission étoit une lettre pour les morts, dont ils l'avoient chargé, et il la lut tout haut en ces termes.

LETTRE

DES VIVANS AUX MORTS.

TRÈS-HONORÉS MORTS,

« Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis sous votre nom, parce qu'on y a traité des matières si importantes, que des vivans n'eussent pas pu avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort sérieusement de quoi nous étions capables, et avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne

nous ont pas paru si sublimes, que nous désespérassions d'y pouvoir atteindre. Les femmes particulièrement, croient qu'on peut être pleine de vie et de santé, et avoir autant d'esprit que Didon et Stratonice, que Sapho et Laure, qu'Agnès Sorel et Roxelane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est cru obligé d'aller déterrer ces morts, pour ne leur faire tenir que les discours qu'elles tiennent. Ce n'est pas que ces discours paroissent inutiles aux femmes d'ici-haut : au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon sur son intrigue avec Énée, peut être d'une grande consolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit ; que les histoires d'Agnès Sorel et Roxelane sont fort propres à persuader aux femmes qu'elles sont nées pour avoir un empire absolu sur leurs amans, et que Sapho et Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle manière elles doivent exercer leur imagination sur les sujets qui leur conviennent : mais enfin, elles sont si convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-dessus de leur portée. Nous vous prions donc, très-honorés morts, de souffrir que nous ayions ici-haut des conversations aussi spirituelles et aussi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-même, ce qui ne sera assurément que le plus tard que nous pourrons ».

Mercure ayant lu cette lettre, la prière des vivans fut trouvée juste par tous les morts, et aussi-tôt Pluton déclara :

« Qu'il ne seroit point besoin d'être mort, pour dire des choses aussi pleines de morale et de raisonnement, que celles qui se disent dans les nouveaux Dialogues ».

Laure voulut pourtant s'opposer à cet arrêt. Elle représenta que si elle eût été vivante, elle n'auroit jamais dit que, « quand on veut qu'un sexe » résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut » pour faire mieux goûter la victoire à celui qui » la doit remporter, mais non pas assez pour la » remporter lui-même, et qu'il doit n'être ni si » foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne » se rende jamais ». Qu'il y avoit dans ce raisonnement un fonds de logique, et une certaine combinaison méditée, dont une autre qu'une morte n'auroit pas été capable; que si l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette pensée, il sembleroit qu'on auroit tenu les états du genre humain, pour déterminer lequel des deux sexes auroit dû attaquer ou se défendre, et qu'après une mûre délibération de philosophes qui auroient examiné la question selon leurs règles, on auroit donné le parti d'attaquer aux hommes, et celui de se défendre aux femmes; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matières solidement; que cette soli-

dité étoit d'autant plus admirable, que les matières étoient galantes ; et qu'enfin il étoit bien sûr que des femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'effleurer les choses légèrement, et y répandre des agrémens fort superficiels.

Si-tôt qu'elle eut cessé de parler, Pétrarque se montra, et dit que depuis les nouveaux Dialogues, Laure étoit gâtée ; qu'auparavant elle avoit eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle vouloit présentement faire des dissertations sur tout ; que sa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matières, et de les traiter méthodiquement ; que quand il croyoit lui dire quelque chose de galant et d'agréable, il trouvoit une raisonneuse qui se mettoit à argumenter contre lui ; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle ; que de plus, il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho, qui étoit une très-dangereuse compagnie, que véritablement Laure avoit pris le bon parti, en soutenant que c'étoit aux hommes à attaquer, et aux femmes à se défendre ; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons sentimens où elle étoit encore, et qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII, roi de France, et le duc de Suffolck se joignirent à Pétrarque, et firent d'Anne de Bretagne et de Marie d'Angleterre les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux princesses avoient pris, dans les nouveaux Dialogues,

l'habitude de ne parler que par lieux communs ; et en propositions générales. Elles avoient ensemble de longues conversations, où elles ne se répondoient l'une à l'autre que par des sentences, et il n'étoit presque plus possible de les tirer de leurs spéculations, pour leur faire dire quelque chose qui fût de l'usage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait souffrir Louis XII pendant sa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur assez aigre et assez difficile ; et le duc de Suffolck avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils étoient mariés ensemble, quoique l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de justes appréhensions à un mari.

Pluton, pour remédier à ces désordres, défendit :

« Que l'on fît les femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences ».

Après cela, on vit Hervé qui venoit accuser Charles V, devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une question d'anatomie qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées et sur les anastomoses, et il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces morts se mirent à dire : il faut qu'Hervé soit fou ; faire des questions d'anatomie à Charles V ! Est-il chirurgien ? Hé quoi, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V

parle à Érasme comme un docteur sur les fibres et sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste? Il sait que l'anatomie la plus délicate ne sauroit appercevoir cette différence d'organes qui fait la différence des génies; et après cela, il ne voudra par répondre à mes questions?

Qu'on me délivre de cet extravagant, dit Charles V tout en colère. Où a-t-il trouvé qu'un empereur dût savoir l'anatomie? Hé! qui le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les nouveaux dialogues? Ce que je dis d'anatomie n'est rien du tout, répondit Charles V, ou du moins ce n'est rien que tout le monde ne sache. Mais repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'art, et d'une manière qui sent tout-à-fait son physicien de profession; c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V, est-il défendu à un grand prince de savoir quelques termes des sciences? Non, répondit Hervé; mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les sciences un prince ne prenne que les choses, et laisse les termes aux savans, et qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il sait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, et il ordonna:

« Que Charles V ne parleroit plus si savamment de physique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon ».

Je sais bien, ajouta le roi des enfers, qu'il y a

encore une certaine Bérénice, qui est un peu grammairienne pour une reine. Elle parle d'une mort grammaticale des noms, et de l'embarras que ces noms donnent aux savans, dès qu'il y a quelques lettres de changées. Je ne conçois pas trop bien où une femme et une princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, et que de plus elle n'en fasse pas trop de mystère : mais laissons-la en repos; il faut finir; elle sera comprise dans l'arrêt de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se présenta encore une fois, et dit qu'il s'étoit plaint que Charles V, qui étoit empereur, raisonnoit trop bien sur la physique, et que présentement il se plaignoit qu'Erasistrate, qui étoit médecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la médecine. J'ai découvert la circulation du sang, disoit Hervé; et Érasistrate marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis ? C'est que, sans savoir que le sang circulât, il a guéri le prince Antiochus de sa fièvre quarte, par un moyen à la vérité fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de médecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un médecin aura un malade à guérir de la fièvre, il fera passer devant lui toutes les femmes de sa connoissance, lui tiendra le pouls pendant ce temps-là, remarquera celle dont la vue redoublera l'émotion de son pouls, et ensuite ira négocier, pour faire obtenir à son malade cette

femme, dont il sera amoureux ? Cependant Erasistrate tient que la connoissance de la circulation du sang n'est pas nécessaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, et qu'il ne s'agissoit que de savoir quel chagrin rongeoit ce jeune prince. N'est-ce pas-là une belle conséquence ? Si c'est ainsi qu'il raisonnoit du temps qu'il exerçoit la médecine-là-haut, oh ! que vous êtes en grand nombre, morts qu'il a envoyés en ces lieux !

La fin de cette harangue fut suivie d'un éclat de rire. Erasistrate voulut répondre ; mais Pluton, qui ne crut pas que sa réponse pût être bonne, ne lui en donna pas le loisir, et prononça brusquement :

« Qu'Erasistrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, seroit obligé à respecter la circulation du sang ».

Il y avoit quelques momens que Montagne paroissoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, et puis se retiroit ; il ouvroit la bouche, et la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit : Qu'avez-vous ? voulez-vous parler ? J'en aurois bien envie, répondit-il ; mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait accoucher dans les nouveaux Dialogues ; mais on me fait accoucher avec tant de facilité, que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette sage femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les anciens

ne valoient pas mieux que les hommes d'à-présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissez, que de son temps les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, et qu'il avoit cru que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui réponds : « Que les hommes ne font point » d'expérience, parce que dans tous les siècles ils » ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison » n'a aucun pouvoir ; et qu'ainsi, par-tout où il y » a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes » sottises ». Sur cela, Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte : « Et sur ce pied-là, comment » voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent » mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ? La vérité est, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre ; je suis surpris ; et j'accouche sottement. Je vous assure que si j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma sage-femme ; car moi qui prétends que les siècles aient dégénéré, puis-je dire aussi-tôt : « Que tous les hommes ont » les mêmes penchans ; que par-tout où il y a » des hommes, il y a les mêmes sottises » ? J'avoue que je me suis vanté dans mes essais de n'avoir guère de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe,

je le crois bien ; un autre moins habile que lui auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce philosophe moqueur : je suis très-content de ce dialogue ; il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les anciens, que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du monde. Vous me répondez qu'il est fort changé, et que je ne le reconnoîtrois pas. Moi qui ai lu dans votre ame, et qui veux vous surprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée ; je vous dis : « Que je suis ravi de ce que vous m'apprenez ! que » je m'étois toujours bien douté que le monde » deviendroit meilleur et plus sage qu'il n'étoit de » mon temps » ; car puisque ce n'est pas-là mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrêmité opposée à celle où vous étiez, et de commencer déja à combattre votre pensée. Mais n'est-ce pas être bien habile, que de la savoir avant que vous me l'ayez dite ? Dans les dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aie fait répéter je ne sais combien de fois, et en je ne sais combien de manières, à ceux qui

les soutiennent : mais dans ces nouveaux dialogues-ci, j'ai bien plus d'esprit; je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez bien le langage de Socrate; c'est ainsi qu'il fait la critique de notre auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours sur le même ton; je ne fais point de critique. L'auteur m'a fait prophète, il est vrai; mais assurément, c'est à cause de ce démon familier que j'avois.

Pluton, qui prit la chose sérieusement, ordonna : « Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes, de son démon familier, pour deviner les pensées des autres; et que Montagne n'accoucheroit plus si facilement ».

Il y avoit encore quelques morts qui se préparoient à parler, lorsque Caron entra dans l'assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il, d'un ton à faire trembler tout le monde; nous ne sommes pas encore quittes des dialogues des Morts. En voici une seconde partie, que j'ai surprise à un mort que je passois dans ma barque, et qui s'en étoit chargé. Aussi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'assemblée. Tous les morts se jettèrent sur Caron, lui arrachèrent le livre, et sortirent aussi-tôt pour l'aller lire tous ensemble, sans songer qu'ils manquoient de respect pour Pluton, qu'ils laissoient-là seul sur son trône.

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amassa encore une infinité d'autres morts, qui accouroient en foule au nom de cette seconde partie; chacun vouloit savoir s'il n'y étoit point intéressé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une assemblée si nombreuse; car il falloit satisfaire l'impatience de tout le monde à la fois. A la fin, Stentor fut choisi pour lecteur; ce Stentor, qui avoit la voix si bonne qu'il se faisoit entendre de toute une armée. D'abord, quand il nomma Hérostrate et Démétrius de Phalère, on remarqua la joie de Démétrius, qui s'attendoit bien à être loué sur l'art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la politique et la philosophie, et sur ce qu'il avoit été également propre aux spéculations du cabinet, et aux soins du gouvernement. Au con-

traire, l'infâme Hérostrate baissa la tête, et tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fît son procès sur l'embrâsement du temple d'Éphèse, avec toute la rigueur qu'il méritoit : mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui ; ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Démétrius ne savoit que lui répondre, et lui-même il ne savoit qu'en croire. A la fin, il fut ravi d'étonnement et de joie, quand il reconnut certainement qu'il étoit le héros du Dialogue ; que l'action qu'il croyoit qu'on lui dût reprocher, y étoit couronnée, et que Démétrius étoit confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvoit aussi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses espérances trompées, et il se trouvoit si peu d'esprit dans ce dialogue, en comparaison d'Hérostrate, qu'il ne put ni n'osa jamais dire une parole. Les morts rioient en eux-mêmes du trouble et de l'embarras où il étoit ; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second dialogue, ils jetterent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les sages qui à elle avoit ouï-dire : « Qu'une femme devoit aider » elle-même à se tromper, pour goûter quelques

» plaisirs ; qu'il ne falloit point qu'elle examinât » trop la divinité d'un amant, qui, dans le des- » sein de la surprendre, se vouloit faire passer pour » un dieu ». La plupart des mortes disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces sages-là, si elles les eussent connus ; et que les femmes n'auroient plus tant d'aversion pour la philosophie, si elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarrassé, que les amans fidèles n'étoient pas en plus grand nombre que les dieux amans, et que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des femmes crussent qu'on auroit pour elles une constance éternelle ; et elle prétendit qu'aller se jetter entre les bras de son faux Anubis, c'étoit la même chose que si elle eût été assez dupe pour compter sur la fidélité d'un amant.

Toutes les mortes généralement se récrièrent là-dessus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dût aimer fidellement, et qui n'eussent pourtant pas fait la sottise d'aller trouver Anubis dans son temple. Pauline, qui étoit malheureusement engagée à soutenir que les amans fidèles étoient extrêmement rares, s'embarrassa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à sortir. Elle ne faisoit aucun cas des soins ; des empressemens, des sacrifices, de la préférence entière qu'on donne à sa maîtresse sur toutes choses.

Tout cela, dont bien des femmes se contenteroient, n'étoit rien; il falloit, pour être fidèle, tenir bon contre le temps et contre les faveurs: mais toute l'assemblée convint que Pauline devoit être réduite à une étrange extrêmité, pour avoir recours à une définition si chimérique; et on lui demanda grace pour les pauvres humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, et qui auroient encore assez de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je crois que les femmes vivantes seroient de même avis que les mortes. Il n'est point besoin que par des idées rigoureuses de fidélité, on mette les amans en droit de ne songer point du tout à être fidèles; et tout ce que dit Pauline sur cette matière-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne innocente, qui avouoit la chose comme elle s'étoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, et qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est ordinairement disposé plus favorablement pour ces sortes de gens-là, que pour de faux beaux-esprits. Élisabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhée. Cette reine, fort contente d'avoir

dit : « Que les plaisirs étoient des terres maréca-
» geuses, sur lesquelles il falloit courir fort légè-
» rement, sans y arrêter le pied », reprocha fièrement à Callirhée que c'étoit être bien hardie, que d'oser dire après cela : « Que les choses du
» monde les plus agréables sont dans le fond si
» minces, qu'elles ne toucheroient plus guère,
» si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse ;
» que les plaisirs n'étoient pas faits pour être exa-
» minés à la rigueur, et qu'on étoit tous les jours
» réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles
» il ne seroit pas à propos de se rendre difficile ».
Callirhée, qui étoit simple et timide, n'osa répondre à Élisabeth, et peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarrassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande assemblée de morts, le meilleur mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigès, qui lui a ôté sa femme qu'il aimoit si tendrement, et la vie qu'il n'avoit pas sujet de haïr ; il tâche seulement à deviner pourquoi Gigès l'a tué. Pourvu qu'il puisse prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir sa femme dans le bain à ce perfide favori, il est content. Il se console, en s'imaginant que c'est une nécessité indispensable que de faire parade de son bonheur, et en supposant qu'un empereur fut fort fâché, parce qu'un roi captif cria *sottise, sottise.* D'un autre côté, on trouva Gigès bien cruel

de détruire tous les raisonnemens que fait ce bon roi, et de ne lui vouloir seulement pas laisser des pensées qui le flattent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigès, quand on lui entendit dire : « Que la nature a si bien établi le » commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé » beaucoup de choses à faire au mérite; qu'il n'y a » point de cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre » cœur, et que le choix d'une femme aimable ne » prouve rien, ou presque rien, en faveur de celui » sur qui il tombe ».

Quoi! disoient les morts qui avoient été galans pendant leur vie, Gigès a-t-il entrepris de décrier l'amour, et d'en dégoûter le monde? Pourquoi ne veut-il point que les amans sentent le plaisir d'être distingués? Trouveroit-on quelque chose de si doux à être aimé, si on croyoit ne l'être que par une certaine nécessité de la nature, qui a voulu qu'on aimât? On ne pouvoit donc point se flatter de rien devoir à ses soins, à sa fidélité, à son propre mérite? Et que devient l'amour? Quand l'idée que Gigès en donne seroit solide, elle seroit du moins trop dure; on n'a pas besoin de vérités désagréables.

« Ah! s'écria Élisabeth d'Angleterre, si l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaisir leur resteroit-il? Qu'ai-je fait à Gigès, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes? Est-ce

pour me contredire, qu'il veut désabuser les hommes des plus agréables chimères de l'amour ? Tout-à-l'heure Pauline nous donnoit une idée si sublime de la fidélité, que personne n'y eût pu parvenir; et voici présentement Gigès qui nous donne une idée de l'amour si méprisable, que je ne sais si personne voudroit s'abaisser jusqu'à être amoureux.

Quelle fut la surprise d'Homère, lorsqu'il se vit intéressé dans le dialogue d'Hélène et de Fulvie! Ce prince des poëtes se plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, disoit-il tout en colère? Toujours des plaisanteries sur moi! Suis-je le seul aux dépens de qui on puisse divertir le public? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel-esprit? A-t-on mis la réputation à ce prix-là? Mais encore, quel est l'endroit que l'on attaque ? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux poëmes. On tient un conseil devant le palais de Priam, au retour d'un combat qui a été fort long et fort opiniâtre. Les avis se partagent; on commence à s'échauffer de part et d'autre; mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, et que des gens qui reviennent de la bataille tout fatigués ne s'accommoderoient pas d'un conseil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, et ordonne, non pas que l'on aille

souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, et qu'on répare ses forces; car ce sont deux choses différentes, que d'ordonner qu'on aille souper, ou que l'on aille réparer ses forces et prendre du repos. L'auteur qui a affecté la première expression, n'eût pas voulu employer la seconde. Les termes ne sont pas indifférens à ces messieurs qui veulent plaisanter; et souvent, qui leur en changeroit un seul, feroit un grand tort aux traits les plus spirituels de leurs ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui sera devenu bas par l'usage populaire, pour être en droit de badiner sur la divine Iliade? La réputation d'Homère ne sauroit-elle le garantir de ces sortes d'insultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les morts se mirent de son parti, et Fulvie fut obligée à désavouer ce qu'on lui faisoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parménisque et de Théocrite de Chio, tous les morts se regardèrent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, et ils jettoient les yeux de tous côtés, pour voir si Théocrite de Chio et Parménisque ne se montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore plusieurs fois: *Parménisque* et *Théocrite de Chio*, et fit retentir tous les échos de l'enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point

attendus à avoir part dans les nouveaux dialogues, et avoient négligé de se trouver à l'assemblée. Dès que Théocrite entendit son histoire, il s'écria : Ah! falloit-il que cet auteur me tirât de l'obscurité où j'étois, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérois que l'on auroit oubliée? Quel plaisir prend-il à r'ouvrir mes plaies, à me faire souvenir, et à faire souvenir les autres, que j'ai été un mauvais plaisant, et qu'il m'en a coûté la vie? Etoit-il besoin qu'il eût recours à moi, pour orner son livre d'une froide plaisanterie? Il en eût si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu!

Parménisque parut si sublime et si élevé sur la fin de son dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'antre de Trophonius à parler ainsi, et si les oracles qui s'y rendoient étoient de ce style? Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, et pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, et Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que la première fois, demanda du temps pour y penser. Apparemment, dit-il, l'intention de l'auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, morts; prenez-y garde. L'auteur s'en vengera par la peine que vous aurez à déchiffrer mes sentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obscurité auroit été affectée par l'auteur; et Parménisque

répondit : il a mis les morts dans ses dialogues pour y parler ; et parler, c'est ne savoir ce qu'on dit la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu de solidité de ce qu'il nous débite, et de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'auteur son secret. On devient sage, et on ne l'admire plus ; on pense, et on n'est plus sa dupe ; voilà ce que l'auteur ne trouve pas bon. Pour moi, dussai-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ses pensées. Je sais bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin et plus sombre, que ne fit l'antre de Trophonius ; mais il n'importe. Je vous prie seulement, morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plutôt que moi cette belle phrase : « Il y a une raison qui nous met » au-dessus de tout par les pensées ; il y en a une » autre qui nous ramène ensuite à tout par les » actions », il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-dessus il y eut un mort malicieux, qui dit à Parménisque : Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase-là ; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche ; c'est celle-ci : « Quand on est de mauvaise humeur, » on trouve que les hommes ne valent pas la peine » qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, » et ils le sont ; cela n'est pas étonnant ; mais une

déesse

» déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage ».
J'aurois bien envie de savoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois et mal faite; est-ce-là tant de quoi rire? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des hommes? C'est qu'ils sont faits pour être ridicules, et il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la déesse Latone, que ses statues soient de marbre et d'un travail excellent? Quand un mauvais ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une divinité, et qu'elle se met à être ridicule? Parménisque promit qu'il songeroit à cette difficulté aussi-bien qu'aux autres, et prit congé de l'assemblée.

Peu de temps après, il y eut une grosse querelle entre l'impératrice Faustine et la sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprît de soutenir : « Que les hommes exercent leur » domination sur les femmes, même en amour; » que quoique l'empire dût être également par» tagé entre l'amant et la maîtresse, il passoit » toujours de l'un ou de l'autre côté, et presque » toujours du côté de l'amant ». Je vois bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus

ni de mon histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ai promis de « gouverner toujours à ma fantaisie » l'homme du monde le plus impérieux, pourvu » que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté, » et peu d'amour ». J'avois établi la gloire de toutes les femmes, et Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des hommes; elle qui a toujours fait de son mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui, qu'elle en avoit honte; elle qui est si impérieuse, que présentement même elle voudroit qu'il ne fût point de maris? Est-ce à elle à se plaindre que les hommes usurpent la domination sur les femmes?

Faustine ne demeura point sans replique. Elle se mit à déclamer contre les hommes avec tant d'emportement, que les femmes elles-mêmes la désavouèrent, et que Marc-Aurèle tâcha de s'enfuir de l'assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnue pour ce qu'elle étoit, que dans le dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la nécessité qu'il y a que les femmes soient gouvernées, et se plaindre en même temps de ce qu'elles le sont; vrais discours d'une tête bien mal réglée. La dispute s'échauffa entre ces deux femmes, comme il devoit arriver naturellement; et à la fin, ce fut une confusion étrange entre toutes les mortes. Les unes se plaignoient d'avoir été tyrannisées par

les hommes ; les autres se louèrent de la facilité avec laquelle leurs amans s'étoient laissé conduire par elles. Si l'auteur des dialogues eût été là, il se fût trouvé bien embarrassé. Il eût fallu qu'il eût tâché d'accorder Faustine et Roxelane, dont il avoit excité la querelle, et cela n'eût pas été trop aisé ; ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux, et c'eût été décider contre lui-même. Une si grande affaire ne se fût pas terminée sans beaucoup de peine, si on eût voulu la terminer par un jugement régulier. Mais les morts, ennuyés de cette dispute, qui prenoit le train de ne point finir, chassèrent hors de l'assemblée Roxelane et Faustine, et les envoyèrent vuider ailleurs leurs différends.

Stentor voulant continuer sa lecture, nomma Sénèque et Scarron ; et aussi-tôt Sénèque se montrant à tous ces morts : Je n'ai point besoin, leur dit-il, d'entendre lire ce dialogue, pour savoir ce qu'il contient. Puisque moi, qui suis un philosophe très-sérieux, et, si j'ose le dire, assez considérable dans l'antiquité, on me met avec un poëte badin, cela veut dire que le poëte l'emporte bien par-dessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès-à-présent pour vaincu ; je cède tout l'avantage à Scarron ; je ne suis pas assez téméraire pour le lui disputer. A ces mots, il se retira ; mais Scarron, avec son air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant ; qu'il

avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en philosophe, et qu'il ne le pouvoit absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement : mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la constance avec laquelle il avoit soutenu le manque de fortune, les maladies, et que c'étoit par-là qu'il l'emportoit sur Sénèque, sur Chrysippe, sur Zénon et sur tous les Stoïciens : Ah ! par le Styx, s'écria-t-il, cet auteur des dialogues est brave homme; il sait bien trouver le mérite des gens. Je ne connoissois point encore celui qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de philosophie.

Mais quoi, dit fort sérieusement Lucilius, le grand ami de Sénèque, et son disciple, d'où vient que cet auteur se déclare toujours contre la raison? Quelle inimitié y a-t-il entre la raison et lui? « On » ne doit point, à ce qu'il prétend, compter sur » elle : on ne s'y doit point fier; elle ne mérite » point d'estime ». Et qu'est-ce donc qui en mérite? à quoi se fiera-t-on? sur quoi comptera-t-on? La raison seule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles cessent de l'être, dès qu'elles ne sont que des effets du tempérament. Le mot même de vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de vertu; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand

n'estime-t-on plus les bonnes qualités qui sont acquises à force de soins ? Socrate est donc déshonoré, pour avoir vaincu les mauvaises inclinations qu'il avoit reçues de la nature, et pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même.

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le dialogue d'Artémise et de Raimond Lulle. Ce dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de mortes qui avoient été fort coquettes, et qui ne savoient pas qu'Artémise fût des leurs. Elles furent charmées de la comparaison du grand œuvre et de la fidélité conjugale ; mais elles ne laissèrent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, et qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entre elles, si la fidélité conjugale n'est pas aussi impossible que le grand œuvre, elle a ses difficultés, qui sont presque insurmontables avec de certains maris de méchante humeur, bourrus et impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me serois pas exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eût mérité, en continuant d'être mon amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les maris sont des gens insupportables. Ils ne se contentent pas de n'avoir chez eux ni complaisance, ni galanterie ; ils courent par-tout celles dont ils espè-

rent se faire écouter : et voilà comment ils gâtent les femmes qui sont portées naturellement à la sagesse, et qui enragent d'être forcées à se consoler de leur perfidie, en suivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les mortes du caractère de celle qui débitoit ce raisonnement, commencèrent à lui applaudir, et trouvèrent admirable l'excuse qu'elle donnoit au déréglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le dialogue d'Apicius et de Galilée, que les sens l'emportassent sur la raison. Dans les principes de l'auteur, cela ne pouvoit manquer : mais on fut étonné que Galilée eût tant d'esprit, et qu'on lui fit dire la plupart des bonnes choses qui sont dans ce dialogue. Galilée étoit un excellent mathématicien ; il avoit un génie rare pour la philosophie. C'est lui qui a pour ainsi dire donné entrée aux autres dans le ciel par ses lunettes, et par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude que celle des bons morceaux. Il étoit entièrement enseveli dans les plaisirs grossiers de la table, et par conséquent, disoit-on, selon les règles que l'auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le dialogue, et le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le sens commun ; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Aristote, Apicius ne vaut guère moins qu'Anacréon, et

on a vu qu'Anacréon avoit bien plus d'esprit qu'Aristote.

Tous les morts redoublèrent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Écosse débiter tout le systême de Platon sur le beau. Quelques-uns lui demandèrent où elle en avoit tant appris; et cette princesse, sans s'embarrasser trop, leur répondit que ce n'étoit pas assurément dans les livres, et qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette science sur les lèvres de ce savant qu'elle avoit baisé; tant il y a toujours à profiter, disoit-elle, avec les habiles gens! Mais Platon traita l'affaire plus sérieusement; il protesta contre tout ce qu'on lui faisoit dire; il se plaignit qu'on eût renversé son caractère, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus opposé à ses sentimens. Marguerite d'Écosse parle en platonicienne, disoit-il, et Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Écosse. Je ne suis plus dans ce dialogue-là le divin Platon, ou du moins, je me suis bien humanisé.

Là-dessus, Arquéanasse de Colophon, qui étoit irritée contre lui, à cause des vers qu'il avoit faits sur elle, et qui étoit encore de plus mauvaise humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on se souvenoit qu'elle avoit été vieille, soutint à Platon qu'il n'avoit point été si sage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait

tort, en le faisant parler sur l'amour d'une manière assez libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'auteur des dialogues, en laissant à la postérité de méchans petits vers fort indignes d'un philosophe de sa réputation, et qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il l'étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort surprenant qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites épigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'ouvrages de philosophie si sérieux et si solides; que sur ces deux petites épigrammes on le crût galant, et qu'on ne le voulût pas croire philosophe sur tous ses ouvrages de philosophie. Il se trouva un mort qui, pour le consoler, lui dit qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractère; que comme sa manière de s'expliquer étoit sublime, et quelquefois fort enveloppée, on lui avoit assez bien fait parler cette langue-là; et que pour l'embarras de la pensée et du tour, il devoit être assez content d'un certain endroit, où il prétendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre sublime dans le dialogue de Straton et de Raphaël d'Urbin. Straton, qui croyoit que son nom fût oublié depuis longtemps, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, et se prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour

être un personnage : mais sa joie fut bien rabattue, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faisoit dire. Il avoua qu'il ne savoit ce que c'étoit que les préjugés, et il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de son temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuse, entendit un peu de quoi il étoit question : mais il ne laissa pas d'être surpris qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de son métier, et qu'on l'eût jetté dans une métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avoit pas été assez grand homme pour pouvoir parler de toute autre chose que de peinture et de sculpture ; que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eue de lui ; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux su, c'étoit ces deux arts, et qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matière-là que des préjugés. Je crois même, ajouta-t-il, que parce qu'on sait que je ne dois pas être fort habile sur les préjugés, on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit : « Qu'il faut conserver les préjugés de la coutume » pour agir comme un autre homme, et se défaire » de ceux de l'esprit pour penser en homme sage » ; et je réponds brusquement : *qu'il vaut mieux les conserver tous*. Je n'entends pas bien ma réponse. Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de

conserver tous les préjugés, tant ceux de l'esprit que ceux de la coutume? Mais il est toujours bon de bannir ceux de l'esprit, puisqu'ils font obstacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne se pas défaire des préjugés de l'esprit, que de s'en défaire et de conserver en même temps ceux de la coutume? Mais un sage seroit un extravagant, s'il falloit qu'il se défît des préjugés de la coutume, et qu'il ne fût pas fait au-dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ai voulu dire. Je crois que si on eût mis en ma place quelque philosophe, on l'eût fait parler avec plus de justesse; mais on a cru qu'un peintre n'y devoit pas regarder de si près.

Stentor se préparoit à passer au dialogue suivant, lorsqu'il y vint de la part de Pluton un ordre de quitter la lecture, et de lui apporter le livre. Il obéit aussi-tôt, et sortit de l'assemblée. Tous les morts, dont le nom est inconnu (et c'est le plus grand nombre), furent extrêmement fâchés de voir cette lecture finie. Ils se réjouissoient aux dépens des morts illustres qui étoient intéressés dans ces dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraités; et pour eux, grace à leur obscurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien sûrs que l'auteur ne les attraperoit ni dans les histoires, ni dans le dictionnaire historique, et qu'ils étoient tout-à-fait hors de prise d'un homme si dangereux. Ainsi, du-

rant que Stentor lisoit, ils étoient proprement à la comédie, et ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prières d'une infinité de morts modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît point qu'on lût les dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté, que du moins, pour les anciens, leur réputation étoit faite, et que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des modernes, qui n'étoient pas si bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions désavantageuses, et que leur gloire, qui ne faisoit encore que de naître, étoit trop foible pour résister à toutes ces plaisanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya quérir Stentor, et se saisit de son livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne : mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lu le reste en allant trouver Pluton, et cela fut cause que Pluton l'obligea au secret, par les sermens les plus redoutables qui se fassent aux enfers : mais à dire le vrai, tous les sermens des enfers ne sont pas grand'chose ; les morts ne craignent plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les modernes! Ils alloient lui faire la cour avec grand soin, pour l'empêcher de parler et de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient

qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, et le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point. Mais Stentor, qui se plaisoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le silence. Si l'un de ces morts avoit querelle contre un autre, il lui soutenoit tout en colère qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les dialogues; mais le secret ne put durer fort long-temps.

Un jour, David Riccio eut la hardiesse de soutenir à Achille, qu'ils avoient été tous deux joueurs de luth; mais avec cette différence, qu'Achille s'é-soit amusé à en jouer, tandis qu'il eût été question de faire le devoir d'un grand capitaine; et que pour lui, il avoit quitté le luth, pour prendre en main le gouvernement d'un royaume. La dispute alla si loin, que les héros de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre sur David Riccio, dont l'insolence leur donnoit en même temps de la surprise et de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne soit héros que par la force de ses poumons. Il se mit à crier d'un ton redoutable, et propre à se faire entendre par tout l'enfer: Est-ce-là le téméraire qui ose se comparer à Achille? Je veux bien qu'il sache que, quoiqu'il ait été ministre d'état, on se souvient toujours de son origine, et que dans les nouveaux dialogues, on lui donne un caractère aussi bas qu'au plus misérable violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flatté qu'après ses aventures, et le rang qu'il avoit tenu dans le monde, il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé; et il ne lui fût jamais tombé en pensée que, malgré toutes les entreprises ambitieuses qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un homme lâche et timide. Achille fut vengé, par le trouble et par la confusion de David Riccio; et la duchesse de Valentinois, qui se trouva là présente, insulta encore à ce malheureux, en disant qu'elle n'avoit jamais de joie plus sensible, que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces sortes de gens à qui la fortune avoit fait oublier la bassesse de leur naissance, et qu'elle remercieroit volontiers, si elle pouvoit, l'auteur des dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de répliquer à la duchesse: Et remercieriez-vous cet auteur, s'il faisoit rouler toute votre histoire sur ce que vous avez été une vieille coquette? Que voulez-vous dire, reprit-elle, en changeant de visage? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les nouveaux dialogues, vous disputez à Anne de Boulen le prix de la coquetterie; et qu'enfin, vous l'emportez sur elle; parce que vous vous êtes fait aimer, toute grand-mère que vous étiez. Je me vante donc de mon âge, dit la duchesse? Cela n'est point du tout naturel; les femmes ne veulent point d'un mérite

qui soit fondé sur les années. Votre auteur ne connoît donc pas bien les femmes, répondit Stentor; car il vous fait bien fière de votre âge.

Molière ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les vieilles qui conservent encore toutes leurs inclinations galantes, et sur les soins que les femmes prennent pour déguiser leurs années. Il traita cette matière si agréablement, que Stentor, tout surpris de l'entendre, lui dit : mais ce n'est point ainsi que vous parlez dans les nouveaux dialogues ? Vous y tenez de certains discours de philosophie, qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des discours de philosophie, s'écria Molière ! on se moque. Mon caractère est-il si peu connu, qu'on ne puisse pas me faire parler sur des sujets qui me conviennent. Je ne sais, répondit Stentor; mais enfin, j'aimerois bien mieux vous entendre sur ces vieilles que vous nous dépeignez si plaisamment, que sur cet ordre de l'univers dont vous entretenez Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer le secret, et ensuite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que lui, qui est le père des tourbillons et de la matière subtile, il parloit de Colin-Maillard, et qu'on le faisoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague sut qu'elle disoit à Soliman des choses qui démentoient assez la pruderie dont elle se piquoit. Il n'y eut que

Montézume qui fut content. Quand ce Roi du Mexique eut su combien on le supposoit habile dans l'histoire grecque et romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucydide et Tite-Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces morts modernes, qui allèrent porter leurs plaintes au roi des enfers. Ceux dont Stentor avoit lu les dialogues, s'avisèrent, à l'exemple de ces derniers, de se plaindre aussi; et la foule fut aussi grande chez Pluton, qu'elle l'avoit été la première fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuser la justice à ses sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confusion, que chacun mît ses plaintes par écrit; et quand il les eut reçues toutes, il fut assez étonné de trouver parmi ce nombre une requête, dont voici les termes.

A PLUTON.

REQUÊTE DES MORTS DÉSINTÉRESSÉS.

ROI DES ENFERS,

« Nous commençons par vous protester que l'on ne parle pas de nous en aucune manière dans les nouveaux dialogues. Nous sommes heureusement échappés à l'auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins : mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce livre. Permettez-nous de vous les marquer, et de vous en demander justice ».

Les belles sont de tous pays, et les rois mêmes ni les conquérans n'en sont pas.

« Est-ce que les belles sont reconnues par-tout pour belles, et que les rois ni les conquérans ne sont pas reconnus par-tout pour rois ou pour conquérans ?

quérans ? Mais qu'une belle chinoise vienne en Europe, pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux et son nez large ; elle s'appercevra bien que les belles ne sont pas de tous pays. Un conquérant chinois, qui pourroit venir jusqu'en Europe, s'y feroit assurément bien mieux reconnoître pour un conquérant, si la fortune le favorisoit ; et Alexandre lui-même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens ? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec savoit défaire des armées aux Indes comme ailleurs ; mais une Grecque n'y eût pas su si bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté sont différens dans les nations ; mais dans toutes les nations, on cède au plus fort. Ainsi, les conquérans sont de tous pays, et les belles n'en sont pas ».

Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

« Cette maxime ne nous paroît pas trop juste. Nous convenons que les louanges qu'on arrache de la bouche de ses ennemis mêmes, sont de vraies louanges : mais ce sont de vraies louanges aussi, que celles qui sont données par des gens qui ne se font point tant de violence pour les donner. Il n'est point besoin que ceux qui louent ne le fassent qu'à regret. Titus, que l'on avoit nommé les délices du genre humain, devoit-il donc n'être point

flatté de cette louange, parce que ses sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât? Et Attila étoit-il mieux loué par ceux qui, en l'appellant le fléau de la colère céleste, étoient bien fâchés d'être réduits à le reconnoître pour un grand homme de guerre»?

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère; elle est inquiète, pleine de projets chimériques; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis.

«Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualités que l'auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eût aisément passé pour un ouvrage de l'imagination, du temps que nous étions vivans; car il étoit inquiet et plein de projets chimériques, et ne se contentoit presque jamais. Nous croyons pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'auteur oppose l'amour à l'ambition; et après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible et si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition».

De quelle manière devîntes-vous fou? D'une manière fort raisonnable.

« Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvu que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes ». Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

« Si les frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est pas être fou, que d'appeller fous ceux qui le sont.

» Voilà, Roi des enfers, les endroits les plus considérables dont nous avons cru être obligés de nous plaindre, par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des morts grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les nouveaux dialogues. Nous n'avons point été de leur avis. Les critiques qui se font aux enfers doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses et non pas sur les mots; et de plus, comme l'auteur change volontiers ses expressions d'une édition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand roi, que vous êtes l'Apollon des enfers, et que le Styx vaut bien l'Hippocrène.

Pluton répondit à cette requête de la manière du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué ; et sur les plaintes des autres morts, voici des réglemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque et de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'auteur des dialogues dit d'Hérostrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que des amans fidèles ne passeroient point pour être aussi rares que des dieux amans, et que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son aventure.

III.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homère deux fois, et qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnoîtroit publiquement, que hors des dialogues il le cédoit en tout à Sénèque.

V.

Que Molière ne parleroit point de philosophie, ni Descartes de Colin-Maillard.

V I.

Que Montézume ne sauroit à fond que l'histoire du Mexique.

V I I.

Que Galilée n'auroit point dans des dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

V I I I.

Que les femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuse chymie de Raimond Lulle.

I X.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux maris, et que Gigès auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, et Roxelane à Faustine.

X I.

Que Platon ne seroit point galant, mais seulement philosophe.

X I I.

Que la duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

XIII.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en ministre d'état, et ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un joueur de luth.

XIV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le fleuve Léthé, pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises pointes, et que l'on donneroit un an à Parménisque pour s'expliquer, aussi bien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces réglemens furent publiés par tout l'enfer, avec défense expresse à tous morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matière, à moins que quelque vivant ne s'avisât de copier le copiste par de nouveaux Dialogues, qui méritassent d'être critiqués.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS ET MODERNES.

Fin de la Table.

